

*La loge de l'immeuble St-François,
un lieu où se joue le destin de Nicolas
adolescent, qui tente déjà d'emprunter les
chemins tortueux de la vie des grands.
Un récit en apparence léger qui se déroule
dans un quartier modeste de la Genève des
années 50, lorsque tout était encore
possible...*

Michel Septfontaine

La Loge

Récit

www.palgeo.ch
ISBN 978-2-8399-0799-6

29 CHF

Michel Septfontaine
La Loge
Sisyphes

Sisyphes

A. M. 2010

La Loge

Du même auteur :

L'Impasse, Éditions Thélès, Paris, 2007 ; Éditions Sisyphe, 2010

La Scierie – Le forestier de la Cathédrale, Éditions Thélès, Paris 2008

Le Soleil Pourpre – Chronique d'un marginal, Éditions Sisyphe, 2010

En couverture : l'immeuble du Passage Saint-François à Genève. Une aquarelle d'Anne Masi

Michel Septfontaine

La Loge

Récit

Sisyphes

Texte intégral

Adresse E-mail de l'auteur sur

le site : www.palgeo.ch

© Éditions Sisyphe, 2011

ISBN 978-2-8399-0799-6

*Celui qui se vêt de sa vertu comme il se vêtirait du plus somptueux de
ses habits, mieux lui vaudrait de rester nu.*

*Et celui qui règle sa conduite sur les principes de la morale retient
son oiseau chanteur dans une cage.*

Khalil Gibran. Le Prophète.

Résumé

Nicolas Brunet est un jeune adolescent pauvre, à l'esprit romantique ; son existence se trouve provisoirement liée à la dure réalité de l'immeuble où il réside avec sa mère, concierge, dans le quartier de Plainpalais à Genève. Un immeuble pas comme les autres dont les murs, corridors et paliers dégagent une atmosphère un peu particulière, enveloppante, dans laquelle baigne Nicolas. C'est un de ces lieux secrets, où les gens se côtoient sans se connaître et où tout peut commencer ; mais c'est aussi là que beaucoup d'illusions s'enlisent, noyées dans le ronron rassurant du quotidien et les péchés ordinaires. Je situe le Purgatoire, de manière un peu arbitraire il faut l'avouer, dans ce quartier de la ville de Calvin : le Purgatoire, cette antichambre du Paradis, où les coupables et les méchants expient leurs fautes. N'importe quel autre endroit aurait pu faire l'affaire, mais l'immeuble du 4 Passage Saint-François, microcosme où s'affrontent les passions, me paraît particulièrement bien convenir. C'est entre ces quatre murs, que Nicolas s'est construit, a aimé et souffert pour tenter de devenir « quelqu'un ».

Notes biographiques

L'auteur est né en 1944 à Genève ; boursier de l'État dans le secondaire, il suit ensuite des études de géologie à l'Université. Puis il travaille en Algérie, dans le cadre du projet de développement d'une cimenterie en Oranie. Conquis par le pays et ses habitants, il accomplit en 1974, avec sa compagne, un raid de six semaines en 3CV à travers le Sahara. Après plusieurs années de recherches géologiques dans les Alpes, Michel Septfontaine est engagé en 1980 par le Service de la carte géologique du Maroc, avec le soutien financier de l'aide humanitaire suisse. Il réside cinq ans à Rabat avec sa famille et effectue de nombreuses missions dans le Haut Atlas et la chaîne du Rif, en pays berbère.

À la suite de ses recherches sur le terrain, l'auteur a publié de nombreux travaux scientifiques traitant de la géologie des Alpes (dont un mémoire de 120 pages, éditions Birkhäuser, Bâle, 1983) et de l'Atlas marocain.

Une bibliographie figure sur le site : **www.palgeo.ch**

Avant – propos

L'histoire de Nicolas Brunet, jeune adolescent, est étroitement liée à celle de l'immeuble où il réside avec sa mère, concierge, dans le quartier de Plainpalais à Genève. Un immeuble pas comme les autres dont les murs, les corridors et les paliers dégagent une atmosphère pesante un peu particulière, envoûtante, dans laquelle baigne Nicolas. C'est un de ces lieux symboliques et secrets, où tout peut commencer ; mais c'est aussi là que beaucoup d'illusions se sont noyées dans le ronron monotone, rassurant, de la succession des journées. Je situe le Purgatoire, de manière un peu arbitraire il faut l'avouer, dans ce quartier de la ville de Calvin : le Purgatoire, c'est cette antichambre du Paradis où les méchants et les coupables expient leurs fautes ! L'immeuble du 4 Passage Saint-François me paraît particulièrement bien convenir à cet usage. Qui, dans cet immeuble, peut se dire vraiment innocent ?

C'est aussi le lieu où Nicolas s'est construit, a aimé et souffert. Pourtant, le jeune Brunet n'est, de toute évidence, qu'un petit coupable ; son existence plutôt sévère et parfois pénible moralement, ne porte pas la marque d'un péché majeur. La punition est toutefois bien là, dans cette loge de gardien d'immeuble exigüe, où l'adolescent attend avec une résignation feinte son entrée dans le monde raisonnable des adultes ; un monde dans lequel il espère pouvoir enfin mener une vie décente et « réussir » comme le veut la tradition de l'époque. Dans la Genève des années 50, la vie était encore difficile, en particulier pour les « pauvres » comme les membres de la famille Brunet qui entraient dans la catégorie des citoyens

n'arrivant pas à joindre les deux bouts et qui attendaient les fins de mois avec une angoisse certaine.

Il fallait donc se débrouiller, trouver de petites combines permettant de garder la tête hors de l'eau, au-dessus du commun, afin de ne pas perdre sa dignité ! Tenter aussi de s'engager sur le dur chemin des études, à plus long terme. En effet, l'homme nouveau, celui de la fin du XXe siècle, n'est déjà plus qu'un outil de production et un consommateur potentiel victime d'une publicité débridée et sans vergogne, émanation du système. Il était donc urgent d'en sortir ! En réalité, cet homme-là ressemble beaucoup à l'ancien, celui de la fin du XIXe qui lui aussi, rêvait de progrès et du bien-être promis par la science et la technologie naissante. Un homme qui s'est retrouvé, bien vite, au milieu d'une chaîne de production. Ensuite, après la parenthèse des deux grands massacres planétaires de l'histoire, l'homme de « l'après-deux-guerres » a décidé de devenir raisonnable. Il a repris le chemin des usines reconstruites, ainsi que celui des corridors feutrés qui caractérisent l'accès aux places financières et aux grands trusts (qui d'ailleurs n'avaient jamais cessé de fonctionner) pour se fabriquer un monde meilleur où chacun serait libre de se mouvoir entre les lignes soigneusement balisées du nouveau capitalisme, celui des lobbies, qui se cache maladroitement derrière le dos de nos élus ! L'illusion démocratique avait succédé au fascisme autoritaire et destructeur.

Ainsi se dessine le monde autour du jeune Nicolas. Il n'est, bien évidemment, pas encore conscient de ces enjeux nationaux et planétaires. Mais son intuition et ses regards sans complaisance, ceux d'un jeune garçon déjà presque mature, sur la société et les gens de l'immeuble, qu'il croise dans la loge

pendant son service ou dehors dans l'impasse Saint-François, l'ont convaincu qu'il n'était pas prêt à cautionner ce système-là ! Restait à en trouver un autre, mais il ne voit pas encore lequel. Il pourrait aussi faire semblant, « caler la voile » comme dit son ami Marc Jourdan qui supporte, sans comprendre, le militantisme de son père communiste et se contente de vivre dans le système en vigueur.

Pour Nicolas, le monde réel se résume aux locataires de l'immeuble et aux copains de la bande de Plainpalais qui traînent dans les bars et sur les trottoirs du quartier. Parmi les locataires, il y a « la Moulinier », qui n'est pas de son monde mais qui lui veut du bien et l'aidera à obtenir une bourse d'étude et plus tard une chambre d'étudiant. Il y a surtout Mathilde, deux étages en dessous, qui mène une vie un peu légère et qui en est malheureuse. Nicolas est amoureux de Mathilde, malgré une grande différence d'âges. Cette dernière, comme beaucoup de belles filles, finira mal, récupérée par Sergio, un voisin bien intentionné qui vit des femmes. Il y a aussi Serge Rosier, un vieux baroudeur qui a « fait » la guerre en Afrique du Nord pour aboutir, un peu désorienté, dans un cloître de la région de Chambéry. Monsieur Rosier est devenu l'ami de Nicolas. Sa grande érudition et une bibliothèque très fournie ont conquis le jeune garçon qui aime les livres. Falabert, le diacre qui loge deux étages au-dessus, représente l'ennemi commun dans cette saga ordinaire ; un ennemi qui finira en victime expiatoire.

Il faut dire que Nicolas est un peu fâché avec la religion. Depuis le jour où le pasteur Gendre est venu le sortir brutalement d'une douce rêverie dans l'unique chambre à coucher de la loge. Il avait tenté de le convaincre de rejoindre les jeunes prétendants à la communion, ses voisins de quartier.

L'homme de Dieu roulait des yeux sévères derrière ses lunettes d'écailles. Un peu maladroit, il avait beaucoup insisté en invoquant le Christ sauveur, presque un inconnu pour le garçon à cette époque : le Sauveur, cet être admirable « qui a pris tous nos péchés sur ses épaules etc. ». Comme Nicolas ne se sentait pas coupable, mais plutôt victime (d'une situation sociale désastreuse), il ne voyait pas l'intérêt d'adhérer à ce groupe suspect (l'Église réformée) qui promet beaucoup dans l'avenir et apporte peu dans le présent. Nicolas fera quand même un timide effort, à cause de Maria et de sa jolie figure ; elle participe activement au cours du pasteur Gendre. Très vite, notre jeune héros va comprendre qu'il est à deux doigts de tomber dans un nouveau piège. Maria cherche un fiancé, comme les filles de son Italie natale ; c'est la coutume dans la péninsule. Une seule solution pour Nicolas : la fuite, pour éviter de tomber dans le panneau !

Nicolas et les filles : sujet sensible s'il en est. Contrairement aux copains de la bande, il n'est pas très attiré par le beau sexe (Mathilde mise à part, mais elle appartient déjà au monde des fantasmes oniriques). Cependant, tel un jeune audacieux, il n'hésitera pas à tenter un jour sa chance auprès d'une « princesse » orientale exilée en Savoie, sans palais ni fortune, pour une rencontre sans lendemain. Dans l'esprit enflammé d'un adolescent dénué de préjugés, la barrière entre les civilisations et les religions n'existe pas.

Rajoutons que ce récit paraîtra un peu décousu au lecteur, comme un collage surréaliste, un tableau de Max Ernst par exemple. La raison en est simple : dans un texte réaliste, le sujet tourne dans la vie quotidienne ; son histoire ne s'inscrit dans aucun scénario. Sinon l'œuvre prendrait le caractère d'un

roman, avec un fil conducteur artificiel. On serait alors dans de la pure fiction ! Notre existence, comme celle de Nicolas, est composée de tableaux successifs, le plus souvent sans liens de causalité, imprévisibles ; c'est d'ailleurs ce qui fait son charme : surprise et étonnement sont les mots-clefs du bonheur.

Enfin, malgré le caractère picaresque de ce récit plein de rebondissements, je tiens à signaler que la plupart des personnages décrits, parfois caricaturés, ont réellement existé ; même le vilain professeur de français qui n'aimait pas les Juifs et persécutait, à sa manière, ses jeunes étudiants. Un inconscient : il ne réalisait pas que les victimes d'hier, humiliées quotidiennement, pourraient devenir un jour les oppresseurs de demain, sur leur « terre promise » ! L'avenir est un rideau opaque... Et le vent de révolte de mai 68 n'avait pas encore soufflé sur les murs vénérables et aveugles, couverts de lierre, des collèges genevois qui tentaient de former des citoyens « responsables ».

Chapitre Premier

Le jeudi, jour de congé, c'est aussi le jour de la montée. Nicolas n'aime pas trop les jeudis. À cause de la montée, justement : six étages à balayer dans les moindres recoins. L'immeuble ne lui faisait jamais de cadeaux, même s'il existait une certaine connivence entre le garçon et ce bâtiment plutôt laid, un cube sans caractère, bâti dans les années 50. Il attendait qu'on le nettoie de l'intérieur, que Nicolas le caresse dans le sens du poil avec son vieux balai au manche lisse, patiné par l'usage. En bas, dans la loge, la mère patientait. Après lui, elle viendrait étendre la panosse humide sur le carrelage rouge sang, baigné d'eau savonneuse. En Suisse, on dit « panosse » pour serpillière. C'est Rosier, l'ancien légionnaire du troisième, qui lui avait expliqué que des mots désignant certains objets usuels à Genève n'étaient pas les mêmes en France voisine. Pour Nicolas, ce détail de vocabulaire ne signifiait pas grand-chose. Le travail, il fallait quand même le faire ; l'immeuble n'attendait pas. Il s'agissait de ne pas rater la corvée hebdomadaire de nettoyage, sinon il y aurait immédiatement des plaintes auprès de la régie. Les locataires étaient assez pointilleux sur le chapitre

de la propreté et de l'hygiène ; c'est un travers bien helvétique — considéré ici comme une qualité essentielle — et, même à Genève, République parfois un peu rétive au conformisme fédéral, on restait intraitable sur ce point.

La régie, Nicolas en avait franchement peur. Pour lui, c'était une sorte d'institution sans âme, qui se camouflait derrière un anonymat de principe tout en envoyant de temps en temps des lettres à en-tête à sa mère. Des lettres avec une signature le plus souvent illisible et qui parlaient de choses importantes : il avait parfois le sentiment que sa vie se jouait dans les lignes dactylographiées de ces courriers qui inquiétaient la mère. Depuis la mort du père, la loge était leur seule ressource. Nicolas l'avait bien compris. Ils n'avaient pas droit à l'erreur. Et un poste de concierge, c'était un poste à responsabilités ; un peu comme la position du capitaine à qui on demande de diriger un bateau dans une mer agitée. En particulier les jours de lessive : il y avait fréquemment des conflits entre locataires, surtout que les gens avaient tendance à s'ignorer mutuellement. Chacun pour soi ! C'était la règle dans l'immeuble. Ces jours-là, la mère était souvent exaspérée ; elle le prenait à témoin : « Ces imbéciles du deuxième ont égaré la clef de la buanderie et j'ai donné un double à Mathilde qui ne me l'a pas rendu. À cette heure, elle est encore au boulot. Elle ne sera sûrement pas chez elle ce soir ; elle a un nouveau copain... Ma foi ! Les autres attendront jusqu'à demain ! »

Nicolas se trouve précisément devant la porte de Mathilde ; le tapis-brosse brun, au poil hérissé attend, inerte dans son cadre de métal. Pour lui, c'est la corvée suprême : les paillassons de la maison ne sont pas comme des paillassons ordinaires. Ils retiennent plus de poussière que la moyenne. Et lorsque Nicolas

les secoue, en les tenants à bout de bras, un nuage irritant se dégage autour de lui, remplissant le vide du corridor comme un gaz délétère. À plusieurs reprises, il a failli déjà suffoquer dans l'espace confiné de la montée. Maudite montée ! De rage, il lance l'objet puant contre le mur ; une odeur âcre se répand dans le corridor saturé par un voile de poussière. Il faut tenir ; il y en a encore des dizaines qui attendent, là-haut, dans les étages. Nicolas reprend son balai et se concentre sur les petits tas de poudre brune, résidus d'une semaine de vie dans l'immeuble encore silencieux ; mais dans sa tête, des images défilent : de grands espaces vierges dans un écrin de ciel bleu.

Mathilde dort encore, la tête sous l'oreiller. Elle fait un rêve angoissant : elle se trouve à l'intérieur d'une grande cathédrale gothique, au milieu du couloir central, entre des bancs vides alignés, au bois poli par les vêtements des fidèles. Ici les siècles sont réduits à ces quelques instants où elle marche, comme une somnambule, vers une sortie improbable. La voilà prisonnière du temps. Elle entend des bruits sourds, de plus en plus forts ; quelqu'un frappe de manière frénétique contre la cloison d'un confessionnal, à sa gauche, une cage en chêne lourdement sculptée, austère. Elle cherche à appeler mais sa langue reste collée à son palais desséché ; elle étouffe... !

Mathilde se réveille en sursaut, la bouche pâteuse. Le verre de whisky et le somnifère avalés hier soir, avant de rejoindre son lit, ne font pas bon ménage. Le vieux réveil s'est arrêté à trois heures vingt. Il n'a pas sonné à sept heures ; ils doivent s'inquiéter à la poste, au tri des paquets. Elle a presque une heure de retard. En s'habillant, elle peste contre la trahison de cette mécanique de précision, aux aiguilles dorées ; un fidèle

compagnon pourtant, récupéré dans le studio de sa grand-mère quelques jours avant sa mort. Mathilde cherche son deuxième soulier : un talon aiguille ; il est quelque part sous le lit. Maintenant elle est presque prête ; elle a refait surface. Coquette, elle regarde longuement son image dans le miroir du salon. Les bruits sourds contre le mur extérieur se répètent à nouveau, avec obstination. Bien sûr, c'est jeudi ; le jour de la montée. Nicolas est en plein turbin ! Elle cherche ses clefs et sort brusquement dans le corridor mal éclairé. Nicolas a le dos tourné ; il est en face de la cage d'ascenseur.

« Salut Nico, c'est la grande journée ? »

Le garçon se retourne brusquement, surpris d'être interpellé ; il essuie machinalement quelques gouttes de sueur sur son front. Il reste un instant muet devant la jolie fille, comme sortie d'un songe.

« Encore là ! J'te croyais en ville... ? Il appuie son balai contre le mur, à côté de la porte entrouverte ; l'appartement dégage une atmosphère chaude, intime ; une odeur de parfum bon marché pénètre dans le corridor. « Y vont pas être contents à la poste ! À c't'heure y sont en plein travail, j'imagine... »

— J'me suis oubliée... Mon réveil m'a fait faux bond ! Mathilde caresse machinalement ses cheveux blonds en désordre qui sentent encore l'oreiller... C'est toi qui m'as réveillée ; tes coups de balai...

— Encore une chance, sinon tu t'aurais levée à midi !

— Faut qu'jme barre ; bon courage !

— Oui ; dans une heure j'ai terminé... Encore trois étages.

— Alors, à bientôt »

Elle disparaît précipitamment dans la cage d'escalier, lissant toujours ses longs cheveux blonds un peu gras. Elle fait claquer les semelles de ses hauts talons sur le carrelage.

Pour Nicolas, Mathilde est un peu une copine, malgré la grande différence d'âges : une dizaine d'années. Peut-être parce que la jeune fille a gardé un caractère d'adolescente et le comportement qui va avec ; elle aime jouer avec la vie et ne se préoccupe pas trop des lendemains qui déchantent. Elle joue aussi beaucoup avec les garçons de manière un peu irresponsable, ce qui lui a valu pas mal d'ennuis. La mère de Nicolas parlait d'avortement pratiqué à la sauvette. La jeune femme avait été entre la vie et la mort pendant plusieurs jours et hospitalisée d'urgence. Nicolas lui avait apporté des fleurs, mais il ne savait pas au juste pourquoi Mathilde avait été opérée. Il avait été impressionné par le visage pâle de son amie, avec ses longs cheveux blonds étalés en désordre sur l'oreiller froissé. Ensuite, elle s'était retrouvée sans travail pendant une longue période. La mère lui apportait des bols de soupe dans son studio.

Maintenant, Nicolas est en train de terminer le sixième étage ; il traîne le seau rempli de déchets et de poussière derrière lui, avec précaution. Nicolas se sent bien au sixième, à cause de la verrière, au-dessus de sa tête. Les briques de verre transparentes diffusent une lumière crue, à peine tamisée. Le soleil est bientôt au zénith : il distingue la boule jaune de l'astre, déformée par le verre épais. Il fait beau dehors, c'est le printemps. Nicolas sent comme un désir d'évasion qui lui gonfle la poitrine. Son Paradis est là, dans le monde ; il suffit d'être patient, il sortira bien un jour ou l'autre de cet immeuble qui pèse lourdement sur ses épaules et sur son existence.

Dans les appartements il y a des destins qu'il ne comprend pas. Tout lui paraît compliqué et sans but, sans relief. Sauf l'histoire de Monsieur Rosier, l'ancien légionnaire du troisième. Un grand type aux cheveux coupés courts, avec une petite barbe blanche en pointe qui lui donne l'allure d'un faune jovial. Ils sont un peu complices, tous les deux. Nicolas écoute avec passion les récits de cet étrange compagnon à la retraite, qui a vécu dans des pays lointains. Il a tellement d'histoires à raconter ! Et Nicolas a besoin de s'évader en pensée, pour l'instant... Il sait que plus tard son tour viendra... Il en est même certain !

La mère crie, quelque part dans les étages inférieurs. Nicolas descend lentement en traînant le lourd balai et le seau. Il reviendra chercher la pelle et la balayette ; la semaine passée il avait oublié ses ustensiles de nettoyage devant la porte de Falabert, au cinquième ; l'homme avait failli s'étaler dans le couloir, un pied sur la pelle, piège involontaire. Il y avait eu plainte ; Falabert était un individu qui ne pardonnait rien. Il faisait peur au garçon. On disait que ce Falabert appartenait à un mouvement patriotique et qu'il aimait l'ordre. Par contre il détestait les femmes. Il fréquentait aussi beaucoup les gens d'Église, des types sinistres dans leur grande soutane et qui secouaient la tête avec compassion lorsqu'ils croisaient le gamin. Nicolas ne les aimait pas ; il les comparait à l'ombre du soir qui descend comme une flaque de tristesse sur le gravier de la cour de l'immeuble, du côté du soleil couchant.

Au troisième, il rejoint sa mère en train de rincer la serpillère dans un seau de métal. Il fait chaud et les traits de son visage sont fatigués ; elle a des cernes violets autour des yeux. Nicolas aime sa mère, mais il ne la comprend pas toujours. Il y a parfois

des étrangers dans la loge ; un jour, il en avait surpris un en train de vider une bouteille dans la cuisinette, à son retour de l'école. L'homme avait un accent italien, et un air un peu chafouin. Il s'était expliqué, maladroitement :

« On va faire des affaires avec ta mère. Je vends des tapis. Elle est sortie quelques minutes... Une affaire à régler avec un locataire. Assieds-toi près de moi !

— Oui, monsieur...

— C'est bien, n'aie pas peur ! »

Depuis, Nicolas se méfie. Le commerce de tapis à la sauvette ne marche pas très bien. Il devine un prétexte ! Bien sûr, sa mère ne peut pas rester éternellement seule.

La mère de Nicolas resserre son fichu ; elle parle avec une certaine lassitude dans la voix :

« Tu as terminé ?

— Oui. J'ai vu Mathilde. Elle s'est encore oubliée.

— Elle finira mal. À la poste, ils ne vont pas la garder... ! La mère Brunet fait la grimace ; elle n'a guère confiance dans le sérieux de la jeune femme. Elle l'aime bien pourtant... Nicolas remarque, sur un ton désabusé, comme s'il énonçait une évidence :

— Elle devrait se trouver un copain, un qui ne la laisse pas tomber.

— Un qui te ressemble par exemple ? Elle n'a rien à faire d'un gamin dans ton genre ; oublie là !

— Je sais !

Il a compris ; mais il y a un peu d'amertume dans sa voix. La mère possède des antennes, elle connaît bien son Nicolas. Mais il n'est pas très difficile de deviner que le gamin en pince pour Mathilde. Tout l'immeuble le sait. Même le vieux Jules

Moineau du quatrième, qui n'y voit plus très clair, lui avait dit un jour : « Je t'ai vu avec Mathilde devant l'ascenseur. Joli brin de fille... Mais elle ne t'apportera que des ennuis ; tu mérites mieux, c'est une coureuse et tu es bien trop jeune ! »

Seulement l'amour, ça ne se commande pas. Nicolas savait que Mathilde était fragile, qu'elle ne pouvait rien refuser à ses amants de passage. Ça la rendait encore plus désirable à ses yeux. Il se sentait un rôle de protecteur, comme au cinéma.

Il est près de onze heures et la mère n'a pas terminé. Elle récure les escaliers du dernier étage à grande eau ; le liquide savonneux s'écoule en cascade sur les marches. Elle crie à Nicolas :

« On mangera à une heure , j'ai du retard. En attendant, passe chez monsieur Rosier ; il a des livres pour toi ! »

Serge Rosier est devant la fenêtre de sa cuisine ; il se caresse la barbe avec application. Dans la cour, une voiture manœuvre pour sortir de son garage. Il y a parfois des encombrements, surtout lorsque les quatre véhicules se retrouvent nez à nez pour rentrer dans leur niche. La cour est étroite et glissante en hiver. Alors les gens deviennent nerveux et s'engueulent facilement. Bien sûr, ils ont payé leur place, mais de toute façon on ne pourra bientôt plus circuler en ville. Une ville, ce n'est pas fait pour ça ; en principe elle devrait être au service du citoyen, abriter les gens dans le calme et la sécurité. Rosier assiste, impuissant, à la dégradation de l'environnement urbain et du mode de vie de ses concitoyens. Il se sent vieux, fatigué par la société qui se prépare et le progrès annoncé par les publicitaires et les politiciens. Tous des arnaqueurs ! Il écoute les nouvelles sur son vieux poste ; la télévision ne l'intéresse pas : les images

ne peuvent pas remplacer les mots. Les compléter tout au plus. Mais dans les deux cas, il y a trop de manipulation ; l'information, soigneusement filtrée, sert à canaliser la pensée des foules, dans un but souvent obscur et peu recommandable. Il le sait bien, lui le vieux baroudeur. À l'armée on leur servait un discours creux, avec des mots simples. Il n'était pas dupe et les copains non plus. Mais ils partaient quand même au casse-pipe, sans raison apparente. Il suffisait d'obéir...

Rosier pousse un léger soupir : il revoit son village natal, dans le Nord de la France, les chevaux et les vaches dans les ruelles sableuses. Les gens causaient debout, au milieu de la place de la mairie, ou le dos appuyé contre les vieux murs centenaires, en briques rouges. Dans le Rif marocain il avait retrouvé cette même joie de vivre dans les petites villes mauresques. À Ouezzane, où la légion avait ses quartiers dans les années vingt, aux côtés de l'armée espagnole, il parcourait les ruelles pavées de la médina en pente ; il échangeait quelques mots en arabe avec les artisans, accroupis à même le sol. Il n'avait pas encore vingt-cinq ans et le monde s'offrait dans sa candeur originelle et sa chaleur naturelle.

Mais le décor était trompeur. Il y avait ensuite eu les combats contre les résistants berbères, des gens qui défendaient leur terre comme des lions : les « Beni Ouriaghel », emmenés par le célèbre Abdelkrim. Devant les morts, en particulier les civils qui sont toujours les perdants de tous les conflits, Rosier avait compris que le métier des armes n'était pas fait pour lui. Était-ce seulement un métier ? Il en doutait. Dans sa section, il ne voyait que pulsions meurtrières. Les plus bas instincts de l'inconscient se manifestaient alors ; l'animal caché faisait surface pendant les combats. Après, il se dégoûtait. À la fin de son temps, il avait quitté la Légion.

Il avait retrouvé le calme et un certain équilibre intérieur en se retirant dans un monastère près de Chambéry. Plus tard, la guerre était venue le chercher, à nouveau, en quarante. Cette fois il défendait sa terre contre la pire des menaces : les troupes fascistes envahissaient la France et la peste brune sévissait sur toute l'Europe. Il avait échangé sa robe de bure contre un treillis militaire. Il avait été blessé dans les Ardennes, une balle de mitrailleuse allemande lui avait traversé la cuisse.

Rosier pousse un soupir en caressant la blessure douloureuse qui se rappelle à lui, les jours de bise.

On lui avait dit que sa jambe était perdue, avec son fémur éclaté. Mais les chirurgiens avaient fait des miracles ; après plusieurs opérations, il avait pu se relever et retrouver une activité dans l'imprimerie. Mais il marchait désormais difficilement, avec une canne. Toutes les nuits sa jambe le faisait souffrir ; il regardait alors le rond de lumière de la lampe de chevet sur le plafond du studio et cherchait à se concentrer sur le moment présent ; sa vie se jouait désormais dans l'immeuble. Dans le silence de la nuit, il écoutait les bruits familiers autour de lui : le bruit des derniers trams dans la rue de Carouge, toute proche ou celui de la chasse d'eau du vieux Jules, un étage au-dessus. Le vieil homme presque aveugle souffrait d'incontinence, on parlait de le mettre en maison de retraite. Mais les gens se serraient encore volontiers les coudes à cette époque et les voisins lui rendaient régulièrement visite, histoire de voir s'il ne s'était pas blessé dans le salon. Il se prenait les pieds régulièrement dans son épais tapis d'Orient. Parfois, on le ramassait à moitié groggy, la tête contre un pot de fleurs.

Rosier montait de temps en temps jouer aux cartes avec le père Moineau. Il devait quand même se méfier ; le vieux s'était mis dans la tête que tout lui était dû, alors il devenait un peu débile et racontait n'importe quoi. Il ragotait de manière malsaine sur les locataires de la maison.

Et puis, il y avait Nicolas. Rosier aimait le garçon, un peu comme un fils. Il connaissait l'histoire de la famille Brunet, leur condition de vie précaire dans la loge, le drame du couple écartelé essayant de se partager le gamin à la suite du départ du père alcoolique. Après la mort de ce dernier, les choses s'étaient un peu stabilisées. Une certaine sérénité régnait désormais chez les Brunet. Mais la conduite de la mère n'était pas nette et il savait que Nicolas en souffrait, en silence.

Rosier se déplace en direction de la table du salon, claudiquant. Les livres sont là. Ils sont pour Nicolas. Rosier saisit un des volumes qui sent bon le cuir, une odeur presque animale, rassurante. Il les a choisis pour le gamin. À cet âge, on a besoin de rêver. Il est aussi passé par là. La désillusion, c'est pour plus tard...

Un coup de sonnette nerveux retentit à la porte d'entrée. C'est Nicolas. Rosier lui ouvre et le gosse fait quelques pas dans l'appartement, un peu impressionné par l'atmosphère de recueillement qui règne dans le salon. Ce n'est pas comme à la maison, ou chez les voisins ; ici tout est différent et rappelle le passé de son vieil ami : contre les murs du corridor d'entrée, des gravures ou des photos choisies avec goût ; dans le salon, une bibliothèque massive, chargée d'ouvrages anciens. Un portrait d'Abdelkader, à côté de celui d'Abdelkrim, veille au-dessus d'une commode en cerisier. Le lieutenant Rosier se souvient des

ennemis d'hier dont les enfants et les petits enfants ont combattu à ses côtés contre l'envahisseur nazi.

Il prend le garçon par la main et le guide vers la table. Nicolas marche sur la pointe des pieds, il a peur de déranger... de briser le calme presque religieux de la pièce.

« Regarde Nicolas ! J'ai récupéré quelques bouquins pour toi, à la cave. Ils sont un peu poussiéreux, mais il y a de belles gravures. J'ai même un Jules Verne, une édition originale ; les autres sont des récits de voyages. Je sais que tu aimes ça... tu vas te régaler !

— Merci m'sieur Rosier. Vous êtes vraiment gentil avec moi. C'est vrai qu'on n'a pas de livres à la maison. Ma mère ne lit pas, on ne reçoit même pas le journal... ! Nicolas a un peu honte ; il n'aime pas avouer ce vide intellectuel, ces moments creux où l'esprit n'a aucun point d'accrochage ; il a l'impression de tourner sur lui-même, de répéter les mêmes gestes à l'infini... de flotter dans l'espace...

— Oui, je sais, et les livres coûtent cher !

— Je vais à la bibliothèque municipale. Ils demandent cinquante centimes par semaine, pour trois livres...

— C'est bien, mais tu pourras aussi venir m'en emprunter quelques-uns, à l'occasion... Comment ça va à l'école ? Rosier pose la question pour le principe ; il sait que Nicolas est un élève prometteur.

— Plutôt bien. Je passe au collège l'année prochaine.

— Il te faudra demander une bourse ; tu y as droit.

— Ma mère s'en occupe et madame Moulinier, la dame du cinquième, a dit qu'elle donnerait « un coup de pouce ». Elle connaît des gens ! »

Chez les Brunet, la « mère Moulinier », comme sa mère l'appelait, n'avait pas vraiment la cote. Elle ne faisait pas partie du même monde. Elle rencontrait régulièrement des industriels et des financiers ; elle était fondée de pouvoir dans une grande banque de la place. Et la mère Brunet ne comprenait pas pourquoi cette femme célibataire, au visage sévère, avait décidé de vivre modestement dans un immeuble ouvrier, au fond d'une impasse. Elle ne comprenait pas non plus l'intérêt que portait cette dame mûre, aux cheveux grisonnants, à son fils Nicolas. Il y avait là un mystère. Surtout que la Moulinier devait gagner pas mal d'argent et garder un certain rang social. Comment pouvait-elle s'intéresser à un fils de gardien d'immeuble qui était de toute façon destiné à végéter au milieu de la classe ouvrière, à rester pauvre ? La Moulinier aimait aussi faire de petits cadeaux, à l'occasion des fêtes de Noël. Chaque année, Nicolas recevait un nouveau pyjama, avec un mot sur une carte de visite parfumée à la framboise. La dame était charitable, mais elle faisait ses présents sans ostentation ; elle ne demandait rien en retour. Nicolas remerciait, un peu emprunté : il n'osait pas avouer à la vieille dame qu'il préférait rester nu entre ses draps. Les pyjamas dormaient eux, empilés au fond de son armoire.

Dans la cave, Nicolas avait aussi découvert, en regardant entre les lattes de bois de la porte du réduit de la Moulinier, un équipement complet de soldat : un casque, un fusil et même une gamelle posée sur une étagère, entre deux pots de confiture. Il avait été surpris. Dans tous ses livres, c'était toujours les hommes qui étaient équipés pour partir au combat. En général, les femmes avaient le devoir de rester à la maison en attendant la nouvelle du décès de leur mari. C'était dans l'ordre des choses ; une évidence... Monsieur Rosier avait confirmé, lui qui avait connu deux guerres. Il avait cependant ajouté : « En

Suisse, il existe un corps de femmes soldats, les SCF. Des volontaires évidemment ! De drôles de bonnes femmes, comme la Moulinier ! On dirait qu'elles ont quelque chose à se faire pardonner, alors elles se donnent à la patrie ! »

La mère de Nicolas pensait aussi que Madame Moulinier avait quelque chose à se reprocher. En bonne chrétienne, elle devait culpabiliser à chaque fois qu'elle croisait Nicolas dans la montée. En particulier les jeudis. Elle devait peut-être penser que le gosse n'était pas à sa place, qu'il méritait mieux que d'avalier des kilos de poussière malsaine pendant toute une matinée. Mais pour Nicolas, c'était aussi dans l'ordre des choses, et, dans le fond, il ne s'en plaignait pas trop. Il aurait quand même voulu continuer l'école, il s'y trouvait bien. Cependant les études coûtent cher ! L'avenir de « colleur de papier » que le père lui avait proposé avant de mourir ne lui plaisait pas vraiment. Il est vrai que les tapissiers gagnent gros. Nicolas trouvait que la profession manquait toutefois un peu de poésie et l'appel au voyage qu'il ressentait dans son for intérieur ne cadrerait pas avec cette vie de chantier...

Après avoir pris congé de monsieur Rosier, il emprunte l'escalier tournant de la montée, à côté de l'ascenseur inerte dans sa cage, comme un colosse inoffensif, pour rejoindre la loge où son repas l'attend. Il serre précieusement les livres contre sa poitrine ; en bas, il entend un bruit de pas précipités, une galopade furieuse, en sourdine, qui remonte du premier étage. Mathilde, essoufflée, le visage rouge se trouve subitement devant lui. Elle tient ses souliers à la main. À cause des talons aiguille. Ses pieds nus font deux taches blanches sur les carreaux rouges. Elle a pleuré.

« Déjà de retour, tu n'es pas au boulot ? Nicolas ne cache pas sa surprise, il devine un nouveau drame.

— Ils m'ont virée.

— Comment ? C'est pas possible ! Pour une demi-heure de retard ?

— Il n'y a pas que ça. La patronne m'a dans le nez... ! Mathilde se met à tousser ; elle essuie une tache de rimmel qui coule sur sa joue gauche. Son visage d'habitude si gracieux est presque laid. Un visage de petite fille contrariée.

— Je ne comprends pas ; t'es trop gentille.

— Justement ! Il paraît que j'intéresse un peu trop ces messieurs du contentieux. J'ai eu des propositions et la patronne l'a appris. Elle m'en rend responsable. À la poste, ils ne plaisantent pas avec ces choses-là. C'est une question d'image...

— C'est dégueulasse ! Tu fais pourtant bien ton travail... »

Nicolas avait parfois un peu de peine à comprendre les adultes ; des gens qu'il respectait pourtant du fait de leur expérience et de leur sagesse. Comme monsieur Rosier. Mais il avait le sentiment d'une injustice en face de la pauvre Mathilde, le visage tendu par cette nouvelle épreuve. Elle lui paraît soudain très fragile. De parents inconnus, elle ne peut compter que sur elle-même et elle aura de la peine à retrouver du travail. Surtout qu'à la poste, ils n'allaient pas lui faire de cadeau. Elle était fichée en tant que fille dévergondée, peu sérieuse. Les rumeurs couraient vite dans le quartier. Il lui restait le chômage, une fois de plus. Et ensuite, l'assistance sociale. À moins qu'elle trouve un type sérieux, qui déciderait de l'épouser et de l'entretenir. Mais Mathilde n'était pas faite pour le mariage. Elle portait la poisse à ses amants, attirés par son corps généreux ; c'est le père Moineau qui le disait en lorgnant avec intérêt du

côté des jambes fines de la jeune femme. Lui, il l'aurait bien entretenue, mais en cachette, comme un vieillard lubrique, un connaisseur ! Il y voyait encore assez clair lorsqu'il la croisait dans la montée.

Nicolas se sentait solidaire de la pauvre Mathilde. Elle n'était pas très intelligente, il le savait, ce qui pouvait expliquer la plupart de ses déboires. Elle jugeait ses voisins et ses amoureux d'un jour avec une grande naïveté qui la rendait transparente, attachante même. Les gens simples ont souvent le mérite de la franchise ; ils ne mentent pas. Nicolas fonctionnait un peu de cette manière. C'est probablement pour cela qu'il comprenait mal le monde des adultes, des gens raisonnables. Il ne voulait pas leur ressembler ; il les trouvait ennuyeux. Cependant, il ne voulait pas non plus finir en victime à l'image de Mathilde qui s'essuyait maintenant le visage avec un petit mouchoir brodé. Il se sentait proche d'elle et la considérait comme une grande sœur un peu perdue dans le monde des personnes responsables, qui menaient notre barque vers des terres connues d'eux seuls.

*

Le père Moineau a l'oreille fine. Probablement une sorte de compensation, un sens qui s'est développé naturellement pour pallier son manque de vision. Une vision qui baisse inexorablement : pour lui, le monde baigne maintenant dans une sorte de flou artistique, plutôt rassurant. Et les gens sont gentils avec lui, beaucoup plus qu'auparavant. Alors il en profite un peu.

Il a entrouvert sa porte et il entend la conversation des jeunes gens, deux étages plus bas. Il s'ennuie, Jules Moineau, et les habitants de l'immeuble sont pour lui une constante source de distraction. Depuis qu'il a perdu sa femme, il y a bien des années, il s'intéresse aux autres. Il se sent moins seul. Le temps s'écoule autour de lui, il aimerait le retenir, mais il réalise que son existence glisse avec, emportée dans une spirale sans retour sous les yeux impuissants de ses voisins. Son corps le quitte, peu à peu, mais son cerveau et son esprit n'ont pas vieilli. Il est suffisamment lucide pour comprendre qu'il finira un jour en institution. Sa hantise. Il en rêve la nuit.

Il entend Mathilde, à l'étage inférieur, introduisant nerveusement sa clef dans la serrure étroite qui coince parfois, une Yale, c'est marqué dessus. Il est bientôt treize heures ; il devrait se faire quelque chose à manger, mais il n'a pas très faim. Personne ne viendra aujourd'hui ; le fils, qui est dans les affaires, n'a pas trop de temps libre. Alors il sort sur le palier et traverse le couloir d'un pas hésitant, en direction de la cage d'ascenseur. Mathilde lui a déjà proposé son aide à plusieurs reprises ; elle est montée le voir le soir, après le travail. Elle lui fait la lecture. Jules Moineau aime bien la jeune fille, mais il sait qu'il doit rester prudent ! Il ressent encore d'anciennes pulsions qu'il a de la peine à contrôler ; il a toujours admiré le corps des femmes, pas seulement en pur esthète. Moineau a été très possessif, dans sa jeunesse, malgré une apparence joviale, bon enfant. Mathilde a très bien ressenti ce côté sombre de la personnalité du vieillard. Elle garde maintenant une certaine distance entre eux ; ses visites sont moins fréquentes. Et le père Moineau le sait. Il aimerait bien descendre à l'étage inférieur et frapper à sa porte. Il a entendu que Mathilde était dans la peine. Mais il n'ose pas. Et puis avec cet ascenseur en panne, il a peur

de s'engager dans l'escalier plongé dans la pénombre. Il reste debout, indécis, les bras ballants. Derrière lui, un bruit de porte qui s'ouvre en grinçant légèrement. Il se retourne.

« Alors, père Moineau, vous sortez sans votre veston ? »

C'est madame Moulinier, toujours aussi stricte dans un tailleur gris perle. Elle est prête pour se rendre à son bureau, à la banque. Elle est de petite taille et sa voix manque un peu de chaleur. Le père Moineau, qui a des origines françaises et qui aime bien la rigolade, la trouve trop réservée, parfois un peu dure dans ses propos. Une mentalité helvétique qui n'a pas que des qualités...

« Non, j'ai entendu une conversation à l'étage, au deuxième. Quelqu'un pleurait, c'est Mathilde je crois.

— Ce n'est pas nouveau ; elle devrait se prendre en main... ! La Moulinier n'a pas l'habitude de mâcher ses mots. Elle n'apprécie pas les faibles ; dans son monde il n'y a que des gagnants ! Les autres...

— C'est une bonne fille, pourtant !

— Oui, mais cela ne suffit pas pour tracer sa route dans la vie.

— Vous avez sans doute raison ; quoiqu'un peu de chaleur humaine... »

Le père Moineau est légèrement embarrassé. Il a l'impression furtive de se mentir à lui-même. Depuis qu'il s'est isolé dans son studio, il vit de plus en plus replié sur sa petite personne, en égoïste ; la chaleur humaine, justement, il n'y croit pas trop. Avec l'âge on oublie les autres et ils vous le rendent bien. Surtout quand on n'y voit pas très clair : les gens ont peur des complications, d'un accident toujours possible.

« Bon, il faut que je file, je vais rater mon tram. Bonne journée, père Moineau ! »

Elle disparaît, happée par la rampe d'escalier obscure. Une ampoule a dû griller ; et avec son ascenseur en panne, l'immeuble n'est plus qu'un grand corps paralysé.

La montée est maintenant plongée dans le silence du début de l'après-midi ; un sale moment, comme si le temps retenait son souffle : des heures stériles où s'installe l'ennui. Le vieux rentre dans son logis en poussant un soupir de résignation ; il tâtonne un peu avant de refermer la porte. Au passage, il regarde dans le miroir du corridor son visage imprécis, une tache blafarde ; ses cheveux blancs, un peu longs, débordent sur le col de la chemise. Il pense : « Il faudra que je passe chez le coiffeur ; demain, peut-être ! »

En bas, dans la loge, Nicolas s'installe devant la table de cuisine recouverte de lino. Le repas est prêt. Chez les Brunet, on mange toujours tard le jeudi. Le jour de la montée...

Chapitre Deux

Devant la grande porte en fer forgé du 6 de l'impasse Saint-François, Sergio hésite. Il fait beau, mais une légère bise s'est levée et il a la santé fragile. Un rhume est vite attrapé et après, Sergio est souvent sujet à des complications, des migraines, etc. Et il a horreur de ça ! Il se sent alors comme un enfant chétif, vulnérable, lorsqu'il est pris par la maladie. Indécis, il allume avec difficulté une cigarette ; une américaine à bout filtre. Avant, il fumait des brunes, à l'époque de ses années de galère. Maintenant, grâce à « la baronne » il peut satisfaire ses goûts de luxe. Son costume bleu foncé et ses souliers vernis lui donnent une allure de jeune bourgeois, bien dans sa peau. Grâce à madame Chestov, il est entré de plein pied dans la vie. Bien sûr, elle a vingt ans de plus que lui, mais cela reste finalement un détail ; ça fait partie du jeu et il y a des règles ! Avec ce que les filles lui rapportent, il ne pourrait pas mener le train de vie qui lui convient. Il resterait un petit souteneur misérable, vivant au jour le jour. Et la concurrence est sans pitié dans la profession. Grâce à la baronne, il a une sorte de garantie dans l'existence, l'assurance d'une retraite paisible. Quand même, malgré ses

soixante-deux ans, elle est très exigeante au lit ; il n'a pas l'impression de lui voler son argent.

Non, il ne remontera pas dans l'appartement ; il n'a pas envie de l'avoir encore en face de lui. Elle pose trop de questions et il a pas mal de choses à cacher. Tant pis pour l'écharpe ; il s'en passera. Il renoue instinctivement son nœud de cravate, une belle cravate colorée, un de ses cadeaux. La baronne n'a aucun goût, mais elle aime faire plaisir. C'est le tempérament slave. Jojo, un copain des Étuves lui a expliqué un jour :

« Tu comprends, ces gens ne fonctionnent pas comme nous en Suisse. Ils aiment donner, se démunir. Ils n'hésiteraient pas à se foutre à poil dans une salle de bistrot bourrée de clients ! Les Russes sont comme ça, une tradition si tu veux ; de grands joueurs aussi. Ils sont prêts à perdre des fortunes au casino... »

En réalité, la baronne Chestov n'est pas d'origine russe, mais polonaise. Elle n'est pas baronne non plus. Son prénom « Iridia » est un peu compliqué pour Sergio, alors il l'appelle Isabelle. C'est vrai que, dans le fond, il l'aime bien ; il se sent en sécurité dans ses jupes. Sauf qu'il a parfois l'impression de coucher avec sa mère ! D'ailleurs elle ne cherche pas trop à lever l'ambiguïté ; l'instinct maternel de la baronne est connu dans la ruelle Saint-François et elle a su se faire apprécier et respecter de tout le monde. Même les gens de l'allée du 4 la saluent avec certains égards. La dame aime aussi beaucoup le jeune Nicolas ; elle lui adresse parfois la parole, en roulant les « r ». Lui, il est un peu impressionné par cette femme au visage lourdement fardé qui le dévisage avec des yeux très noirs, mélancoliques. Ses vêtements chics sentent le parfum de luxe, un « parfum de poule » comme dit sa mère.

Sergio risque quelques pas sur le trottoir de ciment, en direction de la place de l'église, à l'autre bout de l'impasse. La bise lui pince désagréablement le visage. Il lève la tête : Isabelle est à la fenêtre ; elle n'est pas maquillée et Sergio n'aime pas ça. Elle l'interpelle :

« Ne rentre pas trop tard ; j'ai réservé des places à la Comédie ! La représentation commence à vingt heures. Je déteste arriver pendant le spectacle... !

— Ne te fais pas de souci ; j'ai seulement quelques dossiers à examiner. Une formalité... ! »

Évidemment, Sergio a dû se trouver une couverture d'honorabilité. Dans le métier il faut pouvoir répondre correctement aux questions de la police. Eux aussi, ils ont besoin d'alibi, pour leurs rapports. Sergio est en bons termes avec les gendarmes ; il connaît quelques inspecteurs, des types des mœurs, presque des copains. Ils prennent parfois l'apéro ensemble en causant politique. Un terrain neutre qui met tout le monde d'accord. Il suffit d'approuver son voisin, et le Ricard ça aide à la compréhension, même si on n'est pas toujours au diapason.

La couverture de Sergio est simple et efficace : il s'occupe de généalogie et fréquente toutes les mairies de la ville à la recherche de documents, dans l'intérêt des familles. L'État lui verse une petite somme symbolique et l'homme donne l'impression d'être parfaitement intégré dans le système. Comme il soigne particulièrement son apparence, il passe pour une personne sérieuse donc fréquentable. C'est l'enfance de l'art : on n'a jamais vu un souteneur mal vêtu. Dans la profession il faut savoir se fondre dans le décor. Sergio a toute l'apparence d'un jeune cadre financier. Même madame

Moulinier avait failli s'y laisser prendre, au début. Mais elle a mené sa petite enquête. Depuis, ils ne se parlent plus lorsqu'ils se croisent dans le passage Saint-François.

Sergio avait commencé des études au collège Calvin. Il avait de la facilité, en particulier pour les langues. Mais il s'était découvert une vocation de flemmard, de paresseux. Avec sa belle gueule et son physique racé, il possédait des atouts à faire valoir dans la vie. Les études, c'était trop long, il voulait s'éclater tout de suite. Alors, il avait rejoint le milieu des Pâquis ; il avait été accueilli à bras ouverts et il faisait le bonheur de ces dames et des patrons de bistrots. Sergio était aussi connu pour sa douceur avec les femmes. Il respectait son harem et les filles lui en savaient gré.

Devant la boutique du charbonnier Deville, au bout de l'impasse Saint-François, il est dépassé par Nicolas qui pavane sur son vélo mi-course, un cadeau d'une tante qui vit de sa petite rente dans un sous-sol en face des Bastions. Le vélo de Nicolas, c'est quelque chose ! Une occasion mais avec toute l'apparence du neuf. Un vélo léger, très maniable. En un rien de temps, il est rendu de l'autre côté de la ville, au bord du lac. Nicolas a aussi de grands projets de voyages : voir la mer, au moins une fois. Mais il lui faut de l'argent et Sergio peut l'aider. Le gamin lui rend de petits services : des paquets un peu mystérieux qu'il faut livrer à certaines adresses. La mère Brunet n'est pas au courant. Nicolas pense qu'elle n'aimerait pas ça. Mais Sergio est presque un copain. Il s'adresse à Nicolas, qui s'arrête à sa hauteur, un pied à terre :

« Tu sors avec ton carrosse ? Ils t'ont gâté chez toi !

— Oui, c'est un cadeau de la tante ; ma mère a aussi donné un coup de pouce. Elle a dû piquer dans ses économies. Mais cet été je dois trouver un petit boulot ; le pharmacien, monsieur Ducommun, a besoin d'un garçon de course... ! Nicolas flatte amoureusement la selle de cuir ; il caresse le métal chromé du guidon d'une main experte. Sergio lui fait un clin d'œil complice. Il parle à l'oreille du garçon, d'une voix basse, une voix de conspirateur qui propose un coup :

— On peut aussi s'arranger ; si tu veux gagner quelque argent, tu connais l'adresse ! Dans ce cas, je te ferai signe ; j'aurai bientôt des livraisons en vue. Mais tu tiens ta langue... D'accord ?

— C'est d'accord, m'sieur Sergio ; toujours à votre service !

— Bon, tu es un brave gars. Il faudra bien que tu quittes un jour ta loge. Tu ne vas pas passer le reste de ta vie à sortir les poubelles et à nettoyer la cour. Tu es un grand, maintenant ; il faut apprendre à te faire respecter ! À ton âge...

— J'aurai bientôt quinze ans ; dans un mois et demi....

— Tu vois, il faut penser à l'avenir ! Justement, quand j'avais ton âge... Moi aussi j'ai eu quinze ans... après, je me suis débrouillé ! Enfin tu me comprends... »

Nicolas n'était pas idiot. Il savait que Sergio vivait des femmes maintenant, et il n'aimait pas trop ça. Il pensait à Mathilde, un peu paumée et naïve, déjà déçue par la vie. Une proie facile pour un type comme Sergio ; il avait un vrai profil de prédateur derrière son masque de jeune premier. D'ailleurs, il avait déjà abordé la jeune fille à plusieurs reprises, discrètement bien sûr, à cause de la baronne qui avait des antennes et tenait à conserver son homme en exclusivité ; elle était très jalouse et se doutait

bien de quelque chose ; mais du moment que son gigolo revenait à la maison, elle fermait les yeux.

Dans le fond, tout le monde mentait à l'intérieur de ce petit bout d'univers qui se résumait à ces deux immeubles voisins, sans caractère, ouverts sur un cul de sac : l'impasse Saint-François. Nicolas y voyait comme un symbole, l'ornière des destins ordinaires. Il ressentait parfois une sourde angoisse. Comment sortir de ce « purgatoire » ? C'était le terme un peu imagé trouvé par monsieur Rosier, qui avait toujours un peu d'humour, et qui contemplait les gens comme des bêtes curieuses, au comportement parfois incompréhensible.

Il fallait de l'argent, beaucoup d'argent pour quitter le purgatoire, s'envoler enfin vers ce vaste monde qui tendait les bras à Nicolas. Mais il ne voyait pas le bout du tunnel, malgré l'intérêt que lui portait madame Moulinier. C'était à lui de se prendre en main ! Mais comment ? Les études, peut-être ? Mais on lui avait dit que le collège supérieur était réservé à une élite, aux gens de bonne famille, aux meilleurs ! Et lui, il avait des résultats assez moyens à l'école.

Il était conscient que chacun vivait pour soi en faisant quelques concessions de principe, pour se donner bonne conscience ; on s'épaulait un peu dans l'immeuble du 4, mais il y avait aussi des brouilles. Surtout de la part des anciens qui allaient terminer leur existence minable dans ce mouchoir de poche, sans espoir d'en sortir...

Tout en pédalant en direction du centre-ville, Nicolas essaie de faire un bilan de ces quelques années passées dans leur nouveau logement, cette loge morose, trop exigüe, sans soleil. Des bilans, il en fait toutes les semaines ! En espérant trouver une issue à sa situation de pauvre dans ce monde de grandes

personnes qui avaient réussi. Réussi quoi ? Il ne savait pas au juste... L'argent n'était pas un but en soi, il y avait autre chose. Mais il lui fallait quand même construire son existence et il ne voulait pas prendre de chemin de traverse, comme Sergio. Il se découvrait ambitieux ; monsieur Rosier lui avait dit que, dans sa situation, c'était la meilleure des choses qui pouvait lui arriver.

Nicolas pense à la fenêtre de sa chambre qui donne sur un vieux mur de pierres grises, de gros moellons moussus sur les bords, de l'autre côté de la cour. C'est un horizon limité, c'est le sien pour l'instant. Il aimerait démanteler ce vieux mur, pierre après pierre, pour voir derrière. Il sait qu'il y a le jardin des Polonais, celui de la maison d'en face. Mais il veut croire qu'il y a peut-être aussi autre chose, un autre monde, une galaxie lointaine qu'il doit être possible d'atteindre un jour.

Une fois, il y a bien longtemps, il a dessiné le mur, la forme des moellons, et il a reproduit avec de la peinture à l'eau la teinte grise, maussade, qui se dégage de cette surface plombée. C'était assez réussi et sa mère lui avait dit : « Tu es doué pour le dessin, comme l'oncle Dujardin. Mais je préfère quand tu peins des fleurs, ce mur est triste. On l'a déjà tous les jours en face de nous... !

— Moi, je l'aime bien ! J'ai l'impression que c'est le début de quelque chose. Il suffirait de le faire tomber. Quand je serai grand, je le ferai, j'en suis sûr !

— Ne dis pas n'importe quoi ; tu es un peu trop plongé dans tes bouquins. Ça te donne des idées. D'ailleurs il est plus facile de le contourner, ton mur ; il n'est pas nécessaire de le démolir...

— C'est une façon de parler...

— J'avais bien compris, je ne suis pas idiote, bien qu'on n'ait pas beaucoup d'éducation dans la famille. En attendant,

prépare le local de la chaufferie. Ils vont livrer le mazout en fin de matinée. Deville m'a téléphoné. »

*

Sur son vélo, Nicolas pédale avec allégresse en longeant l'avenue qui borde le port des Eaux-Vives ; il a rendez-vous avec son copain Marc, sur la jetée du jet d'eau. Il fonctionne aujourd'hui, la bise a faibli et c'est une vraie journée de printemps. L'eau est encore froide, mais les deux garçons n'ont pas peur de la température, toujours basse à cette saison. Nicolas se réjouit de s'immerger dans l'eau glacée, même quelques minutes, histoire de laver la poussière âcre de la montée qui a pénétré sous ses vêtements et qui dégage une odeur de vieux. C'est probablement une impression, mais elle est tenace. Il a besoin de se purifier dans l'eau verte du lac ; son contact agressif sur la peau est un passage obligé qui lui rendra son bien-être. Il n'est pas très bon nageur, le père devait lui apprendre, mais il n'a pas eu le temps ; il est mort avant. Et puis, il n'aurait de toute façon pas eu la patience. Il était toujours très occupé, le père Brunet ; on le voyait rarement à la maison. Et il n'allait plus très souvent au lac, les derniers temps, au début de sa maladie.

Marc est là ; il a le torse nu, face au soleil de quatre heures. C'est un bon copain, il habite au troisième de l'immeuble Saint-François, l'appartement voisin de celui de Mathilde. Le père de Marc fait un peu jaser les gens de l'immeuble ; c'est un ouvrier qui travaille dans une fabrique de conserves, à Carouge, et qui ne se laisse pas marcher sur les pieds. Il a « une grande gueule »

comme le souligne un peu méchamment la mère de Nicolas. Il faut dire que le père de Marc Jourdan est très engagé dans la lutte syndicale. Il paraît qu'il aurait aussi demandé une carte du parti communiste, mais ce n'est qu'une rumeur. Dans l'immeuble, il est de ce fait considéré comme une personne peu fréquentable. Nicolas ne comprend pas pourquoi. Monsieur Jourdan est un chic type et il s'entend bien avec les Brunet. Communiste ou pas, l'important c'est de se causer et Jourdan ne s'en prive pas. Il a parfois des altercations avec la Moulinier. Nicolas a appris que les communistes sont des personnes dangereuses, qui cherchent à déstabiliser la société. Heureusement, il y en a peu à Genève. La Moulinier dit qu'il faudrait tous les mettre en prison. Par contre, monsieur Rosier est plus nuancé : « Il ne faut pas oublier que les communistes sont parmi les seuls à ne pas avoir collaboré en France occupée ; beaucoup ont résisté et ce sont les Russes qui nous ont libérés de la peste brune, des nazis, si tu préfères. Les gens ont la mémoire courte. Les Américains ont joué un second rôle ; seuls, ils auraient probablement perdu la guerre ; et leur industrie soutenait les nazis, les pétroliers en particulier. » Nicolas a de la peine à se faire une opinion. Les histoires des grands et surtout les querelles entre nations, ça le dépasse un peu.

« Salut vieux, tu bronzes ? » Marc se retourne d'un bond ; il a les yeux embrumés, brûlés par le soleil. C'est un grand gars, maigre, aux cheveux blonds coupés courts. Il est du genre nerveux, la tête toujours pleine de projets. Un peu opportuniste aussi. Mais Nicolas s'entend bien avec lui. Ils rêvent ensemble d'un monde meilleur.

« Je ne t'attendais plus ; j'ai cru que tu étais resté coincé quelque part dans ton immeuble, entre deux poubelles !

— Arrête tes conneries, Marc ! J'en ai assez de jouer à la femme de ménage. T'as pas besoin d'enfoncer l'clou.

— Je plaisantais...

— Bien sûr, mais le souffre-douleur, c'est moi... J'en ai assez de cette vie de larbin ! Au fait, j'ai croisé Sergio ; on a causé. Lui au moins, il sait manier les gens !

— Tu marches toujours dans ses combines ? Fais gaffe ! Il n'est pas net et l'humeur de la police est changeante. Ils connaissent le réseau... Un jour...

— J'm'en fous, je suis mineur. Ils ne peuvent rien contre moi. Et je n'ai fait que quelques livraisons, des bricoles... Nicolas prend un air offensé. Il n'aime pas qu'on le juge.

— Que tu dis ! Moi, je ne prendrais pas de risques ; même s'il paie bien. Et si ta mère l'apprend... Bonjour les dégâts !

— Pas de danger. Je crois qu'elle est un peu amoureuse de Sergio. Il met toutes les femmes dans sa poche. Il a de l'élégance et elle aime ça. Ils sont au mieux tous les deux, même la baronne est jalouse. Elle ne regarde plus ma mère ; elles ne se causent plus depuis plusieurs mois.

— Évidemment, une baronne ne parle pas avec une gardienne d'immeuble. Tu imagines le tableau ! On est en pleine lutte des classes, mon vieux, comme dit mon père. Lui, il s'amuse, il connaît la musique. Chacun à sa place et Dieu pour tous ! Plutôt du côté des patrons ! »

Marc est toujours un peu cynique, à l'image de son père. Il aime bien Nicolas cependant, probablement son meilleur copain, mais il ne peut s'empêcher de le rabaisser ; un petit jeu sadique entre ados.

« On se baigne ?

— C'est un peu tard, je me suis pris un vilain coup de soleil ! Je vais rentrer... Nicolas n'écoute pas Marc ; il lève soudain la tête, le visage inquiet.

— Vise un peu l'type, au bout de la jetée, avec le chapeau de paille ! Il nous observe depuis une dizaine de minutes. J'ai l'impression qu'on l'intéresse. Il a une tête de flic. Regarde, il vient vers nous ! »

En effet, le bonhomme, vêtu d'un veston bleu marin avec des boutons dorés, cachant mal un embonpoint respectable, se dirige vers les deux garçons. Il les salue d'un geste bref de la main, sans enlever son canotier.

« Vous avez un peu de temps, les garçons ? J'ai besoin d'un service. Je vous donnerai quelque chose, bien sûr ! » Il fouille dans une de ses poches de pantalon, pour la forme. « Vous voyez le yacht, là-bas, ancré au milieu du port ? C'est le mien. Le you-you est resté amarré au bateau ; j'ai abordé hier avec le voilier d'un copain. Il est absent aujourd'hui ; une urgence... »

L'homme prend un air emprunté ; il lève les yeux en direction du ciel sans nuages. Une mouette passe au-dessus du groupe, glissant dans l'air frais du soir.

« Autant dire que je suis en rade et je dois retourner à Thonon d'ici demain. Une petite baignade, ça devrait vous rafraîchir les idées. Il y a 50 mètres. Vous me le ramenez au bord ? »

Nicolas hésite ; le type ne lui paraît pas très net. Ce dernier a les yeux fixés sur le torse rougi de Marc, avec un drôle de regard. Marc hausse les épaules, fataliste.

« Après tout, on est là pour faire trempette, pas vrai ? D'accord, on va vous le ramener votre canot. Viens Nicolas, suis-moi ; attention, elle est froide !

— Merci, les gars ! C'est bien aimable à vous... »

Le yacht est à peine visible, à cause des taches de lumière intense qui jouent à la surface de l'eau, comme des plaques de métal en fusion. Nicolas ferme un instant les yeux ; il se jette à l'eau derrière son camarade. Il résiste au choc thermique en serrant les dents. Il n'est pas bon nageur, mais il fait de son mieux pour suivre Marc qui file au milieu du port dans un crawl appliqué ; il glisse comme un poisson, sans agiter la surface plane du lac. La brise est tombée, en même temps que la chute lente du soleil sur le Jura, en direction de l'ouest.

Après quelques minutes, les deux garçons abordent le canot. Ils grimpent à l'intérieur et Marc délie le filin qui les rattache au voilier. Un beau bateau de luxe, qui vaut des sous ! Il se balance doucement, au gré d'une légère houle, comme une demoiselle un peu effarouchée.

« Il ne s'emmerde pas, l'marin. T'as vu un peu le sabot ? C'est tout cuivre et bois exotique sur le pont. Vachement astiqué en plus ; mon père avalerait sa pipe s'il voyait ça. Pendant qu'il trime dans son usine à conserves, il y a des mecs qui se la coulent douce sur le lac. Et sûrement en bonne compagnie !

— Justement, je ne l'aime pas trop ton marin d'opérette. Il avait une façon de nous regarder, sur la jetée... Nicolas est sérieux, cette affaire lui paraît plutôt embrouillée. Le bateau, c'est un prétexte, de toute évidence ; et Marc qui se laisse prendre, comme un pigeon...

— Tu as trop d'imagination. Allez rame, on va lui ramener son you-you. Il nous fait des signes, il est impatient. Moi, j'attends le pourboire. Un pourboire royal, c'est sûr. Le vieux avait l'air vraiment embêté ! »

L'embarcation accoste contre la jetée, la coque racle un instant, avec un bruit sinistre, contre le muret de pierre. Les

deux garçons frigorifiés sautent sur la rive. Un vent froid, le vent du soir, s'est levé. Ils se frottent le torse avec leur serviette de bain, en claquant des dents. L'homme arrime le canot. Il se tourne vers Nicolas qui enfle son pantalon :

« Merci, les gars. Je vous invite à bord. Vous pourrez vous réchauffer et boire un coca. On pourrait se faire une petite croisière, un de ces jours. Pour vous remercier. Je dois revenir à Genève... les affaires, vous comprenez ! »

Nicolas a compris. Le type a préparé son coup, assez habilement. Le bateau, c'est un leurre, une manœuvre pour accoster les deux compères ; il en est sûr, maintenant, mais Marc ne se doute encore de rien ; il n'est décidément pas très futé.

Donc et en résumé ils ont marché ; comme des débutants ! Nicolas est furieux ; il pense un instant à Mathilde, naïve et sans défense. Prête à tomber dans le premier piège tendu ! Comme eux maintenant ! Le marin d'eau douce devait se promener le long des rives du Léman pour tenter d'appâter de futures victimes. Son petit jeu sert à séduire de jeunes garçons. Une sorte de prédateur, de la même famille que Sergio et ses semblables...

Nicolas en a assez vu. Apparemment, Marc n'a toujours pas saisi l'astuce. Nicolas interpelle son ami, à voix basse :

« Viens, maintenant on s'barre... »

— Attends un peu, le monsieur va nous donner la pièce. On a encore une heure devant nous ; à la maison on ne mange pas avant huit heures. J'ai bien envie d'accepter son invitation ; t'as visé le voilier ? Un vrai cadeau ; le type veut nous remercier, c'est tout !

— Arrête un peu ! T'es aveugle ou quoi ? C'est un coup monté. Ton marin pue la cocotte, comme la baronne. Moi, j'te dis qu'il cherche à nous embobiner ! »

Nicolas se tourne vers le bonhomme qui les observe, à quelques pas, un filin à la main. Le garçon fait un signe de dénégation avec la tête :

« On doit rentrer, m'sieur ! C'était à votre service. Une autre fois peut-être... »

Il monte rapidement sur sa bicyclette ; Marc, surpris, fait de même. L'homme s'approche, il tend un billet de 10 francs à Nicolas.

« Prenez toujours ça ; c'est pour la peine. Vous êtes bienvenus sur le bateau, n'oubliez pas... ! L'homme insiste, un peu pour la forme, mais il sent la partie perdue.

— Merci m'sieur. Bon retour ! »

Sur l'avenue Nicolas pédale nerveusement ; il file comme le vent. Marc le rejoint à un carrefour.

« Qu'est-ce qui t'prend ? T'as le feu au cul ou quoi ?

— Tu ne crois pas si bien dire ! Ce mec, c'est un pédé ; il s'intéresse aux jeunes garçons un peu cons, naïfs, comme toi. C'était couru, comme le nez au milieu de la figure.

— Je m'en doutais un peu ; j'ai failli me faire avoir, d'accord, mais le bateau est superbe ! Tu es sûr de ce que tu avances ? J'aurais quand même bien voulu tenter le coup... !

— Oui, c'est mon vieux qui m'a averti, quelque temps avant de mourir. On parlait du lac et de mes progrès en natation. Il m'a dit de me méfier : il y a toute une équipe d'homosexuels qui sévit sur les rives. J'ai demandé à Sergio : il a confirmé. Un de ses copains flic lui a même donné des noms. Des gens bien en général ; la justice est impuissante, en fait, ils s'en foutent...

— Ben dis donc ! Moi qui croyais que tu étais un peu demeuré. Tu en connais un bout ! Sortir les poubelles, ça ouvre l'esprit ; j'te voyais pas comme ça. Il faudra que j'en parle à mon père !

— Il va être furieux, à ta place...

— OK, tu as raison, on laisse tomber. Y faut s'grouiller maintenant, avant la nuit. Ils doivent s'inquiéter chez nous. Je passe devant ! »

*

De l'autre côté de la rade, Sergio est en conférence, c'est à dire en grande discussion avec les copains, qui sont aussi ses associés, dans un bistrot un peu glauque du quartier des Étuves. Un crépuscule timide tente de filtrer à travers les rideaux jaunis par la fumée du tabac. Le patron a allumé un néon au-dessus de la tête des convives. Leurs visages ont soudain pâli, des visages de comploteurs. Jojo est en face de Sergio ; il a les doigts chargés de bagues. Il paraît que c'est l'insigne de la profession ; un signe qui ne trompe pas, un peu trop ostentatoire au goût de Sergio. Il préfère son alliance, plus discrète, empruntée à la baronne. Elle en a plusieurs, des souvenirs de famille qui remontent loin dans le temps, avant l'ère soviétique. Elle a la nostalgie de son pays, d'une vie insouciant, marquée par les réceptions, les décors en carton, les paillettes et les coupes de champagne. Elle ne fréquente jamais les bistrots.

À la table d'à côté, des ouvriers jouent à la belote. Une odeur de peinture fraîche et de mastic rôde autour de leur table. Ils travaillent la journée au-dessus, dans l'immeuble vétuste ; la

plomberie est aussi à refaire et le patron envisage également de recrépir la façade. Il tient à garder un minimum d'apparence convenable pour son établissement. Et « l'Odéon » (c'est le nom du bar) attire beaucoup de clients de tous les horizons qui montent régulièrement à l'étage avec les filles. Justement, des filles, il en est question et Jojo, le patron, élève le ton en tapant du poing sur la table en bois ciré. Son visage bronzé, légèrement ridé, paraît contrarié. Il passe une main moite sur son front chauve :

« J'espère que vous êtes conscients que les affaires vont mal. Les clients désertent, à cause de la pénurie de filles... ! Jojo tape à nouveau du poing sur la table, il renverse un verre de bière. Le liquide mousseux coule sur les genoux de Sergio...

« On ne peut quand même pas mettre nos clients sur une liste d'attente ! Ce sont des fidèles, des habitués ; ils comptent sur un service régulier et impeccable ! Quant aux filles, on dirait que le métier ne les intéresse plus. Il faudrait trouver de nouvelles candidates, des jeunes si possible. Notre parc est en train de vieillir, ce qui n'arrange rien. Qu'en penses-tu Sergio ?

— Ma foi, il est vrai que les recettes diminuent. Il doit bien y avoir une raison. Il faut se remettre au boulot, trouver des filles qui en veulent. De nos jours, ce n'est pas évident. Elles cherchent des responsabilités dans leur profession ; elles veulent faire des études. C'est la démocratisation ; l'État nous gâche le métier. Il faudra attendre un peu, ça se tassera.

— En attendant, comme tu dis, on perd de l'argent !

— Je sais, mais il y a pire. La baronne m'a informé qu'un nouveau contingent de femmes, venant des pays de l'Est, va envahir peu à peu le marché. Elle l'a lu dans la presse polonaise ; elle a pris un abonnement pour connaître les nouvelles de son bled. Isabelle a toujours la tête ailleurs.

L'ennui du pays. Elle me fait des scènes parfois. Bref, il faudra s'aligner ; les gars de là-bas veulent casser les prix ... Sergio pousse un bref soupir de découragement. Il sait qu'il y aura du travail en perspective ; l'argent ne tombe pas du ciel.

— Il faut réagir... On ne peut pas se laisser doubler aussi bêtement. On doit renouveler le stock ! Je n'en démords pas ! Sinon nous perdrons nos habitués ! Ils deviennent exigeants avec l'âge. On nous a déjà soufflé la plupart des radicaux ; une misère : c'était notre meilleure clientèle ! »

Sergio réfléchit en caressant sa fine moustache. Une moustache à la Clark Gable qui plaît aux femmes. Ce n'est pas un hasard : il a vu des photos de la vedette chez le coiffeur, dans la rue de Carouge. La boutique donne dans son immeuble ; il va régulièrement se faire coiffer chez les « tondus », un couple homosexuel chauve, des maîtres en la matière. Des artistes qui rafraîchissent régulièrement son profil de beau garçon. Ils lui coûtent cher, mais Sergio considère que l'investissement en vaut la peine. Et puis, c'est la baronne qui paie !

« Dans l'immédiat, j'aurais peut-être une candidate. La fille habite l'immeuble du 4, à côté du mien. Elle se cherche ; pour l'instant elle se donne gratuitement. Du gaspillage ! » Les traits du visage hâlé de Sergio dessinent une moue de dédain, pour la circonstance. Il a des dons d'acteur et il sait captiver son auditoire. Il aime qu'on l'écoute, il a parfois la faiblesse de croire qu'il aurait pu faire carrière dans le « show-biz », se détacher d'Isabelle. Il reprend, après une courte pause :

« Elle vient de perdre son emploi à la poste. Je peux essayer de lui faire une proposition. J'ai l'impression qu'elle a envie de travailler... Ce n'est qu'une impression, évidemment, je dois

l'attaquer en douceur. On a un bon contact ensemble, ça devrait marcher ! »

En face, Jojo fait la grimace. Il contemple sa gourmette en or pour se donner une contenance. Les deux autres comparses se lèvent, peu intéressés. Jojo remarque :

« On ne va pas s'en sortir avec une fille en plus ; il en faudrait une bonne dizaine si on veut redémarrer la machine. On ne connaît même pas son pedigree ! C'est un truc à avoir des ennuis, surtout si elle en pince pour toi. Enfin... tu peux toujours essayer, mais tu t'en occupes ! » Il lève une main molle : « Nous, on n'est pas dans le coup. Il nous faut des professionnelles. Et puis, je n'aime pas les indépendantes : ça tue le métier.

— Tu l'as déjà dit ! Mais moi je crois qu'elle a de l'avenir ; j'ai aussi repéré quelques minettes, des jeunes. Elles viennent régulièrement faire la fête à la salle communale ; après, elles finissent en boîte. Elles sont désœuvrées, c'est dans l'air du temps. Bien sûr, je ne garantis rien... !

— Fais au mieux !

— On pourrait aussi essayer les garçons ? J'en ai parlé avec les tondus ; ils connaissent du beau monde, prêt à consommer. Il y a de la demande, c'est un nouveau marché !

Sergio est seul avec Jojo maintenant. Il commande un deuxième demi de bière ; il fait chaud dans la salle déserte. Il regarde sa montre en or ; il faut qu'il se dépêche, sinon il va rater le début du spectacle ; comme d'habitude, la baronne lui fera une scène. Dans ces cas-là elle menace de lui couper les vivres. C'est ennuyeux ; avec elle, il est assuré d'avoir une position fixe, une garantie de l'emploi, un salaire minimum,

comme un fonctionnaire. Avec les filles, on ne savait jamais. Jojo se lève à son tour, il se tient les reins avec une grimace de douleur.

« Toujours ce lumbago. Il faudra que j'aille prendre les eaux quelque part ; en Valais ? Pourquoi pas ! J'ai besoin de vacances. Foutu métier ! J'ai des angoisses la nuit...

— Tu te fais trop de soucis pour ces filles ! On trouvera bien une solution...

— Oui, mais pour les garçons, je ne suis pas chaud. C'est une spécialité et je n'aime pas trop les homos. Ils sont plus jaloux que les gamines, incontrôlables. Ils ont foutu le bordel dans le bar l'autre jour ! J'ai dû appeler la police. C'est un comble... Jojo esquisse une grimace d'indignation, il n'aime pas la police.

— D'accord, on laisse tomber pour le moment. C'était juste pour dire quelque chose.

— Salut, Sergio, je te quitte ; on m'attend là-haut. Bonne soirée avec ta princesse !

— Pareillement ! À la revoyure. »

Sergio se retrouve dehors, dans l'air frais du soir, devant le bar. Des filles le saluent, en face, depuis l'autre trottoir. Il cherche à allumer une cigarette, en vain ; la bise s'est renforcée. Finalement, il se dirige d'un pas rapide en direction de la place de Cornavin, pour prendre le tram 12. Avec un peu de chance, il arrivera à temps pour le début du spectacle.

*

Dans la pénombre de son petit studio, Mathilde se réveille ; elle a la bouche pâteuse, à cause du whisky. Elle en a bu une demi-bouteille, sans rien manger. Elle ressent toujours cette désagréable impression de vide, comme hier soir, en contemplant le film de sa vie solitaire ; une vie stérile, monotone. Elle n'a même pas eu le courage de garder l'enfant. À quoi bon ! Un enfant sans père. Mathilde a connu plusieurs amants, des amants de passage. Elle ne sait pas refuser. Maintenant, elle ne s'y retrouve plus. On lui a fait aussi des propositions, plus sérieuses ; des vieux, qui étaient prêts à l'entretenir. Même le père Moineau l'avait invitée, un jour pour boire un verre de porto. Il avait posé sa main sur un de ses genoux, amicalement. Elle n'avait pas réagi immédiatement. Comme le vieux y voyait mal, le geste pouvait être interprété comme une maladresse de sa part, sans intension particulière. Mais, après quelques secondes, elle avait écarté avec douceur la main du père Moineau qui se faisait insistante. Il l'avait finalement retirée, laissant reposer son bras sur le napperon de la table basse.

Décidément, cette journée débute mal. Bientôt sans ressources ou presque, il faudra bien qu'elle trouve une solution. Mathilde sait qu'elle n'est pas faite pour le mariage. On le lui a déjà dit, d'ailleurs, à plusieurs reprises. De toutes les façons, elle ne croit pas aux couples unis. Dans l'immeuble, les gens mariés, prisonniers de la routine, font semblant de s'entendre, en montrant une façade d'apparence harmonieuse, peinte d'hypocrisie parfois involontaire. En réalité, ils se supportent avec peine. Mathilde s'arrête parfois derrière la porte de la famille Meylan à l'étage au-dessous ; les bruits de disputes sont fréquents : en général, c'est madame qui hurle contre son mari,

pour des riens, des peccadilles ; elle cherche la bagarre, c'est dans son caractère. Lui, c'est un timide, un soumis qui a rangé sa vie au rancart, qui la mise en veilleuse. Il attend des jours meilleurs. Surtout que les Meylan ont trois enfants en bas âge ; alors le sort en est jeté pour longtemps. Le mari s'est creusé une ornière royale dans le gras de son existence, avec plein d'ennuis, de concessions et d'humiliations à la clef.

Chez les Gautier, au deuxième, c'est du pareil au même. Deux jeunes en conflit permanent. Ils baignent dans une ambiance de jalousie délétère. Ils s'engueulent quelquefois sur le palier, devant leur porte entrouverte, comme pour étaler leur haine devant tous les résidants.

Enfin il y avait les parents de Nicolas, Mathilde se rappelle : une vraie épreuve pour le garçon qui assistait impuissant au délabrement du couple Brunet. Un peu comme dans les romans tragiques ou les films de Pagnol. Un couple à la dérive, où le mariage n'avait aucune raison d'être.

Pourtant, tous ces gens devaient être liés au départ, ils devaient nécessairement partager quelque chose ! Il y avait eu un début heureux. L'amour n'est pas un vain mot. Cependant l'usure des sentiments est rapide et l'union des corps ne dure qu'un temps. Un petit temps, juste avant que ne s'installe l'illusion du début. Au moins Mathilde vit ses propres unions éphémères de manière intense. Pour elle, il n'y a pas de lendemains qui déchantent. La solitude est parfois une douce compagne, mais elle demande un retour sur soi-même. C'est aussi une compagne exigeante.

Seulement la société n'a pas prévu de place pour les gens comme elle. La société n'aime pas les jeunes obstinés cherchant à tracer une voie originale, qui mènerait vers le bonheur. Le système les rejette, ce sont de mauvais consommateurs, des êtres

lucides, qui se posent des questions. Avant sa grossesse et son séjour en clinique, Mathilde ne s'en posait pas, des questions ! Elle rêvait de mariage en blanc. Maintenant, elle est prête à la lutte ; elle se croit forte.

Elle doit penser sérieusement à la proposition, à peine voilée, de Sergio. Elle sait que son corps ne lui appartient déjà plus, cette pauvre enveloppe que des hommes ont caressée puis rejetée. Mais elle n'est pas prête dans sa tête. On ne fait pas facilement commerce de son corps car l'âme lui est intimement attachée. Mathilde ne veut pas vendre son âme au diable. Elle veut se donner encore un peu de temps et de réflexion avant de risquer son existence dans cette nouvelle vie.

Chapitre Trois

Le samedi suivant, une nouvelle corvée attend Nicolas. Cette fois, c'est la tête qui est mise à contribution : il faut que Nicolas achève son éducation religieuse. Il va être pris en charge par des personnes compétentes qui vont lui indiquer la voie du salut. Il n'a pourtant rien demandé, mais monsieur Rosier lui a dit, avec un peu d'ironie : « C'est un passage obligé ! Après, tu auras tout le temps de te faire ta propre idée sur le sujet... ! »

Il paraît que les nourritures célestes sont indispensables à l'équilibre de l'esprit, en particulier chez une jeune personnalité ; elles servent à combler l'estomac de celui qui a faim (c'est évidemment une image, Nicolas l'avait bien compris !) et qui souffre tout au long du parcours semé d'embûches permettant de rejoindre le Royaume des Cieux. C'est à peu près le discours que tient le pasteur Gendre devant ses ouailles sceptiques, ouvrant des yeux ronds comme des soucoupes, dans un grand effort de compréhension. Parmi les gars de la bande, personne ne croit à ces radotages. Les garçons rient sous cape ; ils sont surtout occupés à regarder les jambes des filles et à évaluer les secrets de toutes ces tailles fines,

soigneusement camouflées sous des tissus aux couleurs criardes et qui évoquent des plaisirs bien terrestres.

La maison de paroisse est en face du 4. Il n'y a que quelques pas à faire avant de franchir l'ancien portail rouillé qui grince, sous la poussée des nombreux participants à la catéchèse. Pourtant, aujourd'hui, Nicolas estime avoir suffisamment donné pour les travaux domestiques, pendant la semaine. Ce matin il aimerait s'accorder un peu de repos à la maison, dans la petite pièce qui sent le renfermé, couché sur son lit, les yeux fixés sur ces taches familières au plafond, qui dessinent les contours de continents inconnus, inscrits dans le vieux plâtre.

Nicolas ne voit pas très bien l'avantage de confirmer son attachement à l'Église réformée. Sa mère non plus, d'ailleurs ; mais elle prétend que c'est une bonne chose pour leur image dans l'immeuble. Elle est intraitable sur ce point. Déjà que le père n'était même pas baptisé ! Il était mort en mécréant.

Après ce triste enterrement, la mère lui avait dit :

« C'est pas qu'on est bien croyants dans la famille ; mais tu vois comment ton père est parti : comme un vagabond ! Le pasteur a refusé de dire quelques mots. Les gens ne se sont pas déplacés. J'ai honte pour nous !

— On n'a rien fait de mal. C'est papa qu'on a enterré, pas nous ! D'ailleurs la famille, tu m'as dit qu'ils se disputaient à tout bout de champ. Je t'ai vu pleurer chez la grand-mère, la dernière fois. À cause de l'oncle Marcel.

— Tu ne peux pas comprendre ; ton oncle n'a jamais aimé ses sœurs. En plus, il préfère les garçons. C'est pour ça qu'il est un peu agressif avec nous ; il a toujours critiqué mon mariage avec le père... La mère Brunet en profite pour sortir un

mouchoir brodé de son sac à main. Elle s'essuie les yeux. Ils sont secs pourtant.

— D'accord, mais la religion là-dedans ? Tu en parles tout le temps. Moi, je m'en fous !

— Tu as tort, c'est à ton âge qu'il faut choisir et tu es déjà baptisé ! C'est moi qui ai insisté. Regarde : dans l'immeuble, ils sont presque tous pratiquants. Même Mathilde ; je sais qu'elle a fait sa confirmation.

— Ça ne lui a pas réussi ! Tu vois la vie qu'elle mène ! Nicolas hausse les épaules de dépit. Il ne comprend pas les adultes. Pourtant Mathilde, elle n'est pas comme les autres. Ils s'entendent bien tous les deux, mais elle lui échappe parfois. Il ne saisit pas toujours ses raisonnements un peu simplistes et incohérents. Elle vit intensément l'instant présent et joue avec son corps, comme d'un instrument de musique, une partition pleine de danger !

— C'est son choix. Les autres locataires sont corrects heureusement ; j'aimerais que tu accomplisses ton devoir religieux, comme les autres l'ont fait. Y'a pas de raison qu'on vive différemment. Regarde les Meylan ou madame Jourdan ! Marc va régulièrement à la messe. Ils ne comprendraient pas ; chez les Meylan, le jeune a commencé ses cours avec le pasteur Gendre. Il est un peu sévère, mais de nos jours il faut savoir tenir les enfants. Comme le dit d'ailleurs fort bien monsieur Falabert : « Notre jeunesse, c'est aussi notre avenir... il ne faut pas la gâter ; la société a besoin d'ordre et votre fils devrait aussi profiter de l'enseignement du pasteur. C'est un ami... »

Nicolas n'aime pas Falabert, le locataire du cinquième. Un célibataire endurci, misogyne, plein de rancœur refoulée et de morgue. Derrière son air parfois bonhomme, il devine que l'autre cache un esprit calculateur. Monsieur Rosier lui avait

appris que Falabert occupait le poste de diacre, depuis plusieurs années ; une sorte de pasteur incomplet, un pied au ciel et un autre dans la vie. Un laïque au service de l'Église. Une position que Rosier trouvait ambiguë. Il en savait quelque chose, lui qui avait été dans les ordres pendant plus d'une année, avant de jeter sa robe de bure aux orties.

L'enterrement du père avait laissé un goût amer dans la bouche de Nicolas, accompagné d'une vague d'angoisse : est-ce que les morts pouvaient revenir, sortir de leur tombe, pour tourmenter les vivants ? Devant le grand portail du cimetière, Nicolas avait regardé sa mère dans les yeux en lui posant la question. Il se souvenait qu'il tenait fermement sa main gantée de noir dans la sienne :

« Bien sûr que non, les morts sont au ciel et ils y resteront encore longtemps. Demande à monsieur Falabert, il connaît beaucoup de choses sur le sujet. L'autre jour il m'a dit quelques mots sur l'Apocalypse. D'après lui, on sera tous réunis ce jour-là ! Il y aura des récompenses, mais aussi de lourdes punitions pour les méchants. Cependant Falabert m'a rassurée : on ne fait pas partie de cette dernière catégorie. C'est un homme de bien, mais je ne comprends pas tout ce qu'il dit ! » La mère avait eu alors une hésitation dans la voix ; elle n'osait pas dire le fond de sa pensée. Elle rajouta quand même : « Il faut le croire, il parle comme le pasteur Gendre... ! » Pour elle, la discussion était terminée.

Nicolas cherchait à faire comprendre à sa mère que, malgré son apparence inoffensive, l'homme pouvait être mauvais. Il avait de l'influence en haut lieu.

« Le Falabert, il est pas de notre monde. Je l'aime pas, il ne m'adresse pas souvent la parole ; juste pour me disputer ou me

gronder. Il se prend pour Dieu le Père. On dirait un corbeau en maraude, dans son manteau noir ! D'ailleurs on ne l'a pas vu à l'enterrement ce matin !

— Veux-tu te taire avec tes comparaisons ! Même si c'est vrai, n'oublie pas que monsieur Falabert est un locataire comme les autres. Il a droit à notre respect.

— N'empêche que c'est un sale type ! »

Depuis cette conversation, Nicolas n'a plus reparlé de Falabert et de sa vision trop bien cadrée de l'existence des autres. Cependant, ce samedi matin, il va devoir affronter une grande personne autrement plus encombrante, qui a pour mission de lui apprendre à vivre sur le chemin étroit tracé par l'Église réformée, avec ses règles strictes de bonne conduite.

Il regarde sa montre-bracelet : dans un quart d'heure, il doit être rendu à la maison de paroisse. Il se lève en enfilant un pull léger. Les autres sont probablement déjà installés dans la petite pièce, assis sagement sur des chaises en bois. Il y aura aussi la petite Maria Pizzera, la fille d'un entrepreneur italien. Une gamine un peu remuante, qui colle à Nicolas d'un peu trop près. Il est troublé, lorsqu'elle lui adresse la parole de sa voix chantante, déjà un peu grave, presque une voix de femme. Nicolas aimerait bien l'embrasser en cachette, mais il a peur de ne plus pouvoir s'en débarrasser. Les Italiens parlent très vite fiançailles et mariage : c'est dans leurs mœurs. Ils adorent les cérémonies. De plus, la fille est jolie : une petite brunette aux cheveux bouclés, noirs comme du charbon, avec des yeux coquins !

Nicolas hésite. Il a peur de perdre son indépendance. Pourquoi s'encombrer d'une fille ? La vie est suffisamment

compliquée comme ça. Il envie monsieur Rosier qui vit seul, sans soucis. Personne ne lui dicte sa conduite, il est libre comme le vent !

Plongé dans l'incertitude, Nicolas traverse la ruelle et pousse le vieux portail rouillé. Le jardinet dégage une odeur de terre mouillée, un peu comme celle du cimetière. Il pense encore furtivement à son père qui repose, quelque part, dans une tombe presque anonyme, à Saint-Georges. Il sait qu'il n'ira jamais la voir.

Dans la salle de paroisse, une dizaine de jeunes chahutent, en bousculant les rangées de chaises qui attendent leur public. Maria le rejoint et l'embrasse sur la joue. C'est vrai qu'elle est belle, fraîche comme un matin d'été. Il a envie de la caresser. Mais Nicolas se méfie de ses instincts qu'il ne comprend pas toujours. Il a surtout de la peine à les dominer. La gamine rigole, en lui caressant le bras.

« On s'amuse, le pasteur est en retard. Il doit préparer un enterrement ! Tu parles d'un boulot ! Les morts n'ont pas besoin de tout ce tralala ; ils sont déjà de l'autre côté.

— Oui, mais les sermons, c'est fait pour les vivants... Arrête de me pincer les oreilles, tu me fais mal ! Nicolas la repousse sans trop de conviction...

— On dit que c'est une marque d'affection. Un de ces jours, je te présenterai à mes parents, je leur ai souvent parlé de toi.

— Je m'en fous de tes parents ; j'ai déjà eu assez de soucis avec les miens. Tu me casses les pieds avec le clan des Pizzera ! À part ton frère : il est sympa. On rigole bien avec lui.

— Tu le connais mal, il est capable de tout. Il m'a même balancé une gifle l'autre jour ! »

Il faut dire que le frère de Maria est un drôle de personnage qui ne montre rien de ses origines italiennes. Il évite la famille, depuis sa majorité. Il recherche une indépendance difficile à préserver et plaisante sa sœur qu'il trouve un peu « nymphomane ». C'est le mot que Giorgio, le frère au caractère un peu bouillonnant, utilise pour décrire Maria lorsqu'il parle aux copains qui tournent autour de ses jupes. Nicolas ne comprend pas très bien le discours du frère, mais il sent qu'il y a là, chez cette gamine futée, un de ces pièges que la vie nous réserve. Un piège tout en douceur et en rondeurs il est vrai, mais d'autant plus redoutable.

La porte du local s'ouvre à la volée et le pasteur Gendre entre, essoufflé, les yeux sévères derrière ses lunettes à grosse monture. Nicolas trouve que leur pasteur n'a pas du tout la tête d'un homme de Dieu. Il ressemble plutôt à un agent d'affaire avec sa cravate de travers. Le pasteur Gendre possède une grosse tête rassurante, des cheveux châtons bien peignés, avec une légère calvitie. Il porte toujours une sacoche en similicuir, qu'il brandit à bout de bras comme un objet précieux. Le silence se rétablit dans la salle et les chaises retrouvent leur place respective, bien alignées, comme pour la parade. Le pasteur a son air furibond des mauvais jours.

Nicolas en a un peu peur. Lorsqu'il a tenté de refuser le cours d'instruction religieuse, le pasteur est venu le chercher dans sa chambre, interrompant une lecture, au milieu de ses rêves, sans vergogne, comme un intrus. La mère Brunet y était aussi pour quelque chose. Le pasteur Gendre a expliqué à Nicolas que cette instruction était indispensable, sinon chacun pouvait construire sa propre religion et s'éloigner de la vraie

révélation, celle du Christ descendu de son Royaume pour nous faire la leçon.

Nicolas n'était pas persuadé du bien-fondé de cette argumentation ; le pasteur lui rappelait certains démarcheurs que sa mère devait mettre à la porte en refusant leurs produits en général inutiles. Elle élevait alors le ton. Elle savait s'y prendre. Mais là, devant le pasteur Gendre, le jeune garçon était désarmé, seul en face d'un adversaire inquiétant et imprévisible, qui représentait toute l'autorité mythique de l'Église. Il ne faisait pas le poids. Alors, il s'était rendu, honteux, en baissant le front.

Maintenant, le pasteur Gendre installe quelques feuillets manuscrits et une Bible sur son bureau, un beau meuble en chêne massif. Il regarde son public avec un sourire de bienveillance. Il demande à l'assemblée des catéchumènes de se lever pour une courte prière :

« Notre Père qui êtes aux Cieux... »

Depuis que Marc lui a fait lire des textes de Prévert, dans un volume délabré, emprunté à son père, Nicolas ne peut s'empêcher de répéter à mi-voix la fin du premier vers du poème célèbre de cet auteur peu conformiste : « Notre Père qui êtes aux Cieux... *Restez-y !* » Le vers iconoclaste et compromettant produit comme un léger écho derrière la voix grave du pasteur Gendre plongé dans son invocation. Un écho presque silencieux. Les copains s'esclaffent discrètement : la littérature ce n'est pourtant pas leur fort, mais là, le message est passé...

Bien sûr, dans le pays, Prévert est à l'index ; on ose à peine prononcer son nom. C'est un anarchiste, au mieux un impertinent, comme Brassens qui est censuré sur la radio nationale helvétique. Le chanteur préféré du père Brunet qui

l'écoutait religieusement, entre deux cuites. Le livre de Prévert a finalement été confisqué par Madame Jourdan, une catholique pratiquante, qui vivait constamment dans la peur du jugement dernier et se fabriquait des péchés imaginaires. Le père Jourdan, pétri d'idées marxistes égalitaires et qui luttait comme un beau diable contre les méfaits de la religion et du capitalisme sauvage ne décolerait pas. Mais il devait ménager sa femme qui avait une petite santé. En fin de compte, le livre a définitivement disparu et l'affaire s'est tassée.

Après la prière d'introduction, le pasteur Gendre commence son sermon, à but éducatif comme il dit. Il parle du peuple juif, ce peuple du désert, là-bas en Orient, élu par le Seigneur mais qui n'a pas su reconnaître le Messie que ce dernier lui avait envoyé. Celui qui se proclamait le roi des Juifs et qui a pas mal chamboulé l'ancienne religion de Moïse et d'Abraham.

Nicolas écoute à peine ; il regarde les genoux bien en chair de Maria assise à côté de lui. La jeune fille essaie de lui attraper la main, mais Nicolas se dérobe. Il cherche à se concentrer sur les paroles du pasteur, malgré quelques fous rires étouffés qui proviennent du groupe des garçons assis sur la dernière rangée de chaises, derrière lui.

Il pense : « Dans le fond, ce Jésus de Nazareth ressemble pas mal à ces types qui foutent le bordel dans notre société, comme ce Prévert et les autres qui écrivent des livres maudits par l'opinion. L'opinion publique : une vision simpliste de gens médiocres qui ne connaissent rien à rien. En résumé, des ignorants plongés dans leurs idées reçues. C'est la conclusion pessimiste du père Jourdan, le père de Marc, le communiste. Je suis de son avis. Monsieur Rosier, lui, parle d'intégrisme, d'esprit borné ; j'ai parfois un peu de peine à le suivre, il est trop

instruit pour moi. Mais j'ai compris que l'histoire se répète inlassablement, avec des variantes, et il vaut mieux ne pas se trouver du mauvais côté de la barricade ; celui par qui le scandale arrive s'expose à la réprobation générale, parfois à la mort ! »

Le pasteur Gendre a changé de sujet ; il passe maintenant à des choses plus concrètes. Il va reprendre son sermon. Il se lève en toussotant ; il se rapproche et fait face à son public d'adolescents boutonneux. Il cherche ses mots :

« En conclusion... J'espère que vous m'avez suivi ?... Je vous demande de recevoir le message d'amour et de charité qui nous a été apporté par le Sauveur. Notre place sur cette terre nous a été attribuée avec sagesse. Chacun de vous a un rôle à jouer. Alors, jouez-le au mieux... Ayez une conduite irréprochable, qui plaise à vos parents, en suivant les règles de la morale enseignées par notre Église. Pensez à vos proches qui vont vous juger... Mais pensez surtout au jugement d'en haut, porté sur chacun de vous par celui qui surveille toutes vos actions, bonnes ou mauvaises... »

Ensuite le pasteur termine en évoquant quelques détails plutôt sordides concernant la vie et les mœurs des jeunes gens. Il condamne les plaisirs solitaires qui mènent droit en enfer. Et surtout les relations hors mariage : « Méfiez-vous de la tentation des corps. Au cinéma, ne profitez pas de l'obscurité malsaine qui peut vous conduire à des gestes déplacés envers votre compagne. Gardez les mains sur le dossier du fauteuil devant vous. Une caresse peut en amener une autre ; vous serez alors en situation de péché, la tentation vous guette !

Nicolas se lève ; il a mal aux reins, le plateau de la chaise est aussi dur que celui du banc d'un confessionnal. Évidemment, il ne s'est jamais confessé, il paraît que ça ne se fait pas dans sa religion. C'est Marc, catholique par sa mère, d'ailleurs un peu bigote, qui l'a emmené un jour dans l'église Saint-François, construite depuis des siècles devant la place du même nom. Les deux gosses sont entrés dans le confessionnal ouvert et Marc a joué au curé. C'était une partie de franche rigolade. Nicolas s'était fabriqué des péchés fictifs, il en rajoutait. Bien sûr, il avait évité de parler de certains fantasmes inventés autour de la charmante personne de Mathilde. C'était son jardin secret et personne ne devait y pénétrer !

La jeune femme est plus qu'une grande sœur pour lui, malgré les plaisanteries de la mère Brunet qui cherche à mettre encore une fois les pendules à l'heure entre son garçon et le monde des adultes.

Le pasteur Gendre sort lentement du local, derrière les jeunes. Maria se tient à côté de Nicolas ; sa hanche frôle celle du garçon. Il renifle son parfum d'oranger, une sorte d'appel vers un paradis inconnu, plein de félicités. Nicolas est mal à l'aise ; il sait que le pasteur les surveille du coin de l'œil, tout en échangeant quelques mots avec un des catéchumènes. Nicolas chuchote à l'oreille de la jeune fille :

« Arrête de m'coller, le vieux nous regarde. Tu sais bien qu'il n'aime pas ça. Il va encore nous sermonner. Il nous a à l'œil, c'est un malin.

— On n'est pas au cinéma ! J'ai quand même bien le droit de te causer !

— Oui, mais pas si près. Ou alors, attends qu'on soit seuls. C'est inutile de le provoquer. Il fait son boulot. En plus il paraît

que les pasteurs sont mal payés. C'est Falabert, le corbeau du cinquième, qui me l'a dit. Lui, il ne touche rien. Il donne de temps en temps un coup de main à Gendre, pour se faire bien voir. Ils sont bons copains. Ma mère le trouve ridicule, elle dit qu'il a de l'ambition ! Pour quoi faire ?

— Mon père dit que ce sont des feignants ; je crois qu'il n'est pas content que je fréquente l'église protestante. En Italie, ils sont tous catholiques ; mais comme ma mère est genevoise et réformée, il a dû s'incliner. Ils s'engueulent souvent à cause de ça ! Quelle connerie la religion... ! Maria secoue discrètement sa jolie petite tête ; elle fait une grimace derrière le dos rond du pasteur Gendre qui traverse le jardin de paroisse à grands pas. »

Sur ce plan-là, Nicolas ne cherchait pas à la contredire ; il était arrivé à la même conclusion. En fait, toute cette mascarade, issue de vieux mythes usés par le temps, mais toujours très porteurs auprès des grandes personnes, ne le concernait pas. Monsieur Rosier lui avait expliqué un jour que les gens avaient besoin de vivre avec ces balivernes, pour leur équilibre, comme d'ailleurs se plaisait à le souligner le pasteur dans ses sermons. Ils portaient en eux, dans leur inconscient, toute l'histoire de la Création et les Évangiles. Même les psychiatres encourageaient ces pratiques qui avaient, disaient-ils, un effet thérapeutique certain sur les faibles. Seulement Nicolas ne se sentait ni faible ni malade ; il avait même l'impression d'être plus équilibré que certains dévots, comme Falabert, triste personnage qui parlait parfois seul d'une voix basse, dans la montée, en rejoignant son appartement vide.

Le pasteur Gendre arrive au niveau de sa voiture, garée le long du trottoir de la rue de Carouge. Il fait un dernier signe qui

se veut amical de sa main baguée ; un geste un rien condescendant, qui irrite les deux adolescents. Nicolas admire la belle machine, une américaine qui doit valoir de l'argent ; peu d'habitants en possèdent dans le quartier, un quartier plutôt modeste. Une Studebaker, une marque encore peu connue. Le véhicule pourrait contenir une dizaine de personnes, en se serrant bien. Comment le pasteur a-t-il pu se la procurer ? Il y a là un mystère.

Chez les Brunet, on n'a jamais eu de voiture et dans l'immeuble la plupart des gens se déplacent à vélo. Donc, Falabert avait menti, ce qui n'était pas fait pour étonner Nicolas. Les pasteurs ont de l'argent, certains du moins, comme le pasteur Gendre. Un salaire confortable ou une fortune personnelle. Et ils prêchent la pauvreté en faisant l'apologie du dénuement. Ils vivent dans de belles villas anciennes à la périphérie de Genève, dans des salons encaustiqués, entourés de beaux livres à la reliure dorée. Des maisons héritées. Le clergé réformé vit dans une longue tradition basée sur l'épargne et l'économie. Un bon serviteur de Dieu doit savoir faire fructifier les dons du ciel ; malheur aux autres, ceux qui ne flairent pas la vraie valeur de l'argent, qui ne reconnaissent pas son pouvoir d'attraction et de destruction. Les artistes et les prolétaires, comme le père de Marc, qui essaient de vivre leur utopie seront balayés de la place genevoise, un jour ou l'autre. La ville ne sera plus qu'un gigantesque coffre-fort, au service des nantis.

Nicolas sait tout cela. Il y pense parfois, lorsqu'il pédale en luttant de front contre une bise glaciale qui lui coupe le souffle, le long de la grande avenue conduisant au collège de la rue d'Italie. Les façades muettes des immeubles patriciens le contemplent, hermétiquement fermées. Des façades grises, neutres, qui cachent des trésors. Et pourtant Jésus vivait les

pieds nus ! Étrange paradoxe qui, dans le fond, ne choque personne en Suisse.

Il y a aussi des musées, aux imposantes sculptures de pierre, recelant des objets qui appartiennent à la République. Des armes anciennes, au maniement inconnu et du mobilier richement décoré, lourd d'histoire. Une histoire qui ne le concerne pas ; il se sent étranger à ce monde qui a fait la prospérité de la ville. Il y a également quelques appartements habités par les descendants des grandes familles huguenotes, venues se réfugier avec leur fortune derrière les murs de la cité de Calvin.

Nicolas n'est pas jaloux ; simplement il ne veut pas jouer le jeu de cette société-là. Les règles sont trop contraignantes et peu cohérentes avec le message du Messie. Monsieur Rosier lui a expliqué un jour qu'il valait mieux être libre plutôt que riche. Nicolas a approuvé, pas complètement persuadé. Mais il est vrai qu'il se sent bien dans sa chambre, celle qu'il partageait avec le père, dans cette loge exiguë. Il sait que sa vie se jouera dans les bas quartiers populaires de la ville qui vibrent d'une existence pleine d'imprévus. Mais là aussi il devra faire son chemin, jouer des coudes.

Nicolas retombe dans la réalité de ce samedi mal commencé. Il embrasse furtivement la joue fraîche de Maria ; un geste machinal. Il n'est pas vraiment amoureux de la jeune fille. Elle parle avec de la précipitation dans la voix. Nicolas sent poindre ce tempérament méditerranéen, qui manque un peu de pudeur. Le ton est irritant pour le garçon, plutôt discret de nature. Elle secoue son bras avec fougue :

« Tu ne m'écoutes pas ! Toujours dans tes rêves ! À quoi penses-tu ? »

— Je regardais la bagnole du pasteur. Il ne s'embête pas, le bougre...

— Nous aussi on a une voiture, une occasion. Mon père l'utilise surtout pour l'entreprise. Le dimanche, on fait le tour du canton. Des fois, on pousse jusqu'en France. Il y a de bons restaurants !

— Tu as de la chance. Chez nous, on n'a pas un sou de côté... Alors la voiture... Il vaut mieux oublier ! »

Le père Brunet avait quand même fait une tentative, quelques années plus tôt, avant sa maladie ; il avait acheté une vieille Fiat Ardita ; elle tombait régulièrement en panne, à cause du circuit électrique à moitié pourri. De guerre lasse, il l'avait liquidée ; l'épave avait retrouvé sa place parmi les autres épaves de la casse, sous les yeux désolés de Nicolas. Ils étaient rentrés en bus à la maison.

Nicolas cherche à quitter Maria qui le retient toujours par le bras. Ils sont seuls maintenant au milieu du passage Saint-François, sous le soleil de midi. Une odeur de cuisine grasse remonte l'impasse, provenant d'une fenêtre entrouverte au deuxième. Il s'impatiente :

— Bon, maintenant il faut que je file. Ma mère va encore rouspéter !

— On se voit ce soir ? J'ai la permission de mes parents. Il y aura spectacle sur la place à huit heures... »

Il sent l'haleine chaude de la jeune fille contre son visage. Elle se colle contre lui, insistante. Une bouffée de désir envahit le corps du garçon, comme envoûté. Il savoure un instant cette sensation troublante, encore inconnue, pleine de promesses. Un piège aussi, il en est vaguement conscient. Pour se débarrasser de Maria, il acquiesce :

— D'accord ! On se voit sur les marches de l'église, en face de la scène. Maintenant, lâche-moi ! Nicolas se dégage brusquement, les joues en feu, conscient du malaise nouveau qui le paralyse. Il a de la peine à se maîtriser... »

Maria s'enfuit en courant, satisfaite. Elle fait des petits signes avec le bout des doigts, sans se retourner, pour narguer Nicolas. Sa longue robe aux couleurs criardes remonte le long de ses mollets, comme une invite. Elle disparaît au coin de la maison de paroisse.

Nicolas pense à cette soirée qui s'annonce mouvementée. Il avait oublié le spectacle de la compagnie des tréteaux, prévu pour ce samedi. De manière régulière, la commune organise, avec les élèves du Grand Théâtre de Genève, des représentations à ciel ouvert de comédies classiques, sur certaines places de la ville, dans les quartiers populaires plutôt défavorisés. Ces spectacles ont pour but la démocratisation de la culture. C'est aussi une manière de réunir des gens qui n'ont souvent pas le temps de se rencontrer en semaine, pris par leurs occupations et dépassés par le rythme trépidant, insensé, de la vie moderne. Il y aura des gens de l'immeuble, et surtout les parents de Maria. Nicolas n'aime pas ça. La jeune fille cherche à l'enfermer dans la toile familiale, à le mettre devant le fait accompli ; elle aimerait l'emmener en Italie, le présenter à ses grands-parents qui végètent quelque part dans un petit village des Pouilles. Maria parle déjà de fiançailles, après leur confirmation. Nicolas en a froid dans le dos.

Mais ce soir, il a promis. Il viendra à la représentation. Il espère que Marc sera là aussi.

Dans l'après-midi, la mère Brunet a trouvé une occupation pour Nicolas : le nettoyage au jet du sol en gravier de l'arrière-cour, jonchée de détritux divers, devant les garages. Elle n'aime pas le voir rôder autour de l'immeuble ou rester plongé pendant des heures le nez dans un bouquin. Elle pense que la lecture, ce n'est pas bon pour la tête. La mère accepte son sort avec une certaine résignation ; comme elle a peu d'imagination, elle se contente de sa situation de concierge, un pis-aller. Mais Nicolas sait que sa mère rêvait d'une vie meilleure, il y a bien des années ; elle a raté son premier virage dans la vie, un amour trop dévorant, un mariage précoce irréfléchi et la dérive d'un ménage mal organisé, en fin de parcours. Avec la maladie et la mort du père en prime.

Au milieu de la cour, devant le vieux mur qu'il avait si bien dessiné quelques années auparavant, Nicolas tient l'extrémité du tuyau d'arrosage. Il est fasciné par le jet cristallin qui crépite sur le sol graveleux. Il fait chaud dans cet espace confiné où ses rêves d'adolescent se sont enlisés, malgré le sol dur, comme dans un marécage nauséabond. Il a parfois la pénible impression que rien ni personne ne pourra le faire sortir de là, l'extraire de cette cour et de ce pâté de maisons laides où son avenir va se jouer. Les vieilles pierres du mur, avec un peu de mousse glauque et humide à l'intérieur des joints de ciment, ont scellé sont destin : l'obstacle centenaire lui paraît infranchissable. Le mur est indestructible ; il résiste au temps et aux intempéries. La tâche est au-dessus de ses forces.

En face du mur, les fenêtres de l'immeuble sont fermées. Les gens font la sieste, ils ne pensent plus ; il faut oublier la semaine, le travail avec sa routine et les concessions inévitables au temps qui passe, un temps perdu. Dans les ateliers, les grandes horloges égrènent des secondes transformées en minutes qui

finalément, en s'additionnant, font des heures ; on appelle ça tuer le temps. Il existe une parade : il faut éviter de penser, se mettre sur une voie de garage ou une liste d'attente ; c'est selon. Et pourtant, chaque jour le miracle se reproduit et l'obstacle de la durée est franchi à nouveau. Nicolas a vécu ça, lorsqu'il travaillait dans un magasin d'alimentation à Carouge, comme garçon de peine. Il s'efforçait de tourner le dos à l'horloge, bien en vue et qui semblait le narguer ; il attendait la sonnerie libératrice qui annoncerait la fermeture de l'établissement.

Du côté de la façade du 6, il entend une voix un peu goguenarde qui le hèle d'en haut. Il lève la tête.

« Déjà au turbin ? Tu m'as réveillé avec ton jet d'eau ! J'ai cru qu'il y avait une fuite dans la maison...

— Excusez-moi, m'sieur Sergio, il faut que je finisse avant trois heures. J'ai des devoirs à terminer ! Nicolas se sent emprunté sous le regard narquois du bellâtre en chemise blanche.

— Prends un peu de bon temps, tonnerre ! À ton âge, je courais déjà la ville.

— Oui, mais je suis fauché ; on tourne à peine avec la loge. Je dois aider ma mère... Faut comprendre !

— Tu es un bon fils, ça c'est sûr. Mais faut aussi penser à la suite. Monte chez nous un de ces jours ; j'ai peut-être quelque chose pour toi. Du nouveau et du solide... Sergio lève le pouce, pour souligner l'importance de la proposition.

— Je ne sais pas si je peux ; c'est bientôt la période des examens. Je suis à la bourre.

— D'accord, on verra plus tard ; il faut que je file me raser, Isabelle va encore me faire une scène. Elle n'aime pas les gens négligés. On en reparlera... ! »

Sergio quitte l'encadrement de la fenêtre. Il la referme avec fracas. Nicolas se dirige en direction de l'entrée de la cave protégée par une lourde porte en acier, à cause des voleurs et des types du squat d'en face. Les anneaux du tuyau d'arrosage pendent en sautoir autour de son épaule. Une humidité dense, procurant une fraîcheur bienvenue, stagne maintenant dans la cour où de petites rigoles se sont formées ; l'eau s'écoule en scintillant, paresseusement, le long de la pente, en direction des garages.

Nicolas est songeur. Sa mère lui a dit à plusieurs reprises de ne plus fréquenter Sergio. Elle le connaît bien. Malgré une certaine admiration et une attirance bien féminine pour le charme de ce loubard qui a réussi à se forger une réputation d'homme tranquille, elle se méfie. Avec raison. Nicolas a besoin d'argent, mais il aimerait aussi prendre une certaine distance par rapport à ce compagnon un peu encombrant. Les combines et les trafics à la petite semaine, ça ne l'intéresse pas. Il vise plus haut. S'il veut franchir le mur, il doit résoudre son problème actuel, sortir de l'ornière de la pauvreté et de la médiocrité où il sent que son existence va sombrer.

Avant de travailler pour Sergio, le « gigolo » comme dit la mère Brunet, Nicolas avait remarqué que ce dernier ne lui prêtait aucune attention. Il ne le saluait même pas lorsqu'ils se croisaient sur le trottoir de l'impasse. Sergio ne s'intéressait qu'à sa personne, un peu à la manière d'une courtisane, cultivant son corps et ses avantages dont il savait jouer avec talent. Dans son milieu, on était dénué de toute pitié ; il est faux de croire que la solidarité joue dans le milieu. Ce type-là menait une vie sans lendemain ; il serait condamné le jour où la baronne déciderait de le renvoyer. Elle l'avait déjà menacé ; les deux formaient un couple bizarre, sulfureux. Ils avaient souvent des prises de

bec... Il la tenait uniquement par le sexe ; elle se voyait encore jeune dans le miroir des yeux de son amant qui l'encourageait dans ses fantasmes. Finalement, malgré ses belles cravates et ses boutons de manchettes en or, Sergio était un minable, un arnaqueur. Nicolas l'avait rapidement compris, en dépit de la notoriété du personnage dans le quartier, et une bonhomie de circonstance qu'il affichait dans les bistrots de Plainpalais. Un flambeur, le Sergio, un peu mythomane ; voilà ce qu'il était !

Cependant, depuis que Nicolas lui avait rendu quelques services (contre rétribution) cette canaille de Sergio avait daigné considérer le gamin comme un être humain. Il le traitait avec une certaine condescendance vaguement amicale. Il y trouvait évidemment son intérêt.

Nicolas décide de mettre un terme à cette collaboration malsaine, qui ne peut que lui apporter des ennuis dans le futur. Le garçon est à un carrefour de son existence, c'est le moment de se prendre en main. La solidarité chez les démunis et les marginaux, ça n'existe que dans les romans. La charité gratuite est un leurre, une invention de l'église basée sur un mythe que personne ne peut vérifier. Il paraît qu'il existe des dizaines de textes bibliques qui présentent la vie du Sauveur et de sa mère sous un angle pas toujours très glorieux, des exemples à ne pas suivre. C'est monsieur Rosier qui l'a expliqué à Nicolas, sans entrer dans les détails. Monsieur Rosier lit beaucoup ; il aime se poser des questions. Quand il croise Falabert, son voisin du dessus, il le salue avec de l'ironie dans la voix. Une ironie à peine voilée. L'autre, le diacre, passe en silence, comme une âme offensée.

Nicolas est perplexe. Adopter le système qu'on lui propose, c'est-à-dire la société des bourgeois moyens et des dévots,

apparemment seule alternative au monde parallèle et pourri de Sergio, ne le séduit pas. La classe laborieuse, il n'en veut pas non plus. Il a déjà donné.

Il abandonne ses réflexions qui ne mènent nulle part. Il vaut mieux se laisser porter par la vague de l'existence qui réserve parfois des surprises. Il suffit de donner (ou de recevoir) un petit coup de pouce au destin.

Dans la chaufferie, devant la citerne à mazout peinte en rouge vif, Nicolas pense soudain à cette soirée spectacle qui l'attend, sur la place Saint-François. Il verra Maria ; même si elle est un peu trop attachante, c'est quand même une bonne copine.

*

Le tréteau est une vaste plate-forme de bois soutenue par des chevrons solides en métal. Sur l'estrade, des ouvriers s'affairent pour installer les dernières planches et planter un décor rudimentaire. L'endroit est bien choisi, devant le parvis de l'église. Sur les marches, des jeunes se chamaillent en poussant des cris d'animaux. Maria est là, assise sagement devant la scène, à côté de quelques personnes âgées qui bavardent. Elle fait un signe à Nicolas qui se fraie un chemin entre deux rangées de chaises pliantes, la plupart encore inoccupées. La jeune fille a mis une robe de circonstance, comme pour un dimanche, avec des dentelles sur son corsage. Elle sourit au garçon, en lui tendant la main :

« C'est la fête, ce soir. Mon père doit nous rejoindre d'ici quelques minutes. Il n'aime pas trop me laisser seule ! »

Il fallait qu'elle ramène toujours la conversation sur ses parents. C'était le côté agaçant de Maria ; un côté infantile que Nicolas avait de la peine à supporter. Elle était complètement accrochée à sa famille, comme un poisson à son hameçon, en dépit de son caractère naturellement espiègle. Nicolas avait tenté de lui expliquer qu'elle s'envolerait un jour du nid douillet qui avait encadré ses années d'enfance et ses premiers pas d'adolescente. Il lui avait dit un jour : « Il faudra bien que tu décolles une fois dans la vie. Tu es grande maintenant, bientôt quinze ans ! Laisse ton papa de côté ; de toute façon, il ne te comprend déjà plus. On appelle ça le conflit des générations ! Tu n'y échapperas pas, ma belle. Regarde ton frère : lui, il a compris. Il coupe les ponts. Il est prêt pour le grand plongeon ! »

Sur la scène, des comédiens en costumes d'époque s'occupent des derniers préparatifs ; ils déplacent quelques faux meubles en carton, sans regarder le public. Ils échangent des plaisanteries. Derrière le podium improvisé, des femmes en robes amples, à crinolines, ornées de rubans et de colifichets se poudrent le nez et arrangent leurs perruques. Le spectacle ne va pas tarder à commencer. Nicolas s'inquiète :

« Ils jouent quoi au fait ?

— Une pièce de Molière ; jette un œil sur le programme. Je crois qu'on va rire : il y a le titre de la comédie à la deuxième page. Ma mère me l'a lue une fois, quand j'étais gamine : le *Tartuffe*. La pièce devrait te plaire. C'est l'histoire d'un mec qui parasite une famille de bourgeois, au nom de la religion, pour piquer leur magot. Il leur promet une place au ciel... Il y a du vrai dans tout ça ! Il essaie aussi de se faire la maîtresse de

maison, dans la foulée. On est tous victimes du sexe, même les meilleurs. Et les autres marchent, bien sûr. Mais pas à la fin. Il y a quand même une morale... Maria pousse un soupir de satisfaction.

— On en a un comme ça au passage : Falabert, le bonhomme du cinquième. Lui, je crois qu'il s'intéresse plus à Mathilde qu'à son livre de prières. Un faux-cul, quoi. Il ne vaut pas mieux que Sergio, mon voisin !

— Tu veux dire ce type qui pue l'eau de Cologne ? Il a une gueule de maquereau ; toujours bien nippé !

— C'en est un ; un vrai de vrai ! Il n'y a que le blé qui l'intéresse. Il se fait entretenir par la baronne et il protège des filles qui travaillent pour lui.

— Je sais, mon père m'en a parlé. Ton Sergio m'a dit deux mots, l'autre jour. Je n'ai pas répondu. Je l'évite. Il a une belle gueule : une gueule de prédateur ; il me fait un peu peur.

Tiens, voilà mon père ! »

À l'instant où les trois coups traditionnels retentissent sur la scène, le père de Maria, en retard, s'assied derrière les deux adolescents. Il est essoufflé. C'est un petit homme un peu maigre, avec des cheveux noirs, plaqués sur les tempes. Il ressemble à Luis Mariano et ses cheveux dégagent une odeur de brillantine, un peu écœurante. Nicolas le trouve plutôt sympathique. Le monsieur lui tend une main moite tout en le dévisageant avec attention. Il imagine peut-être avoir rencontré son futur gendre ? Nicolas s'inquiète, mais il n'a pas le temps d'estimer la situation. Les premières répliques fusent sur la scène. La pièce commence. Quelqu'un réclame le silence.

Le texte, en vers est un peu lourd. Mais la drôlerie des situations et la verve des comédiens détendent rapidement

l'atmosphère. Au milieu d'une longue tirade d'Orgon, la victime de Tartuffe, Maria prend la main de Nicolas dans une des siennes ; le garçon la regarde : la jeune fille pouffe de rire, discrètement ; elle cache son visage derrière un mouchoir fin, aux coins ornés de dentelles. Nicolas n'aime pas trop ça, il trouve le geste inutile, un peu forcé. Mais le père, derrière, veille au grain. Il prend un air protecteur et risque un clin d'œil à l'adresse de Nicolas qui s'est légèrement retourné, embarrassé. Ce dernier n'ose pas retirer sa main, il ne veut pas vexer sa voisine. Maria est quand même une bonne camarade, il aime sa franchise. Elle est sans complexes, et directe. Le garçon apprécie. Mais il doit lui faire comprendre qu'il y a des limites à ne pas dépasser, une ligne rouge qu'il ne faut pas franchir sinon les rapports entre amis peuvent se transformer et basculer dans l'imprévisible.

Un couple, c'est quelque chose de très complexe, qui ne se prépare pas à l'avance, comme un projet de vacances ou la construction d'un chalet. Il y a des affinités entre les futurs conjoints ou il n'y en a pas ; dans ce dernier cas, il faut aussi laisser un peu une part au hasard. En général, les liaisons entre adolescents sont éphémères ; l'approche entre les êtres est délicate, pleine de chausse-trapes et d'obstacles. Il ne vaut mieux pas que les parents s'en mêlent. Ils ne font que compliquer les choses.

La présence du père de Maria indispose Nicolas. Il aimerait bien se lever et quitter la place. Heureusement, le spectacle est en train de se terminer ; les acteurs saluent sous les applaudissements nourris d'un public conquis. Il y a beaucoup de gens de l'immeuble du passage qui ont profité de cette occasion pour se divertir. Monsieur Rosier est là, au premier rang. Il parle avec la Moulinier tout en claquant des mains avec

vigueur. Il y a aussi les Meylan avec leurs trois enfants et les Gautier, qui se sont réconciliés pour la circonstance. Chez eux, le malentendu est chronique. Ils vivent de leurs querelles ; ils s'en nourrissent. En fait Nicolas a compris qu'ils étaient inséparables : il y a chez certains couples un besoin morbide de s'humilier réciproquement, en cherchant des prétextes futiles pour alimenter leurs querelles.

C'était aussi le cas du couple Brunet, dont le naufrage était devenu une véritable obsession pour le garçon qui repensait régulièrement le triste scénario de cette coexistence ratée, commencée pourtant sous le signe de la passion ; les parents de Nicolas avaient déjà largement franchi cette fameuse ligne rouge derrière laquelle l'enfer du mépris règle les relations au quotidien. La bêtise, la jalousie et les vieilles rancœurs prennent alors le pas sur la raison. Le reste de la famille et les voisins assistent, impuissants, à la décomposition d'un ménage. Seule la mort d'un des deux conjoints peut apporter une solution radicale en brisant le cercle infernal du mariage. Le père Brunet avait abandonné la partie, un peu contre son gré, il est vrai !

Nicolas a expliqué un jour son point de vue plutôt pessimiste à Maria. La jeune fille n'avait pas vraiment compris. Elle avait demandé : « C'est pour nous deux que tu te fais tout ce cinéma ? J'te rassure, j'ai pas l'intention de me marier avant longtemps ; de plus, j'ai pas encore trouvé la perle rare. Je t'aime bien, mais tu n'es pas le seul dans la course. J'te trouve un peu maladroit avec les filles. T'as encore du chemin à faire... ! »

Maria était visiblement vexée ; elle mentait effrontément et elle avait reparlé de sa famille, son ultime refuge ; par défi. Nicolas n'avait pas insisté. Surtout qu'à l'époque, il commençait à regarder la belle Mathilde d'un œil nouveau. Elle était d'autant

plus attirante qu'il la sentait inaccessible, toujours à cause de l'âge. Et l'existence insouciante, mystérieuse, de la jeune femme l'effrayait un peu.

Sous le ciel étoilé, la place se vide lentement. Nicolas prend congé du père de Maria ; ce dernier lui secoue vigoureusement la main. Il a l'air enchanté de sa soirée. Il tient sa fille serrée contre lui. Maria éclate de rire, tout en caressant avec ostentation une boucle de ses cheveux rebelles qui luisent tels des fils d'argent sous les rayons des derniers projecteurs de la fête. Un ultime signe envoyé à l'intention du garçon embarrassé. Elle embrasse Nicolas, avec un éclair d'ironie dans ses yeux noirs.

« On se reverra. Il faudra que tu passes un jour à la maison. Papa est d'accord. Tu ne connais pas encore le reste de la famille. Tu feras connaissance avec ma grand-mère ! Elle est drôle, un peu malade, c'est dommage. Les poumons... »

Nicolas hoche la tête d'un air entendu. Décidément la jeune fille pousse le bouchon un peu trop loin. Il passe pour un nigaud. Il n'aime pas la provocation ; finalement il quitte la place Saint-François de mauvaise humeur.

Chapitre Quatre

Nicolas entre dans l'immeuble silencieux. Les gens sont déjà calfeutrés chez eux ; l'allée du rez-de-chaussée est vide, mal éclairée par un néon qui clignote avec obstination, diffusant une lumière sale, jaunâtre. L'ascenseur est au repos dans sa cage, à côté de la loge. La montée au-dessus de lui est muette, plongée dans une sorte de léthargie. Pas un bruit dans les étages. L'immeuble présente un visage nouveau, surréaliste au garçon : dans la pénombre, les couloirs et les étages évoquent des entrailles mises à nu, presque offertes ; les viscères d'un monstre marin vaincu, anéanti après un dur combat. Un papillon de nuit tourne autour du néon, fragile et léger comme un flocon. Nicolas sort de sa torpeur et ouvre lentement la porte de la loge ; il ne veut pas réveiller la mère qui dort profondément sur un divan, dans la cuisine, en face du vieux fourneau à gaz.

Il pénètre avec précaution dans la seule pièce de la loge, celle où il a dormi pendant plusieurs années avec le père. Il jette un regard furtif sur la couche du père Brunet. Parfois, le père s'endormait tout habillé, sur le couvre-lit. Il n'avait même plus la force de s'enfoncer sous les couvertures. L'alcool avait eu raison de cet homme pourtant jovial et bon ouvrier. On ne se bat

pas contre les délices de l'ivresse. La boisson est aussi un piège à éviter, un de plus ! C'est une compagne exigeante et destructrice qui gagne presque à tous les coups.

Nicolas s'étend entre les draps frais, il soupire d'aise. Il repense à cette journée, pleine d'événements. Il sait qu'il y a des signes derrière chaque chose, et c'est à lui de les interpréter. Il sait aussi qu'il peut obéir à ces messages issus de son subconscient, ou les refuser. Il se sent libre, dégagé de toute entrave. Il choisira sa vie, n'en déplaise au pasteur Gendre et à ses discours fatalistes. Dans sa comédie, Molière fustigeait les directeurs de conscience, les donneurs de leçons. Nicolas aime bien le personnage de Tartuffe ; il avait déjà lu, lui aussi, quelques extraits de la pièce en classe, quelques semaines avant Maria. Dans la vie, on est nécessairement entouré d'une foule d'hypocrites du même acabit. Il revoit le profil ingrat de Falabert, le corbeau du cinquième. Le profil type du Pharisien, un terme que Nicolas a entendu au temple, dans la bouche de son pasteur. Des gens peu recommandables.

Maintenant, il sait que Falabert et ses semblables sont malins et parfois dangereux. Ils pratiquent une technique simple et efficace pour régner sur leurs voisins sans enfreindre la loi. D'ailleurs, c'est justement l'Église qui est à l'origine des lois, bien que la plupart de nos concitoyens ne se doutent pas de l'influence historique du clergé sur notre quotidien. Serge Rosier lui avait expliqué, un jour, que les politiques devaient ménager leur électorat en présentant un programme moral, accessible aux sensibilités religieuses de tout un chacun. Car la majorité des gens est demandeuse et avide d'au-delà. Le Royaume céleste a au moins l'avantage de justifier une existence laborieuse et sans but apparent. Même les socialistes jouent le jeu. Jésus n'était-il

pas le premier socialiste, lui qui dénonçait déjà l'esclavage dans l'Antiquité ?

Là, Nicolas trouvait que monsieur Rosier allait un peu loin. Il en avait touché deux mots au pasteur, qui avait haussé les épaules, avec dédain : « Ce monsieur interprète les Évangiles à sa manière. Il fait un amalgame facile, son argument ne tient pas. Le fils de Dieu ne faisait pas de politique ; il annonçait un monde meilleur, c'est tout. Il n'est pas venu pour mettre de l'ordre dans ce bas monde, au contraire. Ses messages concernent notre nouvelle vie après la mort. Là-haut, on n'a pas besoin de socialistes ou de communistes... ! »

Nicolas n'avait pas insisté, cette querelle théologique le dépassait un peu.

Avant de s'endormir, il dessine le visage charmant de Maria sur le mur de sa chambre, à peine éclairé par un pâle rayon de lune. Il fait aussi une petite place pour le sourire un peu triste de Mathilde qui attire, systématiquement, le malheur sur elle, sans se révolter. Mais Nicolas repousse avec un soupir de regret ces images qui n'ont pas de consistance, même si elles appellent pourtant l'affection et le désir.

Elles appartiennent à des destins qui ne l'accompagneront pas dans sa quête tenace du bonheur. Chacun trace son propre sillon et il peut être dangereux de tenter l'aventure ensemble ; la vie est pleine de malentendus !

Demain, c'est dimanche ; une trêve dans la semaine. Il n'ira pas au temple, malgré les injonctions pressantes du pasteur et les recommandations de sa mère qui veut toujours sauver les apparences. Il aura le temps de réfléchir à son avenir, de faire le

point sur la situation. Nicolas aime faire le point, se mettre d'accord avec lui-même.

Le bruit d'un dernier tram résonne lugubrement dans la chambre, depuis la rue de Carouge toute proche : un crissement métallique, qui ressemble à une plainte. Nicolas imagine les wagons vides tirés vers le néant, leur dernière station. Le bruit des roues sur les rails n'est plus qu'un bruissement qui s'estompe dans le lointain ; le tram disparaît progressivement dans la nuit, comme un songe qui se dilue dans un premier sommeil...

Le rayon de lune s'est éteint ; Nicolas s'enfonce brutalement dans un vide onirique.

*

Le lundi suivant, il arrive en retard au collège. Il a lu tard, le soir précédant, pour lutter contre la chute interminable et mélancolique de cette fin de dimanche ; un jour propice à la réflexion mais qui, en fin de compte, lui paraît stérile, comme suspendu dans le déroulement agité de la semaine. Il n'a rien résolu ; il s'en remet au cours des événements.

Nicolas entre en coup de vent dans la salle où se donne le cours de français. Les élèves se retournent, surpris. Le prof lève la tête, contrarié. Il enlève ses lunettes à gros foyer pour mieux dévisager le nouveau venu. Il prend une voix furibonde, et interpelle le garçon :

« C'est une habitude chez vous, Brunet. Ce mois c'est la troisième fois que vous ratez la rentrée du lundi matin ! Vous viendrez me trouver à la fin de l'heure...

— Je m'excuse, monsieur, mais...

— Vos excuses sont inutiles. Vous serez puni ; ça vous étonne ? En attendant : au tableau, et plus vite que ça ! »

Nicolas baisse la tête et se rend, à pas lents, devant le tableau noir. Il éprouve un mélange de peur et de haine devant monsieur Kaminsky, le professeur de français. Tous les élèves sont d'accord sur un point : c'est un personnage odieux, qui fait régner la terreur dans la classe. Dans l'inconscient collectif, son physique de crapaud le relie à une figure de l'Apocalypse, un de ces gnomes vicieux peints par les maîtres hollandais du Moyen-âge. Sur le lourd visage gras et ridé de ce despote, on ne peut lire aucune compassion ; certains le comparent à une sorte de monstre mythique, issu de l'imagination d'un conteur fou. On en rit beaucoup dans les couloirs dallés de l'établissement. Mais Kaminsky impose le respect pendant ses heures de cours ; la force plus que l'intelligence fait courber l'échine aux faibles. Et les élèves font un détour prudent lorsqu'ils le croisent dans la cour du collège.

Devant le tableau, Nicolas répond en balbutiant aux questions de son professeur. Pourtant, il connaît bien ses règles de grammaire et la conjugaison des verbes irréguliers. Mais l'angoisse lui serre la gorge ; il est comme paralysé sous le regard sévère du maître. Ce dernier ironise :

« Alors, Brunet, qu'attendez-vous ? On dirait que la conjugaison des verbes pronominaux vous fait peur. D'habitude, vous êtes plutôt bon en français !

— Oui, m'sieur, mais aujourd'hui...

— Appelez-moi *monsieur* ; les syllabes sont faites pour être prononcées. Vous n'êtes pas dans la cour du collège.

— Oui, m'sieur...

— Allez vous asseoir, je m'occuperai de vous plus tard. Je n'ai pas de temps à perdre avec des galopins ! Nous allons aborder un nouveau sujet ce matin ! Le prof sort un vaste mouchoir blanc et s'essuie le front, comme s'il avait accompli une tâche épuisante. C'est aussi le signe de sa mauvaise humeur. »

Nicolas s'en tirait d'ordinaire plutôt bien avec Kaminsky. Dans le collège, on savait que le bonhomme avait ses têtes ; chaque année, il prenait en grippe quelques élèves qui lui servaient de souffre-douleur. Nicolas en parlait avec les copains ; il essayait de comprendre, mais les raisons du maître restaient obscures. Cette année, il en avait particulièrement contre un jeune garçon, un rouquin, à la face tavelée de taches de son. Un garçon discret, plutôt gentil, qui marchait le torse courbé vers l'avant. Il donnait toujours l'impression d'avoir quelque chose à se reprocher, ce qui ne plaisait manifestement pas à ses professeurs. Il s'appelait David Bernstein, et il était le fils d'une bonne famille de commerçants juifs.

Nicolas savait que les Juifs avaient été persécutés pendant la dernière guerre ; son père de nationalité française, mobilisé en 39, lui avait expliqué que ces gens venaient se réfugier en Suisse pour sauver leur peau. Certains avaient été refoulés aux frontières genevoises ; le territoire helvétique leur avait été interdit. On ne savait pas trop pourquoi.

David était un bon copain, un peu timide donc, qui vivait replié sur lui-même. Il ne se mélangeait pas volontiers avec les autres et Nicolas lui avait demandé un jour pourquoi il faisait un peu bande à part. David avait hésité, avant de répondre :

« Je n'aime pas beaucoup les autres gars de la classe et je crois qu'ils me le rendent bien. On n'est pas pareils. Je les

trouve trop superficiels, pas motivés pour poursuivre des études. Beaucoup vont se lancer dans un apprentissage, ce sont des manuels comme on dit. Moi, je m'intéresse aux arts, à la peinture et à la photographie. Je lis passablement aussi. Comme toi ; on a des points communs. Les copains ne pensent qu'aux filles, ça ne va pas les mener bien loin...

— Évidemment, mais tout dépend où on désire aller. Chacun est libre !

— Heureusement !

— Tu as des problèmes avec Kaminsky ? Il ne peut pas te blairer. On dirait qu'il t'en veut personnellement... C'est étrange.

— Il n'aime pas les Juifs, c'est tout. Je lui tiens tête, et ça, il ne me le pardonne pas. C'est un salaud, méfie-toi. Il se prend pour un noble, il a dû quitter la Russie ; sa famille appartenait effectivement à l'aristocratie de Saint-Pétersbourg. Il n'aime pas les pauvres non plus. Tu devrais changer de pull de temps en temps ! Tout le monde connaît ta situation ici et il va t'en faire baver ! »

Nicolas retrouve sa place devant son pupitre de bois gravé d'inscriptions symboliques ; on y trouve aussi des noms, ceux des précédentes victimes du despote, comme sur les murs des cellules ; des noms inscrits par le désespoir et la rage de vivre des taulards. Nicolas est assis à côté du grand Magnin, le premier de classe. Ce dernier le regarde d'un air goguenard. Il lui chuchote à l'oreille :

« Tu cherches à te faire remarquer ? Fais gaffe, le vieux va finir par te prendre aussi en grippe... ! »

L'avertissement de Magnin n'inquiète pas trop Nicolas. Il sait que le prof se contente de le mépriser. Il l'a déjà classé dans la

catégorie des jeunes sans avenir ; le collège de la rue d'Italie pratique un enseignement essentiellement élitiste. C'est dans ses murs que l'on trie le bon grain de l'ivraie. Les étudiants sont à la merci du bon vouloir des professeurs, qui ne se préoccupent guère de pédagogie. Ici, c'est chacun pour soi, comme dans la rue d'ailleurs.

En fin de matinée, il échange quelques mots, sous un marronnier, avec David qui l'a rejoint dans la cour inondée de soleil. Il fait bon sous l'arbre vénérable ; une lumière verdâtre filtre à travers la frondaison, apaisante, comme une promesse de liberté. Nicolas aimerait comprendre ce garçon solitaire qui lui est sympathique, et pourtant étranger. David l'impressionne un peu, le jeune garçon a presque deux ans de plus que lui, et une maturité d'esprit qui intimide. Nicolas risque une question :

« C'est quoi un Juif ? Il paraît qu'il y en a beaucoup à Genève, mais je ne vois pas la différence avec un Suisse moyen. Pour moi, on est un peu tous pareils, non ?

— Pas vraiment. Dans notre religion on a des règles très strictes, pas les mêmes que les vôtres ; ça fait toute la différence. Et puis votre Jésus n'appartient pas à la communauté israélite ; je dirais qu'il était plutôt contre nous, à l'époque. Il a un peu semé la pagaille dans le Temple. On a dû t'apprendre ça ! J'ajouterais que mes parents ne mangent pas de cochon, comme les musulmans. Moi, je m'en fous un peu. Je n'y crois pas trop à leurs salades. Le problème, c'est que ce sont les autres qui m'ont classé dans cette catégorie. Ils m'ont catalogué. Tu comprendras que les religions ne servent qu'à diviser les hommes. On devrait les supprimer !

— Ma foi, j'suis assez d'accord. Je n'y comprends rien à toutes ces histoires ; j'ai parfois l'impression qu'on nous mène en bateau ! Le monde des adultes est assez mystérieux.

— Il n'y a pas de grand mystère. Je les vois surtout comme un troupeau de moutons apeurés. Ils se confient à celui qui parle le plus fort. Ils ont besoin de guide. Chez nous, c'est Moïse. Il nous a sortis de l'esclavage en Égypte. Ce n'est pas rien. Maintenant ce sont les rabbins, des types au courant des textes, paraît-il, qui prennent le relais. En attendant le retour du grand Sauveur. On a tous besoin d'un Sauveur ; les hommes ne sont pas capables d'assumer leur avenir spirituel ; alors ils préfèrent déléguer... ! David a un sourire de dédain, il paraît vraiment fâché contre l'espèce humaine. Il continue son discours d'un ton acide, à voix haute, comme s'il donnait un cours aux quelques collégiens qui flânent entre les marronniers : « Il leur faut quelqu'un pour expliquer les grands mythes ; les mythes fondateurs de nos sociétés : les plus anciens sont les meilleurs ; mais on peut aussi en inventer de nouveaux. Avec les avancées de la science et de la technologie, on est maintenant capable de réviser notre vision du monde. Mais il y a un risque : celui de tuer les anciens mythes justement et ils ont quand même une signification profonde dans notre inconscient. »

Nicolas est impressionné. Il regarde son compagnon avec étonnement, comme s'il le voyait pour la première fois :

« Tu parles comme un livre, David ! Mais je te suis à la trace, même si tes idées sont plutôt originales. Chez nous, au Passage, monsieur Rosier parle comme toi. Moi, ces choses-là je les ressens, mais je ne peux pas les exprimer clairement, avec des mots. Dommage que personne d'autre ne t'écoute !

— Je lis beaucoup et je me fiche pas mal de l'opinion de mes camarades. Il n'y a que le fric et les filles qui les intéressent. »

David a raison. Nicolas a de la peine à s'imposer, simplement parce qu'il est né dans une famille plus que modeste et son instruction laisse encore un peu à désirer. Ses fréquentations dans les rues de Plainpalais et sur les quais ne sont pas toujours recommandables, mais les filles ne le captivent pas trop. À part Mathilde, évidemment !

Il y avait beaucoup de fils de commerçants dans la classe, de jeunes bien nourris, certains en costard-cravate, exhibant leur uniforme avec ostentation. Au début ils regardaient avec un dédain à peine dissimulé les pulls troués ou ravaudés de Nicolas. En hiver, il ne portait qu'une vieille veste usée aux coudes qui le protégeait mal de la bise coupante, lorsqu'il descendait l'avenue à toute vitesse, penché sur son guidon mi-course, les mains et le visage rouges de froid. Mais Nicolas avait la langue bien pendue en cas de nécessité, et il savait le plus souvent rester aimable avec les autres. Alors on le respectait.

En fin de journée, Nicolas reprend le chemin du quartier de Plainpalais, en direction de la minuscule impasse Saint-François, son refuge provisoire en face de ce monde à la fois si riche et si inquiétant. Au début de la rue des Philosophes, il revoit les hommes en noir, sur le trottoir d'en face. De drôles d'oiseaux, habillés en costumes d'époque avec de longues redingotes, de lourds manteaux, et des chapeaux ronds vissés sur le crâne. Curieusement, ils ne portent pas de cravate, seulement un col blanc qui leur donne une allure sévère.

Le plus grand, qui ressemble à Falabert, tire derrière lui un gamin en culottes courtes, avec un petit calot de tissu brodé posé sur son crâne. Nicolas s'arrête pour les observer. Il les connaît ; il les croise régulièrement, depuis une année. Ces gens paraissent vivre hors du temps. Ils ne répondent pas à ses saluts

répétés. Il leur trouve une certaine arrogance, qui lui déplait profondément.

La première fois qu'il les a rencontrés sur le large trottoir de l'avenue, il a cru qu'ils se rendaient à un bal masqué. Il avait aussi pensé, naïvement, à un déguisement : des comédiens qui participaient à un spectacle de tréteaux, comme les artistes du samedi soir qui jouent sur la place Saint-François. Il a alors posé la question à son copain Marc, qui a éclairé sa lanterne :

« Des comédiens ? Tu rigoles. Mon père m'en a parlé un jour : il y en a un ou deux à l'usine. Le jour du sabbat, le samedi, ils s'habillent du dimanche, comme nous pour aller à la messe. Ces types sont des Juifs, mon vieux ! Des Israélites si tu préfères : ceux que tu as vus vivent dans le quartier des tranchées, des mecs probablement fortunés, des nantis comme dit mon père ! » Nicolas n'en avait jamais entendu parler. Il ne comprenait pas pourquoi ces gens ne lui adressaient pas un mot, lorsqu'il les croisait.

Plus tard, David avait confirmé : « Ces gens mon gars, ce sont des rabbins ; des docteurs de la loi. Ce sont eux qui disent à leur peuple ce qu'il doit faire ou penser. Il y a beaucoup d'extrémistes parmi eux. Mais il y a aussi des intégristes chez vous, les chrétiens. L'intégrisme, c'est la source de toutes les discordes. En Palestine, Israël est en conflit permanent avec les Arabes, depuis une dizaine d'années. Mais là-bas, il y a surtout des intérêts économiques et stratégiques. La guerre de l'eau par exemple ; ça paraît stupide vu d'ici, mais c'est une ressource indispensable à la survie de notre pays et des autres habitants de Palestine, un territoire désertique. Cependant les hommes, et à fortiori les États, sont incapables de partager leurs richesses, de mettre en commun leurs biens. Ils pensent que ce serait donner

une preuve de faiblesse. Alors, ils s'entretuent. C'est absurde et banal à la fois. Tu devrais t'informer ; en Suisse, on ne réalise pas le drame qui se joue en Palestine. La situation est difficile dans ces pays ; tous les jours des intellectuels dénoncent la discrimination et l'intolérance entre les peuples. C'est un peu comme dans les clubs de foot. Si tu n'es pas dans la bonne équipe, au bon moment, tu risques de te faire tabasser. Il faut apprendre à vivre avec ça, mais je n'aime pas devoir me résigner devant la bêtise ! »

Il avait fait une pause, en caressant les taches de rousseur sur son nez, comme s'il voulait les effacer. Il rajouta :

« Mon père avait écrit un jour un livre sur la question : un éditeur de Vevey a refusé de l'éditer, sous prétexte que le sujet était trop banal. Les gens s'habituent aux fléaux, ils les acceptent comme une fatalité, en baissant les bras. Le sujet n'est pas porteur pour les journalistes. Même l'holocauste ne fait plus recette... ! »

David lui avait expliqué le sort des millions de personnes exécutées dans les camps nazis, la position parfois ambiguë de la Suisse et de la France, sous l'occupation. Nicolas avait frémi d'horreur. Au collège, ils n'avaient pas encore abordé les temps modernes au cours d'histoire. Et dans le quartier, les habitants parlaient rarement des atrocités commises au-delà de nos frontières. Le père Brunet restait silencieux sur le sujet. Il n'aimait pas les militaires et tous les uniformes en général. Il avait eu des ennuis, un jour, avec des douaniers trop zélés à la frontière d'Annemasse. Malgré son statut d'ancien combattant, des inspecteurs pleins de morgue, venus en renfort, l'avaient ensuite traité comme un délinquant.

*

Nicolas est curieux de nature. Les copains ne comprennent pas pourquoi il se pose tant de questions ; ils ne voient pas l'intérêt à passer des heures le nez plongé dans un bouquin. Ce n'est pas vraiment dans les mœurs de la bande du quartier de Plainpalais. Marc Jourdan ne manque pas de le plaisanter à chaque occasion. Lui, le monde, il le considère avec indifférence ; il s'attache aux choses concrètes, et il prend du bon temps. Surtout qu'il a commencé son apprentissage de mécanicien dans un garage de la rue des Sources et le patron ne plaisante pas avec les horaires et la discipline. Marc aime les belles voitures, comme la plupart des gars de la bande, qui se contentent de circuler en mobylette en attendant leur premier salaire. C'est une compensation : il espère pouvoir rouler un jour dans une grosse américaine. Devant un coca, au bar du coin, il avait dit un soir à Nicolas :

« Après tout, ton pasteur se pavane bien dans un carrosse ! Une Studebaker, rien que ça ! Et avec la bénédiction du ciel ! Seulement, il n'a pas les mains dans le cambouis tous les jours. Alors pourquoi pas moi ? On fera des virées ensemble ; terminé le vélo ! J'en ai ma claque de pédaler comme un galérien. Je ne veux pas finir comme mon vieux ! Il se traîne encore sur son torpédo... ! Marc avait mimé la position du père sur son lourd vélo, la tête courbée vers l'avant, à cause de l'effort. Il pédalait avec les poignets en brassant l'air enfumé du bistrot.

— Tu as sûrement raison, mais je n'aurai pas les moyens avant longtemps. Pour l'instant je profite de ces quelques jours de congé pour me faire un peu d'argent, chez Ducommun à la

pharmacie du Pont-d'Arve. J'ai laissé tomber Sergio et ses magouilles. Depuis que les flics ont débarqué dans le squat en face de la maison de paroisse, on n'est plus tranquilles ! Ils ont saisi de la drogue. Alors...

— Il est comment, le pharmacien ? Je lui trouve une sale tête ; il me fait penser à un gardien de prison, comme dans les films... Tu ne dois pas être tous les jours à la fête. Tu devrais apprendre un métier ! »

Nicolas fait un vigoureux geste de dénégation avec la tête, en reposant son verre vide. Il s'emporte :

« Rien à faire, je ne veux pas finir comme un ouvrier dans cette fourmilière. Je veux faire quelque chose de ma vie. Je n'ai pas envie de trimer comme une bête et me faire engueuler par un patron irascible, comme le tien. Et puis se lever à l'aube, ce n'est pas pour moi ! Tu me connais, je suis un peu flemmard ; je préfère regarder travailler les autres... ! Nicolas n'arrive pas à faire comprendre à son ami que le vrai travail, selon son point de vue, doit être créatif. Pour lui les ouvriers en usine, les prolétaires comme dit le père Jourdan, sont des bêtes de somme. Ils effectuent un labeur contre de l'argent ; c'est du temps gaspillé, des vies bradées qui s'enfoncent dans la médiocrité ; des gens corvéables à merci ! Et pas seulement dans les usines.

— Il faudra pourtant bien que tu gagnes ta vie, gros malin, si tu veux sortir un jour avec la belle Mathilde ! Il paraît qu'elle est dépensière ; elle coûte beaucoup à ses copains. C'est pour ça qu'ils la plaquent.

— J'me ferai des sous, mais plus tard. Après mes études. Cette année j'ai reçu un certificat. J'espère passer au collège Calvin, l'année prochaine. J'aurai sûrement droit à une bourse. C'est la Moulinier qui l'a dit à ma mère. »

Marc ne paraît pas persuadé. Il regarde Nicolas d'un air moqueur, tout en lui serrant l'avant-bras, dans un geste amical.

« Tu seras avec tous les fils à papa de la ville, mec. Bon courage ! C'est pas ton milieu, tu vas souffrir ! Tu regretteras la bande.

— Pas sûr. J'me battraï s'il le faut. Je n'ai rien à perdre, et tant que je ramène de bonnes notes, personne ne peut m'écarter de l'école. Et puis tu sais que j'aime pas le cambouis et j'me vois mal en salopette. Ton garage est moche et il pue l'huile de vidange. Avec ça, l'odeur d'essence me donne envie de vomir ! Nicolas fait semblant de recracher son coca sur la table ; il esquisse une sale grimace, puis éclate de rire.

— En attendant c'est le vieux Ducommun qui te fait la vie dure. Tout le monde le dit dans le quartier. Tu t'crèves au boulot après tes heures de classe et le samedi. On t'voit plus dans la rue, avec les copains.

— Ducommun est un type correct. Je m'entends bien avec lui ; il paraît un peu sévère au premier abord, mais il me considère un peu comme son fils.

— Tu t'fais des illusions, il t'exploite ; il est comme les autres, près de ses sous, point final ! »

Marc se trompait. Il avait un peu tendance à classer rapidement les gens dans des catégories précises, un réflexe bien de chez nous. Au début, Nicolas souffrait du même défaut. Il s'était déjà fourvoyé avec madame Moulinier, qu'il voyait distante, inaccessible comme une vieille dame prisonnière du grand monde, aigrie par sa vie solitaire. Pourtant elle s'était intéressée à lui, sortant de sa réserve de femme à responsabilités. Il en avait été surpris et il attendait la suite.

Avec le pharmacien, il avait commis la même erreur. Monsieur Ducommun manquait un peu d'humour, il est vrai, et n'avait pas le sourire facile. Sa calvitie avancée et ses joues mal rasées, qui faisaient l'objet de critiques acerbes de certaines dames du quartier, lui donnaient un air sévère qui avait impressionné Nicolas. Il avait le sentiment qu'il ne comptait pas beaucoup pour l'homme de l'art. Mais le pharmacien, après quelques jours, commença à regarder son garçon de course d'un œil nouveau. Il avait compris que le gamin avait des « potentialités » comme on dit dans le jargon des enseignants. Un mot que Nicolas ne comprenait pas, mais qui importait aux yeux du bonhomme. Ce dernier avait précisé : « Je veux dire que tu as de l'avenir, tu es curieux et tu t'étonnes d'un rien. J'aime ça. Il faut savoir s'étonner ! Le monde nous cache encore bien des mystères, même dans la vie quotidienne. Si tu le désires, j'ai mis de côté un bouquin pour toi. Je sais que tu aimes les sciences. Il y a de belles gravures ! »

Nicolas avait regardé avec respect la vieille reliure en peau craquelée et patinée par l'usage. Le livre était ancien, comme ceux que monsieur Rosier lui prêtait de temps en temps. C'était un ouvrage sur l'Histoire de la Terre, avec des lithographies en noir et blanc et des reproductions de peintures représentant des paysages reconstitués, appartenant à un lointain passé. On y voyait des animaux étranges, monstrueux qui rampaient dans des forêts de fougères arborescentes et de résineux, à proximité d'une mer disparue. Ces images dégageaient beaucoup de poésie ; une sorte d'appel nostalgique provenant de périodes révolues, durant lesquelles la nature régnait en maître. Malgré la mélancolie de ces évocations picturales, issues des profondeurs du temps, le jeune garçon se plaisait dans leur contemplation. Il avait l'impression très nette d'appartenir à ce monde-là. Le

pharmacien avait encore ajouté : « À l'époque, il y a bien longtemps, il n'y avait pas encore d'hommes sur la terre... »

Nicolas ne s'était pas vraiment posé la question de ses origines ; les problèmes du présent étaient déjà suffisamment compliqués et accaparaient tout son temps. Alors, une terre sans êtres humains ! Il s'en fichait un peu. Pourtant la chose lui paraissait étrange ; il essayait d'imaginer cette terre si familière, actuellement surpeuplée, qui fut un jour vide de toute humanité, tournant alors sans but autour d'un soleil indifférent. Un soleil qui, cependant, fécondait la terre et fertilisait les forêts. Tout en feuilletant l'ouvrage, il pensait aux discours enflammés du pasteur Gendre qui, lui, décrivait avec emphase les étapes de la Création du monde par le Seigneur, pour y placer la plus perfectionnée de ses créatures. La terre comme un écrin, prête à recevoir ce joyau détaché du monde animal : l'homme, avec son cerveau d'exception, fabriqué tout exprès pour reconnaître l'infinie bonté de son inventeur et le vénérer.

Pourtant, il y avait des choses qui ne collaient pas très bien. L'ouvrage prêté par monsieur Ducommun parlait d'une lente transformation des organismes vivants : des scientifiques avaient découvert des fossiles qui reliaient les espèces entre elles. Et la face de la terre non plus n'était pas immuable : elle s'était lentement modifiée, au gré des mouvements des mers et des variations du climat. Des chaînes de montagne étaient progressivement sorties de terre, poussées par des forces encore inconnues. Tout cela paraissait bien mystérieux, mais monsieur Ducommun avait de l'instruction ; il ne lisait pas n'importe quoi, donc on pouvait lui faire confiance.

Nicolas avait parlé, par hasard, de son livre de géologie à Falabert, la semaine suivante. En faisant la montée, il était tombé nez à nez avec le diacre qui sortait de chez lui. En fait, c'est Falabert qui avait commencé à provoquer le gamin, en prenant selon son habitude une mine à la fois sérieuse et compassée, comme savent le faire les hommes d'Église. Dans la profession, on s'exerçait aussi à demander pardon à tout bout de champ, une manière de se poser en victime expiatoire, d'affronter le sacrifice qui permettrait le rachat et la grâce. Falabert ne manquait pas d'autorité non plus :

« On ne te voit pas souvent au culte, le dimanche matin. Le pasteur m'a dit que la date de ta confirmation était avancée. Il faut que tu sois prêt à rejoindre nos catéchumènes ; après, vous serez lâchés dans la nature. Il vous faut des armes et un guide pour vous aider à vous y retrouver ! Le monde est plein d'embûches ! »

Le garçon trouvait que Falabert en faisait un peu trop. La mère Brunet lui avait expliqué qu'un diacre s'occupe normalement d'affaires courantes et d'aide sociale dans le cadre de l'Église. Falabert était un cas à part, il avait une vision un peu paranoïaque de son état. Il aimait donner des leçons, une manière facile de se valoriser. De ce fait, il était peu apprécié dans l'immeuble.

Sans se démonter, Nicolas avait répondu effrontément à la provocation du bonhomme qui ouvrait des yeux ronds devant tant d'impertinence :

« Je ne pense pas que je vais continuer dans cette voie. Je crois qu'on nous ment dans votre Église. Les gens peuvent très bien se passer du bon Dieu : c'est une invention pour faire marcher droit, surtout les jeunes et les faibles. Les gens désorientés, en somme. Ce n'est pas mon cas ! On nous raconte

des salades à l'église, le dimanche. Je n'y retournerai plus. Tout ce cinéma sur la Création, ce n'est que mensonge. J'ai même l'impression que votre pasteur n'y croit pas non plus ! Vous pouvez vous les garder vos histoires saintes ; elles ne m'intéressent pas ! »

Falabert n'en croyait pas ses oreilles. Il restait là, debout devant sa porte, raide comme un piquet en face de Nicolas qui le défiait ; le garçon pointait l'extrémité de son balai en direction de la poitrine du diacre. Ce dernier avait enlevé son chapeau mou qu'il triturerait nerveusement entre ses mains maigres. Il toussota avant de répondre, de l'étonnement dans le regard, mais sa voix restait ferme :

« On dirait que tu as appris une leçon, tu parles comme un livre ! Quelle ingratitude ! À ton âge je me félicitais de contempler l'œuvre sublime du grand architecte qui a conçu cet univers pour notre plus grand bonheur. La science n'explique pas tout. Tu devrais être reconnaissant. Je ne sais pas qui t'a mis dans la tête que nos textes sacrés sont trompeurs. Il faut savoir les interpréter, ils portent un message de sagesse universelle ! »

Falabert se fit conciliant, il tenta un sourire peu convaincant : « Toi qui es un garçon intelligent, tu devrais savoir que les paraboles du Christ cachent des vérités profondes. Le pasteur Gendre est un bon pédagogue ; il se donne beaucoup de peine pour votre éducation... Pose-lui des questions !

— Moi, j'écoute monsieur Rosier et il n'est pas du tout d'accord avec le pasteur. Je crois qu'ils ne s'aiment pas. Peut-être parce que monsieur Rosier est catholique ? Quelle importance ! Mon copain Marc aussi est catholique et il ne croit pas non plus aux sermons du curé. Les textes, il ne les comprend pas vraiment, mais il fait semblant... Il y a quand même un public à satisfaire. L'autre jour, monsieur Ducommun m'a prêté

un livre de géologie ; vous devriez le lire. Je n'ai pas trouvé la trace du Saint-Esprit dans l'histoire de la planète. Et elle ne tourne pas aussi bien que vous le pensez !

— Voyons, Nicolas ! Tes propos me désolent. Tu es encore bien jeune pour juger les gens et critiquer leurs compétences. La science a des limites, je te l'ai dit, mais tu ne m'écoutes pas... » Falabert avait pris un ton attristé, comme lorsqu'on parle en vain à quelqu'un qui s'obstine dans son erreur... « Elle explique mal le mystère de la Création. Parfois la raison nous conduit dans la mauvaise direction, et je pense que monsieur Rosier qui te fait la morale à sa façon, tout en critiquant l'œuvre du Tout Puissant, se trompe gravement. Il a quitté le dur chemin qui mène à la foi, ne l'oublie pas. Je prierai pour toi et pour lui ; vous êtes en train de trahir notre Église, sans vraiment le réaliser. Savez-vous seulement ce que vous faites ? Ta mère sera très déçue, mais tu n'es pas prêt pour ta confirmation, c'est une certitude. Adieu Nicolas ! »

Falabert disparut dans la cage d'escalier, en grommelant. Sa maigre silhouette dessinait une ombre fantastique sur le mur sale de la montée.

Nicolas avait l'impression d'avoir fait un grand pas vers la liberté. Il était soulagé, la conscience débarrassée du poids de ce clergé qui obscurcissait son horizon depuis des années, comme une vieille bâche usée et rapiécée qui sentait le vieux et lui cachait le ciel bleu. Un nouveau soleil venait de se lever sur les débris de cette éducation dogmatique qui lui laissait comme un arrière-goût de déception et d'inachèvement ; il ne se retrouvait pas dans cette communauté qui prêchait l'amour du prochain, sans faire vraiment l'effort de le connaître. La charité et la compassion ne pouvaient pas remplacer l'amitié et la justice. Encore un aphorisme inventé par monsieur Rosier, qui n'en

manquait pas. Mais Nicolas avait le sentiment que ce dernier avait raison. Le pharmacien tenait aussi le même discours ainsi que le père de Marc, le communiste, qui était loin d'être un imbécile.

Il ne se rendrait plus aux leçons du pasteur Gendre et ne confirmerait pas, même si l'homme d'église venait le relancer, encore une fois, jusqu'au fond de la loge. Restait à affronter la mère, qui allait pousser de hauts cris. Il suffirait de laisser passer l'orage ; avec le temps, elle se ferait à l'idée que le fils n'avait pas l'intention de s'incliner devant le premier venu. Comme elle ne fréquentait jamais le temple, ce ne serait pas une étape difficile à franchir ! Nicolas connaissait bien les réactions de sa mère, qui s'en remettait souvent à lui. Dans le fond, ils formaient un couple assez équilibré depuis la mort du père. Le garçon prenait peu à peu leur destin commun en main. Restait à s'entendre encore sur la direction à suivre, en louvoyant entre les nombreux et tranchants écueils sombres de l'existence.

Chapitre Cinq

« Avance, Nicolas... le sommet du col n'est plus qu'à dix minutes. Encore quelques coups de pédales... ! La voix de Marc résonne aux oreilles de Nicolas, amplifiée par la falaise boisée qui longe maintenant le côté de la route ; le goudron est brûlant.

— J'suis crevé, j'ai envie de vomir. Les sardines ne passent pas. Il fait trop chaud !

— Allez, vieux. On se reposera là-haut. Après, il n'y a plus que de la descente jusqu'à Lescheraines.

— Non, j'arrête les frais... J'en peux plus ! »

Nicolas dépose son mi-course sur le bord de la chaussée et s'étend dans l'herbe chaude qui recouvre le talus, sous la falaise. Il vomit copieusement la nourriture prise à la hâte en milieu de matinée, en pleine montée, avant d'attaquer le dernier petit raidillon qui doit les amener au sommet. Allongé sur le dos, il regarde le ciel bleu et quelques nuages floconneux qui filent, poussés par le vent du sud. Le soleil de juillet inonde la montagne qui sent l'herbe fraîchement coupée. Les pentes vertes tournent par endroits au jaune ; la pluie se fait attendre et la nature a soif. Des grillons camouflés dans la prairie en pente cisailent le silence profond qui recouvre comme un voile les

hauteurs majestueuses du massif des Bauges. Une sauterelle bondit sur l'épaule de Nicolas. Marc le rejoint ; il freine devant son compagnon, la mine contrariée. Il pose un pied à terre.

« Il faut y aller, il y aura du boulot à la ferme. La maison est bouclée depuis une année et j'ai promis à mon père de mettre un peu d'ordre dans le hangar. Un vrai bordel ! Il y a aussi le jardin à retourner, même si c'est un peu tard dans la saison. Allez, magne-toi ! Quelle idée de bouffer des sardines à onze heures du matin ! Marc est à bout de souffle lui aussi ; il a de la peine à articuler, la bouche sèche.

— J'ai la dalle ! On n'a presque rien avalé depuis hier soir à Cruseilles et je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Tu parles de vacances...

— Tu sais bien qu'on n'a pas les moyens ! La côte d'Azur et les nanas, ce sera pour une autre fois. Encore heureux que mon vieux nous fasse confiance... Il y tient à sa baraque ! En fait, je devrais quand même te dire qu'elle appartient à ma mère, une fille de paysans. Ils se sont connus au village. Ça laisse des traces, de beaux souvenirs qu'y disent. Ils s'engueulent quand même régulièrement. Avec ce que mon père gagne, on a de la peine à l'entretenir. Je parle de la maison bien sûr. Tu m'écoutes ?

— Oui, oui, tu m'as déjà raconté ton histoire. Pour l'instant, je vais essayer de me le faire, ton col. On causera plus tard ! »

Nicolas enfourche son vélo et se lance sur le bitume surchauffé. Un camion les dépasse, laissant derrière lui un nuage de fuel bleuté rapidement dispersé par la brise, un léger vent thermique qui se lève timidement. Le goudron, fondu par plaques, dégage une forte odeur irritante. Debout sur ses pédales, Nicolas lutte contre la pente. Il ne sent pas l'ardeur du soleil ; il a récupéré. Le sommet du col n'est plus qu'à quelques

minutes. Il dépasse le vélo de Marc ; le garçon le regarde avec surprise :

« Ma parole, t'as bouffé du lion ! La boîte de sardines, c'était pour me faire marcher ? On va faire une pause à l'ombre, derrière les sapins. La vue est belle depuis le sommet... »

Maintenant, ils ont repris la route ; ils entament la descente sur Lescheraines, le vent de la course glisse sur le visage hâlé de Nicolas, comme une caresse chaude. Il ferme un instant les yeux. Il savoure cette sensation de liberté, loin de la ville et de ses tracasseries. Marc est derrière lui, il chante à tue-tête un air populaire, mais Nicolas ne comprend pas les paroles ; à cause du bruit des pneus sur l'asphalte, un chuintement continu qui accompagne le cliquetis régulier des pignons. Plus bas, dans la vallée, les toits des premières maisons de Lescheraines brillent sous les rayons verticaux du soleil. Le village semble endormi. C'est l'heure du repas et de la sieste ; les fermiers prennent un peu de repos avant de se remettre à l'ouvrage. Les champs de blé, sur les pentes, font comme un manteau doré. Les épis ondulent au gré des rafales de vent. Ils envoient un message joyeux aux hommes : la récolte sera bonne. Il y a de l'euphorie dans l'air.

Une charrette à ridelles est abritée à l'ombre d'un vieux chêne chevelu. Au passage des vélos, deux têtes se lèvent par-dessus une haie de noisetiers : un garçon aux joues rouges et une fille aux cheveux blonds, en désordre, saluent les nouveaux venus, surpris de voir du monde à cette heure. Un cheval de trait, un percheron aux gros sabots, entouré d'une nuée de taons agressifs, piétine nerveusement le sol sous les branches basses de l'arbre.

Marc répond à leur salut en lançant une plaisanterie. Il connaît ces deux-là. Sur le dernier bout droit qui mène aux premières fermes, il constate :

« Je les ai reconnus. C'était la fille de l'épicier du village. Une chic fille, mais elle est déjà prise. Elle viendra sûrement nous rendre visite quand même ; on est en bon terme. Des fois elle apporte un peu de nourriture ou des paquets de cigarettes. Elle les pique au magasin, son père n'y voit que du feu. T'as vu son mec ? Un costaud. C'est le fils de la ferme qui est en dessous de chez nous. Une grande ferme. Mon père m'a dit qu'ils louent un étage à des étrangers, des ouvriers qui travaillent en ville. Le gars, je veux dire le fils, n'a plus que son père ; la mère est morte d'un cancer il y a quelques années. Ils ont de la peine à tourner, à cause des travaux de l'exploitation. Alors ils louent une partie du bâtiment ; il y a de la place. Des fois, je donne un coup de main, pendant les grandes vacances.

— En somme, tu connais un peu tout le monde dans la vallée ?

— Les gens aiment bien mon père. Il est proche d'eux, de leurs soucis et il sait leur parler. Les paysans n'aiment pas trop les communistes ; ce sont des agriculteurs et des éleveurs accrochés à leur terre ; mais lui, il fait exception. Il donne aussi la main quand il faut. Et puis, comme il a épousé la mère qui est du pays, ils l'ont vite adopté. Il fait partie du coin maintenant...

— J'ai soif. Regarde le bassin, sur la place ! On s'arrête une minute ? Ma gourde est vide... ! Nicolas le torse nu, en sueur, plonge sa tête dans l'eau glacée qui file entre ses doigts. Il n'écoute plus, l'eau ruisselle maintenant sur son corps avide. Le vélo est tombé à terre, entre les jambes brûlées du garçon.

— D'accord ; mais faudra de toute façon revenir avec le tonneau ; on n'a pas l'eau courante dans la maison. C'est la corvée du soir !

— Tu vas le porter comment, ton tonneau ? Sur l'épaule ?

— On a une brouette, gros malin. Je jouais avec, quand j'étais gamin ! »

Nicolas s'asperge encore avec le liquide glacé. Il a le visage trempé, les cheveux collés dégoulinants, en grosses touffes humides. Il ressemble à un faune, l'endroit est magique.

Le goulot de la fontaine crache par intermittence une eau claire qui remplit en permanence le vieux bassin creusé dans le calcaire gris, usé par les intempéries. Un calcaire qui vient du pied des falaises rocheuses, où d'anciennes carrières disparaissent maintenant derrière l'écran des grands sapins vert foncé et les taillis chevelus. Les bords moussus sont encore chauffés par les rayons du soleil qui est en train de disparaître derrière le clocher de l'église. Une trêve dans la fournaise de ce midi. Une ombre bienfaisante s'installe sur la petite place. En face de l'église, l'épicerie est fermée. Marc échange quelques mots avec un vieux du village qui somnole sur un banc, à côté du bassin. Le vieux résume les événements des derniers mois, il connaît bien Marc. Pour accompagner la conversation, il fait des gestes, il balaie l'espace avec un bâton écorcé qui lui sert de canne. Après quelques minutes, Marc esquisse un geste d'impatience ; il prend rapidement congé du vieillard qui le regarde, placide, remonter sur sa bécane.

« Faut y aller... On reviendra ce soir pour faire des courses. J'm'arrangerai avec la Jeanne, elle nous fera un prix ! »

La maison des Jourdan est une ancienne ferme située en contrebas du village. L'écurie est en ruine, mais le toit de l'aile

d'habitation est en bon état. Une mousse épaisse, vert tendre, recouvre une grande partie des tuiles roses. La façade, grise, lépreuse, est encore enduite d'un vieux crépi à la chaux, comme on savait le faire dans le temps. Le père de Marc a renoncé à engager de grands travaux sur la maison, faute d'argent. Dans la cour, un tilleul centenaire semble défier les hommes, comme une sentinelle en poste devant l'ancienne exploitation.

Nicolas adosse son vélo contre le mur grossier, en pierres de taille, qui forme un enclos autour de la cour recouverte d'herbes folles et de fleurs fanées. Un épais buisson d'orties, dans l'ombre du toit, semble interdire l'entrée de la maison devant la porte principale en chêne, couverte de lichens.

Marc retire sa casquette de toile, il pousse un soupir de résignation :

« Heureusement qu'on reste au moins deux jours. Il y aura du boulot. Mon vieux m'avait averti, mais j'suis quand même étonné. Elle a pris un sacré coup de vieux.

— Moi, je la trouve charmante ; suffira de nettoyer la cour, on balancera les ordures ; t'as bien une faux quelque part pour couper ces orties ? Après, on s'ra tranquille ; on est à l'aise, un peu en dehors du village. J'aimerais bien vivre dans une vieille baraque, comme celle-là, à la campagne. J'en ai ma claque du passage Saint-François. C'est la galère, les gens se parlent à peine. Chacun pour soi. Autant la solitude dans un village de montagne. Les falaises sont belles, c'est impressionnant ! Et quel silence !

— Le paysage est superbe, d'accord ; mais attends de voir l'intérieur de la maison ! Faudrait refaire les planchers et les murs sont fissurés. Attention, il fait cru dans les chambres, à cause de l'humidité ; t'as intérêt à remettre ta chemise pour pas prendre froid ! »

En entrant dans la vieille cuisine, au rez-de-chaussée, Nicolas est surpris par l'odeur de moisi, presque écœurante, qui règne dans la pièce plongée dans le noir. Marc ouvre les volets qui grincent lugubrement ; le gémissement grandit, il monte comme une plainte dans les pièces du haut ; il résonne au loin. Un des volets poussé par le bras nerveux de Marc claque sèchement contre le vieux mur, la détonation fait le tour du domaine. La cour déserte semble reprendre vie. La vieille maison s'éveille péniblement après une longue année de léthargie. Elle ne fait pas bon accueil aux deux intrus.

Les chambres du haut sont aussi froides que la cuisine en terre battue. Des lits rudimentaires, sans draps ni couvertures, attendent d'improbables dormeurs. Nicolas fait la grimace : il a besoin d'une bonne nuit mais là, les conditions qui devraient permettre un sommeil réparateur sont loin d'être remplies. Les matelas sont humides et sentent le vieux ; ils ont dû servir pendant des décennies, du temps des grands-parents maternels de Marc. Le plancher est encore solide mais mangé par les vers ; une souris minuscule disparaît derrière une plinthe, sous les yeux surpris de Nicolas.

« Bon, y faut faire avec ! C'est pas un palace, il faut le reconnaître. On pourrait peut-être dormir dehors ? Il fera sûrement plus chaud, même la nuit.... ! Nicolas est un peu déçu ; il s'attendait quand même à un peu de confort, après cette journée harassante sur la route.

— Je demanderai des couvertures à la Jeanne. On s'arrangera. En attendant, on va déballer nos affaires et ranger les vélos. On sait jamais, avec les nouveaux locataires, les voisins de la ferme d'en bas. Des types pas nets, des étrangers.

C'est le vieux qui me l'a dit. Les gens du village n'aiment pas trop les nouveaux dans la région, surtout les basanés.

— Des gens de l'Afrique tu veux dire ?

— Oui, c'est ça ; des Arabes, quoi ! Mais ils ne sont pas complètement noirs, disons brun foncé. Y parlent une drôle de langue. Il y a des filles aussi, mais ils les gardent à l'abri ; paraît qu'elles n'ont pas le droit de sortir !

— Ma foi, ils ne vivent pas comme nous ! Nicolas se montre conciliant. La montagne est belle et les prés arrondis, qui dévalent les pentes, apportent une douce sérénité au bas du paysage figé des crêtes calcaires. Tout respire ici le calme et invite à la tolérance. « À Genève il y a beaucoup d'étrangers et personne ne les comprend, mais ils ne posent pas de problème. Je pense que ceux d'ici ont de la peine à se faire accepter, surtout dans les petits villages. »

— Alors, qu'est-ce qu'ils viennent faire en France ?

— Monsieur Rosier a fait la guerre en Afrique, il y a longtemps. Il dit que c'est aussi la France là-bas ! Mais il fait plus chaud ; il y a beaucoup de cailloux, c'est comme qui dirait un grand désert... »

Marc hausse les épaules ; il se désintéresse du sujet et met un point final à la discussion : « Ils sont de toute façon à moitié sauvages, alors, on n'a rien à faire avec ces gens ! »

Devant la maison, il remonte sur la selle de son vélo qui repose sagement à l'ombre du tilleul. D'un geste vif de la hanche il installe son sac à dos. L'ombre commence à s'étendre lentement sur la cour, apportant une nouvelle fraîcheur, celle des pentes boisées de la montagne. Un entracte dans la grande symphonie de cet été lumineux, avant le crépuscule.

Nicolas commence le travail de débroussaillage devant l'entrée de la cuisine. Les orties le piquent cruellement aux jambes, comme si elles défendaient leur territoire contre le jeune intrus. Il manie la faux avec maladresse et pousse quelques jurons. Au bout d'un quart d'heure, il fait une pause contre le vieux mur, en partie éboulé, qui enclôt la maison. Derrière, il a une vue plongeante sur la ferme du bas. Le toit est en ardoises, il a été refait récemment. Il n'y a personne, pas un signe de vie. Un vaste balcon, en ciment, entouré d'une barrière en fer forgé domine la cour de l'habitation. Sur le terre-plein, en-dessous, l'herbe est soigneusement tondue, il y a même quelques massifs de fleurs aux couleurs vives, des iris en partie fanés mélangés à des fleurs jaunes et blanches qu'il ne peut identifier. Un rosier rouge escalade le pied du balcon en terrasse ; quelques fleurs décolorées sont encore accrochées au feuillage, des pétales sont dispersés sur l'herbe, sous le rosier.

Il y a des chaises à terre, en désordre sur le ciment du balcon encore éclairé par les derniers rayons du soleil. Nicolas abandonne son poste d'observation. Il pense que la maison est probablement inhabitée, temporairement du moins. Mais les propriétaires ont pris grand soin du jardin.

Le travail de défrichage est épuisant. Nicolas est en sueur, il a le dos en compote. Il reste encore à faire, mais le courage lui manque. Il lève les bras au ciel lorsque Marc entre dans la cour, en effectuant un élégant demi-tour avec son engin ; le sac à dos est plein de victuailles.

« On peut tenir plusieurs jours. J'ai des couvertures sur le porte-bagages. La Jeanne a été généreuse, elle nous a offert une cartouche de cigarettes, des Gitanes ; des brunes ! Moi, je préfère les américaines, mais elles sont trop chères. Il faut savoir

rester modeste. J'ai aussi une bouteille de vin rouge, on va faire la fête. On est des rois, pas vrai ?

— Si tu le dis ! Moi j'ai un sacré coup de pompe et je crève de faim. En plus, j'ai des ampoules plein les mains : la faux, ce n'est pas mon truc. Au fait, je n'ai pas encore vu nos voisins ; on dirait que la maison est vide.

— Les locataires sont sûrement absents, tant mieux pour nous. Le patron, lui, est parti donner un coup de main à la famille, à la Magne. Ils ont beaucoup de terrain là-bas ! C'est en direction du col de Plainpalais. Le garçon doit les rejoindre demain ; cette nuit il est occupé avec la Jeanne.

— Un petit veinard. Nous, on est coincés comme des moines dans ta fichue baraque. Tous ces kilomètres pour ça. Je n'ai pas l'âme d'un fermier ; le boulot est trop pénible !

— T'inquiète ! On va se prendre du bon temps ; j'ai de la bouffe, du pâté de la région et un demi-poulet. On pourra aussi se faire une salade fraîche. Et puis il y a le pinard, c'est du bon ! Un litre rien que pour nous deux ! »

La nuit est tombée, les garçons sont assis devant la vieille table branlante de la cuisine. Une odeur de foyer éteint circule sous les solives noircies par la fumée. Nicolas fume sa deuxième cigarette, il vitupère devant son ami Marc qui fait semblant de s'intéresser à la conversation. Nicolas est un peu gris. Le repas est terminé et le niveau du vin a sérieusement baissé dans la bouteille. Une lampe à pétrole posée sur un coin de la table, à côté des assiettes sales, diffuse une faible lumière, projetant des ombres mystérieuses et tremblotantes sur les vieux murs qui reprennent vie après cette longue année de sommeil.

Nicolas parle des filles en général et de Mathilde en particulier. Il paraît un peu dépassé par les événements. Marc

écoute sans rien dire, il écrase un mégot au fond d'une boîte de sardines, d'un air absorbé. L'huile des sardines dégage une odeur écœurante qui se mélange à celle du café tiède. Nicolas insiste :

« Tu comprends, je ne m'y retrouve plus. J'aimerais sortir avec des copines, des jolies filles bien sûr. Mais rien à faire ; elles ne m'adressent même pas la parole. Elles cherchent des types comme Sergio. Évidemment, avec son profil d'acteur il les attire comme des mouches dans un pot de miel !

Par contre, il y a des filles que j'aimerais éviter ; elles sont franchement un peu connes et plutôt collantes. Elles m'effraient avec leurs histoires de couple à créer ; elles ne jurent que par la famille. Quand je les entends, je file en courant !

— C'est une obsession chez toi ! Maria est une jolie fille, tout le monde le dit. Tu peux quand même te la faire ; après, tu verras bien. Elle est sûrement consentante, tout le monde sait qu'elle en pince pour toi ! Moi, avec Claire...

— On ne peut pas comparer. Tu cherches à te planquer vite fait ! C'est ton problème, moi je vois plus loin...

— Sous les jupes de Mathilde ? Ne raconte pas d'histoire, on t'a vu l'embrasser derrière l'ascenseur. Là, tu t'attaques à un sérieux gibier. Toi qui n'aimes pas les complications, prendre des risques, bonjour les dégâts ! Cette fille pète le feu. Il lui faudrait au moins trois bonshommes ; elle est polygame, si tu veux mon avis. En plus elle se fait avoir par les mecs. Il paraît qu'elle n'a toujours pas trouvé de boulot ? »

Nicolas éprouvait toujours cette attirance incontrôlable et assez mystérieuse pour la jeune femme. Marc se trompait, elle était fragile. Il ressentait fortement le désir de la protéger. Son visage régulier, un peu maigre, au nez légèrement retroussé et

ses yeux pervenche, le hantaient comme une icône dans le noir de la chambre, les nuits d'insomnie. C'était ridicule, comment un jeune gars comme lui pouvait-il prétendre fréquenter une aussi jolie fille ? Il rêvait de ses cheveux blonds, si légers, qu'il aurait voulu caresser, comme on caresse le frêle plumage d'un oiseau précieux, avec précaution, en prononçant des paroles douces. Nicolas était en pleine crise romantique. Il savait pourtant que ces choses-là n'existent qu'au cinéma. Il n'était pas naïf, mais les belles actrices qu'il voyait régulièrement sur l'écran mité du Corso, à la rue de Carouge, activaient son désir et le laissaient insatisfait. Il avait beaucoup d'affection à donner, mais il n'osait pas trop l'avouer. Les copains auraient vite fait de ricaner dans son dos. Ce ne sont pas des sentiments que l'on étale au grand jour ! Il trouvait justement que Maria en faisait un peu trop ; elle manquait de pudeur. Son tempérament italien prenait souvent le dessus et le garçon n'aimait pas ça.

Avec Mathilde, c'était différent : la jeune femme lui parlait avec une certaine retenue ; mais elle l'aimait bien, comme on apprécie un jeune frère. Ce rôle ne plaisait évidemment pas à Nicolas !

Elle s'était laissé embrasser, un peu par lassitude, un soir où elle avait un peu bu avec le patron du bar, en face de la pharmacie Ducommun. Elle avait caressé le visage de Nicolas qui vibrait de bonheur. Mais pour elle, c'était plutôt un geste machinal, sans grande importance ; une manière aussi un peu maternelle, probablement inconsciente, de montrer qu'elle appréciait la gentillesse du garçon et respectait sa passion. Mathilde avait beaucoup de tact, malgré une apparence un peu vulgaire. Un tact naturel, spontané. La vie s'était chargée de son éducation et elle connaissait les règles, même si elle les transgressait souvent.

« Tu rêves ou quoi ? Tu n'as pas dit un mot depuis cinq minutes ! J'étais en train de m'endormir. C'est le pinard, du treize degrés. Il faudra cacher la bouteille, mon vieux serait furieux... Le mieux c'est de la rapporter à l'épicerie, demain ; le patron est discret.

— Je réfléchissais. Tu as peut-être raison pour Mathilde. Mais elle n'est pas comme les autres : elle possède un charme naturel. J'ai l'impression qu'on a quelque chose en commun.

— Tu te fais du cinéma. Elle est paumée, comme toi, ça c'est sûr. Avec elle, tu vas droit dans le mur ! Marc fait un geste en direction de la paroi noircie par la fumée du foyer, devant lui.

— Je ne sais pas, on verra bien. En attendant, je vais me pieuter ; il est bientôt deux heures du matin. Demain est un autre jour comme disait mon père. Salut !

— Salut ! Bonne nuit. Ne me réveille pas avant onze heures. J'ai besoin de récupérer ! »

À l'étage, la chambre à coucher est balayée par un clair de lune blafard qui découpe des ombres suspectes sur le vieux plancher aux lattes disjointes. Dehors, les feuilles du tilleul frissonnent sous la caresse du vent. La fenêtre est grande ouverte. Nicolas s'étend à même le matelas mou, creusé par le temps, qui gît au fond d'un des deux lits ; une odeur de bois poussiéreux et humide flotte dans la pièce. Il ne fait pas très froid, mais Nicolas garde ses vêtements ; il frissonne, à cause de la moiteur du matelas. Il ramène la couverture prêtée par l'épicier sur son visage. La laine grossière lui gratte le front et les narines. Il éternue et pousse un soupir. Quelques minutes plus tard, le sommeil le prend brutalement. Nicolas n'a pas l'habitude de boire autant de vin ; la nuit sera agitée.

Tôt le matin, il est réveillé par un froid vif, mordant, qui annonce une belle journée. La couverture est tombée sur le plancher pendant la nuit. Il grelotte et tente de se rendormir. Mais des cris d'oiseaux stridents et le babil incessant des moineaux, perchés dans le tilleul, l'empêchent de retrouver le sommeil. Agacé, il se lève et repousse un des volets à moitié fermé. Le tilleul est devant lui, éclairé par le soleil levant. Les oiseaux lui font fête ; ils saluent la venue d'une nouvelle matinée pleine de promesses. Mais Nicolas n'en a cure. Il aimerait bien se recoucher. Dans son lit, Marc dort profondément, en émettant des petits bruits continus qui ressemblent à une plainte étouffée.

Nicolas sort de la pièce sur la pointe des pieds, la porte grince légèrement sur ses gonds rouillés. Il est en chaussettes, les souliers à la main. Il fait encore sombre dans la cuisine du bas et l'odeur épaisse du foyer le prend à la gorge. Ils avaient allumé un grand feu sur le coup de minuit. Le vent froid qui descendait de la montagne, depuis la tombée du jour, giflant les hautes murailles calcaires avant de s'engouffrer dans la vallée, les avait transis. Heureusement, ils avaient trouvé du bois empilé en abondance dans l'appentis couvert de mousse. Ils avaient réchauffé leurs membres engourdis par le froid et la fatigue. Nicolas regardait danser les flammes jaunes, qui sortaient parfois du vieux poêle fissuré. Dans le temps, les anciens faisaient le feu à même le sol, sur une vieille dalle de pierre ou de ciment. La fumée montait dans les étages, jusqu'au vieux grenier où reposaient les meules de foin et les bottes de paille.

Nicolas est au milieu de la cour, l'odeur de l'herbe et des orties coupées parfume l'atmosphère cristalline du matin. Le soleil vient à peine de franchir les crêtes déchiquetées,

ruiniformes, du massif calcaire. Une grande tache de lumière crue recouvre la maison des voisins en contrebas. La terrasse est déjà en plein soleil. Le garçon s'approche du mur branlant de séparation ; il s'accoude sur une pierre plate et plonge un regard indiscret sur la maison vide. Il distingue cependant des signes qui indiquent l'existence d'une présence humaine. La maison est manifestement habitée ; un léger filet de fumée sort de la cheminée au crépi ancien, écaillé par le temps. Une odeur de café monte en direction de ses narines. Curieux, Nicolas attend la suite. Il va se passer quelque chose. Les étrangers sont là, ils ne vont pas manquer de se manifester. Il est complètement réveillé maintenant.

Soudain, il l'aperçoit : elle est vêtue d'une longue robe de chambre à garnitures dorées, miroitant au soleil. Il croit un instant à une apparition. Il en a le souffle coupé. La jeune Arabe présente, de profil, un visage d'une beauté peu commune. Sa peau est légèrement ambrée ; son nez fin discrètement épaté lui donne un air de douceur et de fragilité, en parfaite concordance avec ses yeux d'un noir profond, qui reflètent une sorte de mélancolie intérieure. Elle prononce quelques mots dans une langue que Nicolas ne comprend pas, avec une voix grave, aux intonations gutturales. Quelqu'un répond depuis l'intérieur de la cuisine, une voix juvénile mais qui se veut autoritaire. Un jeune garçon aux cheveux bruns, bouclés, le teint très foncé, rejoint l'apparition qui se retourne, de la colère sur ses traits réguliers. Des traits qui ont perdu leur sérénité. Elle parle fort maintenant en s'adressant au garçon. Des mots étranges, incompréhensibles pour Nicolas et qui résonnent dans l'air pur, en claquant comme des coups de fouet. Des mots durs, qui contrastent avec

l'apparente douceur de ce visage venu d'ailleurs. L'autre répond ; cette fois il parle en français, avec un drôle d'accent :

« Tu n'es pas raisonnable, Malika. Le père t'a interdit de quitter la maison. Il faut lui obéir, tu es sa fille, il est responsable. « Chouf ! » S'il t'arrivait quelque chose, la honte retomberait sur nous tous et surtout sur moi ton frère ! N'oublie pas que notre mère est malade. On aura de la visite bientôt, de la distraction. Le cousin de Saïda va nous rejoindre ; il a trouvé du travail à l'usine de Chambéry. C'est une bénédiction. « Bikhir, l'hamdou lillah ! »

La grande sœur n'est pas convaincue, et de loin, par les récriminations et la réprimande du petit frère. De rage, elle lance à terre la tasse qu'elle tenait crispée entre ses doigts fins. La tasse éclate en plusieurs morceaux. La jeune fille secoue ses lourds cheveux noirs, de grosses boucles en désordre qui lui balaient la figure. Elle répond exaspérée :

« Alech ! » Mohammed ? Pourquoi c'est toujours vous, les hommes, qui décidez pour nous ? On est à la France maintenant ! L'Algérie, c'est fini. Il n'y a plus de travail là-bas : « Oualou ! », tu le sais bien. C'est la guerre. Le peuple est misérable. La vie, c'est meilleur ici. Va-t'en chercher du travail. « Beslama » et laisse-nous tranquilles. Bon débarras... ! »

Pendant cet échange de mondanités entre frère et sœur, Nicolas est resté accroupi derrière le muret de pierre, en espérant passer inaperçu. Il a le nez dans l'herbe mouillée, encore imprégnée de la rosée du matin. Un lézard sorti de son trou, au pied du mur, le regarde avec curiosité. Sa tête de monstre préhistorique est immobile, comme figée pour l'éternité.

Lentement, Nicolas se relève, prêt à rejoindre la ferme, le corps plié en deux. Mohammed est rentré dans la cuisine des Algériens ; il l'entend parler avec quelqu'un, une troisième

personne qui répond avec une voix aiguë d'adolescente, sur un ton de reproche. Décidément, tout n'est pas rose dans cette famille d'émigrés. Les gens sont partout pareils, même en Afrique les histoires de famille pourrissent les rapports humains. Un bruit de vaisselle remuée avec vigueur indique que le petit déjeuner est probablement arrivé à son terme. Le soleil inonde maintenant la cour et Nicolas se relève ; il se trouve au centre de la place, près d'un vieux bassin qui gît comme une épave, basculé au milieu des herbes folles. Il regarde une dernière fois en direction de la terrasse et pousse une exclamation de surprise : la jeune fille est toujours là, seule, accoudée à la barrière métallique. Elle le fixe avec curiosité, sans prononcer une parole. Nicolas reste planté au milieu de la cour, raide comme un poteau. Il essaie d'ébaucher un geste timide de la main. Il aimerait rentrer sous terre ou courir en direction de la porte d'entrée. En contrebas, la jeune Malika, toujours appuyée contre sa barrière, ne paraît cependant pas troublée du tout. Elle esquisse un léger sourire, tout en faisant quelques pas sur la terrasse, en direction de Nicolas. Elle lève sa jolie tête en direction du garçon immobile.

« Tu as entendu ? Les garçons sont stupides chez nous. Ils veulent toujours avoir le dernier mot. Je vous ai vus arriver, hier, avec vos vélos, depuis la fenêtre de ma chambre. Il n'y a pas beaucoup de distractions ici ! » Sa voix est douce maintenant, comme le vent du désert ou un vol de colombes. Une voix chaude de femme déjà mûre.

Nicolas sort lentement de sa paralysie soudaine. Il balbutie.

« Je regrette ; je ne voulais pas vous surprendre... Heuh... Simplement... Je ne pouvais plus dormir, alors je me suis levé... Voilà... ! » Il soulève gauchement une épaule, en signe

d'impuissance. Un rayon de soleil incisif et cruel le fait cligner des yeux.

Il s'enhardit un peu. Il ne veut pas laisser une impression de maladresse devant cette jolie fille qui garde tout son calme ; il reprend, avec une certaine réserve dans la voix :

« Je vous trouve très belle... Des filles comme vous, il n'y en a pas à Genève. J'ai cru rêver ce matin... Dans ce village perdu... ! J'ai pensé à une vision, quoi ! Mais votre frère doit nous entendre ?

— Pas de risque, il écoute le poste dans sa chambre et je suis seule avec ma sœur. Avec elle on est comme des amies, tu comprends ? Elle ne dira rien. Mohammed croit qu'il a des droits sur moi. Je te l'ai dit, les garçons sont stupides et arrogants dans les familles de chez nous. Ils se prennent pour le père et cherchent à se donner de l'importance. Mais ils ne valent pas grand-chose « kif oualou ! » Quand ils sont mariés, avec des enfants, ils baissent la tête devant nous, les filles... »

Dans le fond, ce n'était pas une grande surprise ; les règles de la société et ses tabous, qui entravent le bonheur des couples, sont les mêmes partout. Nicolas pense à la famille Meylan, dans l'immeuble, ceux du deuxième, juste au-dessus de la loge. Il entend régulièrement la femme, une grosse mégère remuante, la cigarette au bec hurlant tous les soirs après son mari. C'est elle qui mène le bal maintenant. Il devrait divorcer, mais gare au scandale ! On ne casse pas un couple si facilement.

Un jour, Meylan est sorti de chez lui, en baissant la tête ; il avait des bleus au visage. Nicolas l'a croisé en ouvrant la porte de l'ascenseur, il a fait semblant de ne rien voir. Finalement, il ne le plaint pas : le bonhomme n'a pas de caractère, il est à classer dans la catégorie des soumis, irrécupérable.

Nicolas explique tout cela à son interlocutrice, pour meubler le silence. Il n'a jamais autant parlé ; il espère qu'elle va encore rester quelque temps, appuyée nonchalamment à la barrière rouillée. Il parle pour la retenir. Il commence à faire chaud, elle va se retirer d'un moment à l'autre, pour chercher un peu de fraîcheur dans la cuisine de la ferme, où sa sœur finit de ranger la vaisselle du déjeuner. Nicolas essaie désespérément de fixer cet instant magique.

Cependant, la jeune Malika écoute, d'une oreille distraite, en faisant la moue. Visiblement la vie des gens, en dehors de sa propre tribu, ne l'intéresse pas trop. Nicolas insiste :

« Tu vois, chez nous aussi, il y a des problèmes. Tu ne connais pas encore les habitants du pays ; ils ne cherchent que leur intérêt personnel, à s'enrichir... ! Il vaut mieux rester libre... »

« Tu parles bien le français ! On m'a dit que les Arabes vivaient sous la tente, des pauvres, sans éducation. C'est ce qu'on pense chez nous, en Suisse. Nous aussi on n'a pas beaucoup d'argent... ; ma mère est gardienne d'immeuble... »

Il ne sait plus que dire, le silence de la campagne retombe sur eux, un grillon commence ses trilles à quelques pas du garçon. Il ne va quand même pas dévoiler les dessous de son existence minable. Malika n'écoute plus, elle tourne sa jolie tête en direction de la fenêtre de la cuisine. Nicolas est désespéré, elle va disparaître, comme un mirage, une hallucination. Marc ne le croira jamais. Il s'en fout, il ne pense qu'à sa Clara. Il paraît que la famille a des sous... !

À présent, la jeune Arabe hésite ; on entend le transistor du frère à l'étage qui diffuse une ritournelle à la mode. Elle décolle légèrement son corps gracieux de la barrière, en resserrant le

peignoir brodé d'or autour de sa poitrine. Elle esquisse un petit signe d'adieu, discret mais définitif, de sa main chargée de bagues, en direction du garçon. Nicolas décide de jouer le tout pour le tout. C'est le dernier moment.

D'un bond agile, il franchit le muret et descend la pente jusqu'au pied du balcon de la ferme des voisins. Malika est maintenant au-dessus de lui, immobile, un peu déconcertée ; peut-être effrayée aussi ?

Nicolas parle d'une voix rapide. Il a perdu toute sa timidité. Il s'imagine conquérant, à l'assaut d'un territoire inconnu.

« On pourrait s'revoir... je suis là pour deux jours, avec mon copain. Tu peux bien trouver un moment de liberté dans la journée ? C'est pas bon de rester cloîtrée dans cette vieille baraque avec ta sœur et ce Mohammed qui te colle aux talons ! »

La jeune fille cache son visage derrière ses mains jointes. Elle paraît confuse. Rien n'est encore joué. Elle tourne encore une fois la tête en direction de la maison, comme pour demander conseil à quelqu'un. Elle répond à Nicolas, d'une voix basse, sérieuse cette fois, en chuchotant.

« Ce n'est pas bien. Si mon père apprenait... parler à un Français... ! Il me tuerait... Je t'ai déjà dit que les filles ne sont pas libres chez nous... Et puis, il y a mon frère. Il faut attendre qu'il quitte la maison. Cet après-midi, peut-être. Mais... »

À ce moment, Nicolas comprend qu'il a gagné la partie. Malika en a autant envie que lui de cette rencontre à haut risque ! Les filles sont parfois difficiles à cerner. La tête dit non, mais le cœur dit oui, comme le reste du corps d'ailleurs. C'était un peu ça la règle. Il fallait être patient. Le corps finit toujours par gagner. Il la sentait prête à défier le frère protecteur et possessif, le père autoritaire et tout le reste de la tribu s'il le

fallait. Il le lisait dans ses yeux noirs, profonds comme le sous-bois d'une forêt ténébreuse, pleine de mystères exotiques.

Une marque de détermination se dessine progressivement sur le visage de Malika crispé par un effort de réflexion ; des petites rides se forment au milieu de son front. Elle tend une main brune en direction de Nicolas ; elle précise, sur un ton résolu :

« Cet après-midi, à trois heures. Je vais faire une promenade avec ma sœur dans le bois, sous le village. Il y a un petit sentier. Au bout, une vieille grange ; la porte est toujours ouverte. On pourrait se voir. Personne ne le saura... « Inch Allah » !

— C'est d'accord Malika ; mais sois prudente ! Je lui trouve une sale tête à ton petit frère... On pourrait s'attirer des ennuis... ! Nicolas est un peu inquiet, mais il ne mesure pas vraiment le caractère audacieux de cette rencontre. Il ne connaît pas encore le choc des civilisations, même à l'échelle de l'individu. Pourtant David Bernstein, au collège, lui avait décrit un tableau assez noir de la situation. Les gens ne sont pas prêts à fraterniser dans la tour de Babel. Malika fait un sourire de connivence à Nicolas ; elle se retire en murmurant :

— Il faut que je rentre. Il risque de se douter de quelque chose... »

Elle disparaît dans la cuisine déserte, les autres sont à l'étage ; Nicolas entend des rires qui couvrent en partie la voix nasillarde qui sort du poste transistor. C'est l'heure des informations. Il regarde sa montre : seulement huit heures. Il a l'impression d'avoir passé des heures devant ce balcon, hypnotisé par cette déesse africaine, un cadeau du ciel. Pourtant tout s'est joué en quelques minutes. Il a envie de bondir de joie.

À cet instant, il a oublié Mathilde et Maria. Une fille peut en chasser une autre. Surtout après un coup de foudre aussi imprévu.

Nicolas repasse le muret et remonte sur le terre-plein, en traversant plusieurs flaques de soleil ; il foule du pied l'herbe jaunie et s'adosse un instant contre le tronc froid du tilleul. Il n'entend aucun bruit dans la maison ; Marc dort toujours. Nicolas est tout à son bonheur ; il réalise à peine que ces gens venus d'Afrique ont une conception assez peu romantique des relations entre les filles et les garçons, malgré les mises en garde de Malika. Le risque est réel, l'aventure peut mal finir.

Il monte sans bruit à l'étage. Marc est tourné sur le côté, il ronfle. Quelques rayons de lumière, poussiéreux, traversent la pièce, dessinant des taches aux contours imprécis sur la couverture de laine. Nicolas secoue son camarade, sans succès. Il aimerait parler à quelqu'un, partager son enthousiasme. Il sent qu'il est au début de quelque chose d'important, de nouveau...

La fatigue le prend. L'euphorie des premiers instants est retombée. Il se couche, l'image de Malika s'impose à son esprit, puis le quitte. Il tombe dans le sommeil, malgré les soupirs de son compagnon. Le calme retrouvé s'installe dans la vieille ferme.

Quelqu'un lui secoue l'épaule avec vigueur. Il sursaute, paniqué. Le cauchemar est encore présent sur son visage ; il a les yeux hagards : la fille d'Afrique est étendue dans le bois, sacrifiée, avec du sang sur sa robe de chambre ; des taches pourpres sur le tissu brodé de fils dorés. Le père le tient en joue avec un fusil de chasse... il va tirer...

« Fais quelque chose, bon Dieu, tu vois bien que ce type n'est pas normal... Il a tué sa fille !

— Ça va la tête ? Tu rêves ou quoi ? Il est onze heures ; on a dormi comme des rois. Le temps est au grand beau ; j'ai un peu mal à la tête, à cause des cigarettes. Sinon, c'est la forme. Je descends préparer du café. Magne-toi, on va faire un saut au village. Il faut que je revoie la Jeanne !»

Dans la cuisine inondée de soleil, Nicolas raconte son aventure du matin à Marc, qui l'écoute, avec de l'incrédulité dans le regard. Il fronce les sourcils, et paraît contrarié. Il montre de la réprobation avec cependant une certaine admiration qu'il laisse filtrer dans un commentaire plutôt décousu :

« T'es cinglé... Tu ne connais pas ces gens ! Ils n'ont pas bonne réputation dans le village. D'accord ! On dit que la fille est jolie, elles le sont toutes là-bas, en Afrique. Mais elle ne sort presque jamais ; les parents la surveillent. Les Arabes ne fréquentent pas les Blancs, tu devrais t'en douter ! Et puis, on n'est pas venus à Lescheraines pour draguer !

— Ce n'est pas de la drague. Tu ne peux pas comprendre. Cette fille est un vrai cadeau, elle est belle comme une princesse. Je crois qu'elle en veut. Moi, je tente le coup !

— Je ne te savais pas si téméraire. Tu m'étonnes. Le petit Nicolas qui veut faire comme les grands ? C'est l'influence de Sergio ? Tu devrais faire attention, la maison de correction n'est pas loin ; les gens parlent dans l'immeuble et Falabert ne t'a pas à la bonne. Il a déjà fait placer en maison des jeunes voyous du quartier ; il n'est pas tendre. Si tu te fais coincer en France, ce serait le bouquet ! Les parents de la fille pourraient porter plainte. Pour toi : retour à Genève, entre deux gendarmes. Ou, au pire, c'est le frère qui te fait la peau... ! »

Nicolas sait que son camarade a raison. Mais lui, la raison... il l'a complètement perdue depuis qu'il a contemplé cette apparition quasi divine, baignant dans le soleil du matin ! Il est déjà en plein rêve, détaché de la réalité. Il ne pense qu'à elle, au rendez-vous de l'après-midi. Il n'a aucune idée de la suite, il ne l'envisage même pas. Il n'écoute plus Marc qui lui dit : « De toute façon, on est loin dans deux jours au plus tard. Ta princesse, tu ne la reverras plus ! Mes vieux vont bientôt venir passer quelques jours de vacances, après notre retour au Passage. Ils n'aiment pas les complications avec les voisins, au village. Je ne leur dirai rien, évidemment... »

Le père de Marc est sévère. Il apprécie Nicolas, qu'il considère comme un adolescent honnête et travailleur. Mais le garçon sait qu'il risque de perdre un allié s'il se met une sale histoire sur le dos. Pourtant, il a une chance de réussir son premier vrai rendez-vous avec l'amour. Difficile de lutter contre un sentiment aussi fort, en pleine crise d'adolescence. Au collège, on lui a dit quelques mots sur le romantisme, une période de l'histoire de la littérature. Un mot sans signification à l'époque. Un mot parmi d'autres, qu'il fallait apprendre par cœur ; le pasteur Gendre, lui, parlait plutôt d'appel de la chair dans ses sermons, de désir trivial. Nicolas sait que cette vision-là, étriquée, simpliste, est fausse. Pour l'instant, son aventure, aussi soudaine soit-elle, est une sorte de passage obligé pour atteindre une certaine sérénité d'esprit ; il y a un peu de fatalité dans la succession des événements qui jalonnent cette journée d'été, si singulière. Nicolas se laisse porter par un destin qu'il n'est plus capable de contrôler ; il a occulté son désir profond d'indépendance. Un beau visage, un sourire imprévu mais recherché peuvent faire basculer une existence.

Après le repas de midi partagé avec un Marc qui ouvre à peine la bouche, comme s'il en voulait à son camarade, Nicolas prend le chemin de la forêt de feuillus : des chênes séculaires et des hêtres à l'écorce claire, lépreuse, qui s'étend sous le village, jusqu'au torrent. De son côté, Marc a enfourché son vélo pour rejoindre la place du village où il doit rencontrer d'anciens copains, des fils de paysans qui ont bien connu sa mère. Avant de quitter la ferme, il a dit à Nicolas, avec un rien de courroux dans la voix : « On se revoit en fin d'après-midi, tu me raconteras. Pas de bêtises, hein ! Et puis, va au diable avec tes conneries... ! »

Il y a aussi un peu d'envie dans sa tirade brutale ; peut-être un peu de déception. Les deux amis sont habituellement très liés. Mais avec les filles, c'est chacun pour soi. C'est une loi intangible qui fait partie des règles de la bande du quartier de Plainpalais. Elle est valable partout.

Nicolas est en avance ; il flâne maintenant sur le sentier en pente, à l'ombre de la futaie ; les feuilles vert tendre filtrent la lumière trop vive du soleil. Une odeur grasse monte de la terre encore humide par places ; un parfum plus subtil, fait de la combinaison de différentes odeurs d'essences végétales, émane du sous-bois, comme un message d'encouragement. Un léger vent thermique, rafraîchissant, agite les ramures. Les troncs des hêtres s'élèvent droit, fièrement en direction du ciel d'azur, sans nuages, telles les pensées de Nicolas qui flotte dans une sorte d'euphorie. Au bout du sentier, il aperçoit la bâtisse, une ancienne grange isolée. Plus bas, il entend le bruit du torrent, comme un léger murmure. Il y a peu d'eau à cette saison. Dans le temps, les paysans utilisaient l'énergie du torrent pour faire fonctionner plusieurs scieries au fil de l'eau. Elles fonctionnaient en hiver, quand les gars étaient désœuvrés.

Maintenant, la plupart des hangars couverts d'ardoises sont en ruine. À travers les branchages, Nicolas distingue quelques toits qui miroitent au soleil.

Il n'y a pas un bruit dans la forêt ; même les oiseaux se sont tus. C'est l'heure du grand repos. Nicolas est seul devant la porte entrouverte de l'ancienne grange. Il entre. Sur le côté gauche, il trouve un bat-flanc construit en planches mal équarries. En guise de matelas, une couche d'herbe sèche qui dégage encore l'odeur enivrante des champs fraîchement coupés, où il fait bon courir et s'abandonner. Le sol en terre est propre ; quelqu'un doit entretenir les lieux. C'est curieux pour un bâtiment abandonné. Ce lit de fortune a peut-être déjà servi ?

Nicolas ne se pose plus de questions. Il attend, le dos appuyé contre la paroi de bois. Il regarde sa montre : elle devrait être là maintenant. Elle a peut-être été retenue ? Il est soudain saisi d'une angoisse furtive. Dans le fond, il a fait confiance à cette fille, une inconnue. Il a joué là une étrange partie, une sorte de pari qui ressemble à un défi ; mais la vie est faite de ces tentatives, souvent sans suites, décevantes. Il retombe dans la réalité : elle ne viendra pas, elle l'a sûrement déjà oublié. Elle est semblable aux filles de chez nous, légère et volatile, superficielle...

La forêt lui paraît tout à coup hostile, un lieu maléfique, comme dans les contes qui tiennent éveillés les jeunes enfants. Plus bas, le torrent ricane doucement. Il se réjouit de la déconvenue de Nicolas ; le garçon a la gorge nouée. Il donne un violent coup de pied dans la porte branlante qui tourne sur ses gonds en gémissant.

À cet instant, il lui semble entendre un discret murmure, qui couvre la voix du torrent. Un bruit de conversation. Une voix

claire, féminine, résonne soudainement depuis le haut du sentier et s'installe comme un nouvel intrus dans la forêt dense, parcourant les taillis, tel un chant d'oiseau. Nicolas, qui s'était assis à même le sol, fatigué et déçu, saute au milieu du chemin ; il regarde vers l'amont : il les voit, Malika et sa jeune sœur sont là, à une dizaine de mètres devant lui. Il n'en croit pas ses yeux ; il pensait vraiment que la partie était perdue. Il fait un signe du bras, son cœur bondit. La minute d'après, il tient la main chaude, rougie par le henné, de la jeune Algérienne. Puis il serre la jeune fille contre lui, sa joue contre celle de Malika qui s'abandonne. Il l'embrasse dans les cheveux ; il respire son odeur légèrement poivrée. Elle prononce quelques mots d'excuse :

« Je suis en retard. Mon frère ne voulait pas quitter la maison. Il est finalement parti avec son vélomoteur ; je l'ai envoyé à Aix, pour faire des achats. Je sais comment lui parler... Quand je me mets en colère, il m'obéit ! C'est comme ça avec Mohammed. Il faut savoir le prendre.

— Oublie un instant tes soucis... ! On va se mettre à l'abri, il fait trop chaud. Je dois te parler...

— Aïcha va rester sur le sentier... Si quelqu'un venait... !

— Tu as raison ; laissons Aïcha devant la porte. »

Nicolas trouve que la petite sœur a une sale mine. Elle a un peu le regard en coin ; une gosse au visage rusé, qui sait bien de quoi il retourne. Le garçon est mal à l'aise, il n'avait pas prévu la présence de cette gamine qui le regarde avec hostilité. Il hausse les épaules, un peu déçu ; de toute façon, il n'a pas le choix et il comprend que Malika assure ses arrières. Après tout, elle ne sait pas à qui elle a à faire. Nicolas la rassure :

« Viens à l'intérieur, on a des choses à se dire... ne t'inquiète pas, on va rester sage ! »

Nicolas s'installe sur le bat-flanc, à côté de la jeune fille silencieuse, consentante mais nerveuse. Malgré sa promesse, il sent le désir monter dans son corps, irrésistible. Il enlace sa compagne et la couche délicatement sur le lit d'herbes fanées. Ses lèvres sont douces comme le miel et il caresse ses bras nus. Elle ferme les yeux, elle paraît envoûtée.

Le temps passe, lentement. Nicolas serre son corps contre celui de Malika. Il se gave de sa chaleur et de son parfum. Mais il n'ose pas franchir la ligne rouge, abuser de son intimité. Pas seulement à cause de la petite sœur qu'il entend chanter et battre du pied dehors, devant la porte de la grange. Le jeune Nicolas partage encore, avec quelques idéalistes, une conception naïve de l'amour, le corps sacré de la femme est un objet de vénération, comme dans les romans courtois. Il se sent gauche, maladroit, contre le corps tendre et généreux de sa compagne. Comment expliquer à cette fille du désert que ce contact suffit à son bonheur ? Il est déjà comblé, le moment est magique. Leur complicité est un partage, quelque chose de volé à la mort et au malheur ; à cet instant ils sont plus forts que tous les autres réunis.

Mais Malika attend peut-être autre chose, qu'il ne peut pas offrir. Il faut du temps, beaucoup de temps, et aujourd'hui ils ne font qu'aborder un territoire plein d'inconnu. Et du temps, ils n'en ont pas ; les minutes s'écoulent comme un flot glacé, inexorable, en direction d'une vallée inconnue pour rejoindre les méandres d'un fleuve au rivage vide, inhospitalier. On n'a jamais vu un torrent remonter son lit pour rejoindre sa source, au pied de la falaise. Personne n'est jamais revenu sur ses pas pour retrouver des instants de félicité ! Certains pensent que l'éternité

est dans le présent ; mais il nous échappe, il file entre nos mains serrées. Encore une illusion ! Maudit torrent sans mémoire qui nargue Nicolas, s'obstinant à couler vers le bas en le privant d'une part de bonheur !

Dehors, la petite sœur s'impatiente. Mais il y aura aussi les gens, tous les autres qui ne savent pas encore et qui sont prêts à pousser de hauts cris, à dénoncer le début d'une liaison contre l'usage et les règles. Nicolas est en train de transgresser un tabou. Il pense aux copains de la bande qui vont le traiter d'amateur, d'aventurier à la petite semaine. Déjà Marc lui a fait comprendre sa réprobation, la liaison impossible.

Malika ouvre les yeux ; depuis quelques minutes il la croyait endormie.

« Tu te réveilles ? Le temps passe !

— Je ne dormais pas, je suis bien avec toi... ! Malika est sincère, Nicolas le lit sur son visage détendu, un visage aux traits juvéniles : il la découvre soudain, différente ; elle a perdu cette apparence de jeune femme qui cherche à mûrir, sûre d'elle et de ses charmes. Elle n'a pas envie de parler. Les mots pèsent trop lourds et sont sans signification pour l'avenir.

— Moi aussi...

— Il faut que je rentre. On se reverra... »

Nicolas ne répond pas. La trêve est terminée, les jeux sont faits. Dès maintenant leurs chemins vont diverger. Ils ne se reverront pas, il le sent mais il n'ose pas se l'avouer. La pression extérieure, celle de l'opinion publique, des copains qui ne comprendront pas, est trop forte. Malika appartient à un autre monde, encore inconnu. Sa belle princesse va s'évanouir dans le grand chaos de l'histoire des peuples.

Pour être libre et imposer sa volonté aux hommes il faut être fort et riche. Nicolas a les mains nues. Il n'a rien à offrir, hormis

un intense désir de vivre et d'être heureux. Une exigence qui peut paraître banale mais qui est loin d'être remplie par les rares candidats au bonheur, au vrai bonheur, ennemi de l'indifférence confortable qui conduit à la morosité. Il a souvent l'impression que les gens autour de lui végètent dans une sorte d'ennui perpétuel.

Nicolas quitte Malika et la petite sœur toujours aussi peu loquace : son maigre visage sombre se détourne ; il lit une légère réticence, comme un nuage de réprobation, dans son regard lorsqu'il lui serre la main. Ils sont au milieu du petit sentier recouvert d'herbes folles. Le soleil est déjà bas sur l'horizon. Les deux filles disparaissent à la faveur d'un léger coude du chemin forestier, comme avalées par un taillis de noisetiers.

Nicolas remonte à son tour en direction des premières maisons du village ; il arrive à la hauteur de la ferme des Algériens, qui est maintenant dans l'ombre. Un bruit de voix lui parvient depuis une fenêtre ouverte, mais il n'en comprend pas le sens.

Plus haut, Marc est dans la cour. Devant leur logis, il coupe du bois avec une serpe rouillée, en poussant des jurons. Il se retourne soudainement lorsque Nicolas lui pose la main sur l'épaule.

« Ah, te voilà, Roméo ! J'espère que tu as eu du bon temps... Au village, on en parle déjà ! Un bûcheron vous a vus, de loin, près de la grange.

— Qu'est-ce que ça peut leur foutre à ces cons ? Ils n'ont rien de mieux à faire tes bouseux ?

— C'est leur village, mon vieux ; dans un sens ça les regarde. Mais, comme tu n'es pas d'ici, c'est finalement pas trop grave. Ils vont vite oublier...

« Demain, on roule jusqu'à la Magne ; il y a dix bornes en montée. Cette fois tu viens avec moi. On est invités par le voisin, celui qui loue la ferme aux Arabes. C'est un cousin de ma mère. Tu pourras lui faire part de tes impressions ! Ils ont aussi besoin d'un coup de main pour le bois... »

Nicolas ne répond pas ; il pousse machinalement la vieille porte en chêne entrebâillée et pénètre à l'intérieur de la cuisine plongée dans la pénombre. Il est triste. Il se sent pris par un sentiment d'échec ; le ridicule de la situation lui saute maintenant aux yeux. Il faudra qu'il apprenne à maîtriser ses pulsions, il n'y a pas de place pour les coups de tête dans le monde des gens raisonnables, celui de tous les jours. Il devra se résigner, comme les autres, faire son chemin en ligne droite, éviter le désordre. Un beau visage de femme, c'est déjà le début du désordre, avec beaucoup d'ennuis à la clef. Il devrait faire comme Marc, fréquenter une fille moche de bonne famille. Oui, il cherchera en ville, dans le quartier de Plainpalais il y en a beaucoup. Peut-être se rapprocher de Maria ? Mais elle n'est pas moche justement et le piège peut se refermer sur lui à tout instant !

Le lendemain, les deux garçons passent la journée à la Magne, un petit hameau de quinze maisons accrochées à une pente rocheuse. Le temps est couvert et il fait quelques gouttes. Il y a du bois à scier et à entasser. Nicolas travaille avec ardeur, pour éviter de penser. Il est éreinté et, en fin de journée, il a le dos en compote. Le soir, après avoir pris congé des parents de la mère de Marc Jourdan, ils enfourchent leurs bicyclettes et se lancent dans la descente du col en direction de Lescheraines. Ils font la course ; il y a beaucoup de virages serrés. Les rires des deux garçons fusent, coupant le silence qui s'étend sur les pentes

boisées, depuis les imposantes falaises calcaires qui courent les montagnes. La vallée s'enfonce progressivement dans le crépuscule ; un vent frais balaie la pointe des sapins.

Ils arrivent à Lescheraines à la tombée de la nuit. En réduisant son vélo dans le petit appentis, contre la façade, Nicolas jette un coup d'œil discret vers le bas, en direction de la maison des voisins. La terrasse est vide ; quelqu'un a rangé les chaises et la table qu'il avait pourtant vus traîner en désordre le jour précédent. Les volets sont fermés. La ferme paraît à nouveau abandonnée. Marc l'interpelle depuis la cuisine, faiblement éclairée par la lampe à pétrole qui dégage une fumée âcre, épaisse.

« On mange un morceau et puis on range. Finies les vacances. Demain, on se lève tôt, il faudra pédaler un sacré coup ! Mes parents nous attendent pour le repas du soir ! »

Sur sa couchette humide, Nicolas a le cœur serré ; il ne trouve pas le sommeil. Il s'est passé quelque chose chez Malika, pendant leur absence, mais il n'apprendra rien. Il sait qu'il ne reviendra pas avant longtemps à Lescheraines. Son aventure d'un jour appartient déjà au passé. Un nouveau décor est planté, il doit continuer à jouer sa partie, ailleurs, dans le monde des grands. Mais le visage de Malika s'imposera encore longtemps à sa mémoire. Il est là, quelque part rangé soigneusement dans un repli de son inconscient. Il sait qu'il a fait fausse route, mais la vie est faite de quantité de voies sans issues. Ces voies que les gens empruntent généralement dans l'illusion d'une carrière, en croyant maîtriser leur avenir et en oubliant l'essentiel : leur existence.

Le départ s'est fait à l'aube, sous une petite pluie fine. Nicolas n'a pas d'imperméable mais la température est encore

clémente. Après quelques coups de pédales, il se retourne, les yeux rivés sur la cheminée de la ferme, en contrebas. Aucune fumée ne s'élève dans le ciel gris et il n'y a toujours pas de signe de vie sur la terrasse. Le sol en ciment est noir, mouillé par l'averse matinale. Le garçon ferme les yeux devant ce tableau sinistre ; le paysage est en deuil. Les montagnes sont camouflées derrière une barre de nuages bas ; elles paraissent drapées comme pour une cérémonie funèbre.

Maintenant ils atteignent le sommet du col de Leschaux, sous l'averse. La descente en direction du lac d'Annecy est délicate, les deux amis ont le visage fouetté par les embruns, Nicolas suffoque.

Le soleil réapparaît, tout de suite chaud et généreux, avant leur entrée dans Annecy. Nicolas se sent mieux, ses vêtements fument, son pull est presque sec. Des coins de ciel bleu s'ouvrent entre de gros nuages d'orage qui fuient en direction de l'est. Marc jubile :

« On arrivera à Genève pour le souper. Les parents seront contents... ! »

Chapitre Six

Mathilde est devant le miroir du salon, elle contemple son image : le reflet d'une femme mûre, qui a vieilli trop vite. Cette étrangère, avec ce pauvre visage fatigué ; un visage si lourdement fardé qui ne lui appartient plus ; elle ne veut pas y croire. Jusqu'à ce jour, elle n'a pas réalisé ce changement qui fait d'elle une fille vulgaire, comme on en voit dans tous les bars de la ville. Pourtant, la métamorphose a bien eu lieu ; en quelques semaines, avant la fin de l'été. Pendant le mois de juillet, la jeune femme avait cherché désespérément un nouvel emploi. Criblée de dettes elle ne pouvait plus payer son loyer, pourtant peu élevé. La mère Brunet lui avait dit, une matinée d'août, à l'entrée de la loge, à l'occasion de son jour de lessive :

« Ma pauvre Mathilde, tu ne trouveras rien pendant la saison d'été. Les entreprises sont fermées, même l'immeuble est vide ; ils sont tous à la plage, en Italie ou en Espagne. Il faut attendre la rentrée.

— Je sais, madame Brunet, je sais ! Mais j'ai pas l'choix. On m'a promis un emploi à la Coop. Leurs bureaux sont ouverts pendant les vacances. J'attends une réponse...

— Une jolie fille comme vous, si c'est pas malheureux ! Vous ne pouvez pas rester seule. Il vous faut trouver un homme

honnête ; quelqu'un qui vous soutienne, pas seulement avec son argent je veux dire...

— Vous avez sûrement raison, mais...

— Nicolas vous aime bien ; je crois qu'il est un peu amoureux de vous. Il faut comprendre, à son âge on idéalise un peu les femmes. Il aura bientôt seize ans.

— J'aime bien Nicolas aussi. Votre fils a beaucoup de cœur ; nous parlons souvent ensemble. Il est avancé pour son âge ; je trouve qu'il raisonne comme un grand. Des fois, je ne le comprends pas. Lui, il réussira dans la vie. Moi, je n'ai rien à lui apporter ; que des ennuis !

— Ne dites pas ça ! La roue tourne. Vous êtes encore jeune, vous trouverez bien votre bonheur, allez ! La mère Brunet prend un ton maternel, Mathilde pourrait être sa fille ; elle en désirait une, dans le temps...

— Merci, vous êtes gentille...

— N'oubliez pas vos clefs : la buanderie est à vous pour toute la journée, profitez-en ! »

Malgré l'optimisme de la mère de Nicolas, les choses ne s'étaient pas arrangées pour Mathilde qui était en train de dégringoler les barreaux de l'échelle sociale. En pleine déprime, elle avait rencontré Sergio devant la porte de l'allée du 6. Comme d'habitude, il lui avait fait des compliments sur la légèreté de ses cheveux blonds et l'éclat incomparable de ses yeux pervenche. Il en avait rajouté un peu car, en réalité, il n'aimait pas les fleurs, les pervenches comme les autres, qui lui donnaient des allergies. C'était un charmeur, Sergio ; il connaissait bien son métier et il avait eu droit, à plusieurs reprises, aux félicitations de ses collègues des Étuves, dans le quartier des Pâquis. Il avait donné rendez-vous à Mathilde dans

un café de Plainpalais, en toute discrétion. Il ne fallait pas alerter la baronne qui était d'ailleurs alitée avec un sérieux refroidissement. Sergio était tranquille de ce côté-là. Elle avait pris froid un jour de bise sur une terrasse, au bord du lac. Un coup de malchance, en plein été ! Mais il y avait parfois des étés glacials ; le climat genevois réservait souvent des surprises !

Mathilde est toujours devant la glace de son miroir, comme fascinée par son reflet. Ce miroir impitoyable, qui ne lui laisse aucune chance en lui offrant le vrai portrait de sa vie ; une image que la majorité des gens évitent de regarder trop longtemps, le matin, sous la lumière crue du néon de la salle de bain. Mathilde voudrait s'enfuir, quitter ce reflet sans espoir, poser son masque. Elle ne supporte plus l'examen qu'elle s'impose pourtant, comme une punition involontaire : elle discerne de la détresse dans les traits tirés, déjà gâtés par la vie, de ce double inquiétant ; elle contemple avec découragement ses yeux cernés et les petites rides qui se creusent, à peine visibles, aux coins de la bouche. Ses lèvres fardées semblent s'ouvrir comme un fruit mûr.

La jeune femme s'écarte subitement du miroir, elle prend fébrilement son sac à main et se dirige vers la porte de sortie, un peu comme on se lance à l'eau. Il faut qu'elle soit à l'hôtel avant dix heures, elle est attendue. Impatiente, elle se tord un pied sur le palier, au moment de refermer à clef. Elle pousse un cri de douleur. Elle avait perdu l'habitude de porter des talons aiguille : à la poste, ils n'aimaient pas beaucoup ce genre d'accessoire trop féminin : ils préfèrent voir leur personnel avec des talons plats.

Mais Sergio avait fait la leçon à Mathilde, avant que cette dernière entre dans sa nouvelle vie. Les clients aiment la

fantaisie et l'habit fait beaucoup dans la relation avec les filles. Il faut dire que Mathilde ne fréquentera pas n'importe qui ! Sergio lui a fait un cadeau, il lui a trouvé un nouveau débouché dans un hôtel de luxe, au bord du lac. La clientèle est filtrée, des gens convenables et bien éduqués, surtout des gens de passage appartenant au milieu des affaires ou de la petite industrie. C'est un peu l'argument qui avait emporté la décision de Mathilde qui s'est finalement laissée convaincre par le discours élogieux de Sergio :

« Ce n'est pas ce que tu crois ; dans le métier, on a de la morale et les clients savent rester discrets. Rien à voir avec les voyous, tes anciens copains, ceux que tu as fréquentés jusqu'à maintenant. Ces gens ont de l'éducation ; ils savent se tenir et ils paient bien. Il y a un peu de concurrence avec les filles des pays de l'Est ; mais une personne comme toi, qui parle français et un peu l'anglais, ça vaut de l'or. Les Roumaines et les Russes ne parlent pas notre langue, elles sont trop flemmardes, un peu demeurées. Les clients aiment bien se confier ; tu es intelligente, c'est un atout non négligeable dans notre profession. Le sexe ne fait pas tout. Ils vont adorer ta prestation. Il suffit d'être à l'écoute de leurs problèmes, en général des problèmes de couple, ils en ont marre de leur mégère. Ils cherchent à casser la routine, le temps d'une nuit ou deux ! »

Mathilde a compris qu'il ne s'agissait pas vraiment de prostitution. Sergio avait encore précisé : « C'est un travail d'hôtesse d'accueil, un nouveau produit que nous sommes en train de lancer sur le marché. Il fallait y penser ; une idée du copain à la baronne, tu le connais ? Igor, le prince polonais qui habite la maison en face de ton immeuble, au milieu de ce beau jardin que tout le monde admire, avec les fruitiers en fleurs au printemps. Tu dois les voir depuis ta fenêtre. Igor a aussi besoin

d'argent, il m'en a parlé discrètement à l'occasion d'une de ses réceptions ; il connaît du beau monde et il a mis Isabelle dans sa poche. Tu sais que la baronne aime les bonnes manières, elle raffole du Polonais ; ils se sont trouvés des ancêtres communs... »

Mathilde a rencontré Igor, quelques jours plus tard. Elle avait reçu plusieurs réponses négatives d'employeurs potentiels. Le Polonais, c'était sa dernière chance. Igor était un petit homme chauve avec un fort accent slave, qui lui avait fait un baisemain à l'ancienne dans le salon du rez-de-chaussée de sa villa. Un salon de grande classe, aux murs recouverts de boiseries sculptées et de tableaux de maîtres. L'affaire avait été conclue en présence de Sergio. Igor avait félicité la jeune femme :

« Vous avez fait le bon choix. D'habitude, je fais venir mes employées directement de Russie ou de Pologne mais la concurrence est rude ces derniers temps ; j'ai conclu un accord avec les Soviétiques. Je travaille un peu avec eux ; vous comprenez, ils ont besoin d'informations sur les pays occidentaux ; ils sont assez ignorants, parfois un peu naïfs. Ils connaissent mal notre mode de vie et se font beaucoup d'idées fausses. C'est un échange de bons procédés... »

Ici, Igor se mit à rire, comme s'il avait fait une plaisanterie facile ; il rajouta :

« Je devrais même dire que c'est de bonne guerre ! Au début, il y a quelques années, j'étais un peu fâché avec les bolchévistes. D'où ma présence à Genève, comme réfugié en quelque sorte. Notre réseau fonctionne à merveille ; les autorités helvétiques ferment les yeux et Sergio est en bons termes avec la police genevoise. Voilà, vous voyez que je ne vous cache rien !

Toutefois j'ai appris que nos clients réclamaient à nouveau des jeunes femmes de la région, des Suissesses et des Françaises. On m'a envoyé des courriers, des gens mécontents et bien placés ; j'ai peur de perdre de l'argent. Nous avons beaucoup investi au départ. Alors nous avons dû repartir en chasse pour renouveler notre personnel. Sergio fait un excellent travail, malgré une concurrence parfois déloyale. Mais c'est quand même bon signe ; ça prouve qu'il existe une certaine vitalité dans notre profession... »

Mathilde était une fille faible de caractère ; c'était son défaut majeur et elle le savait. La proposition des deux hommes lui déplaisait, bien-sûr ; elle avait compris de quoi il retournait. Cependant elle avait accepté, par lassitude, après l'échec de toutes ses démarches pour retrouver une situation stable et honorable. Comme après un long combat inégal contre la société ! Cette société qui ne voulait pas d'elle ; c'était sa conclusion, simple et sans appel. De plus, il lui semblait que la poisse lui collait maintenant à la peau ! Alors elle voulait jouer des coudes à sa manière pour trouver une position qui lui permettrait de faire face, dans l'avenir, aux incertitudes et aux coups durs de l'existence. D'ailleurs Sergio avait précisé, un peu plus tard, avant qu'ils ne se séparent devant l'entrée de son immeuble : « De toute façon, c'est un emploi provisoire. Tu auras tout le temps de trouver autre chose plus tard, mais tu risques d'être moins bien payée. Nos clients sont généreux, tu peux te faire beaucoup d'argent... Et rien ne t'empêche de garder un petit ami, pour meubler tes temps libres. Bon, il faut que je me sauve, Isabelle doit s'impatiser. Les femmes mûres deviennent impossibles avec le temps... ! »

Mathilde était remontée dans son studio, la tête vide ; elle marchait comme une somnambule. Dans l'ascenseur, elle avait échangé quelques banalités avec le père Moineau qui venait d'effectuer sa petite promenade quotidienne. Malgré son début de cécité, il y voyait encore assez pour prendre l'air en faisant le tour du pâté de maisons. Dans l'ascenseur, il ne se gênait pas non plus pour fixer d'un œil intéressé le corsage un peu léger de sa voisine du dessous ; il la complimentait parfois, sans vergogne, pour sa bonne mine et les formes généreuses qu'elle savait mettre en valeur sous des vêtements bon marché, aux couleurs vives.

De retour chez elle, Mathilde se persuada qu'elle avait pris finalement la bonne décision, malgré un vague doute qui la laissait un peu songeuse, par moments. Elle allait leur montrer à tous ces vieux qu'elle existait aussi ; elle leur en ferait baver ! Mais elle ne réalisait pas encore qu'elle avait mis la main et même le bras tout entier dans un engrenage infernal dont on ne sortait jamais indemne. Elle mettait en jeu sa liberté, son indépendance, et le milieu n'acceptait que difficilement la défection d'un de ses membres, même le plus modeste.

*

Tout cela s'était passé quelques semaines auparavant. Elle aurait bien voulu en parler avec quelqu'un, mais l'immeuble s'était vidé à cause des vacances. Il n'était plus qu'un grand corps sans vie reposant au milieu de la cité. Nicolas était reparti chez des parents en France voisine, après son escapade en Savoie. Mathilde se confiait parfois au garçon, à demi-mot. Ce

dernier écoutait attentivement, mais il ne donnait en général pas de conseils. Il n'en aurait pas été capable. Mathilde appartenait déjà au monde des adultes, qu'il avait de la peine à appréhender. Et il avait aussi compris que, dans ce monde-là, c'était chacun pour soi.

Maintenant Mathilde emprunte les marches extérieures de l'immeuble, en boitant légèrement à cause de sa cheville blessée. Sous le porche de l'allée d'accès, Nicolas est en train de bichonner son mi-course avec un torchon, face au mur recouvert de marbre clair ; il a le dos tourné. Il a repris les cours en ce début septembre, mais aujourd'hui est jour de congé. Une fête religieuse, dont il n'a pas retenu le nom.

Il entend la jeune fille qui descend les marches avec précaution ; il se retourne soudainement. Il fait une moue de surprise, teintée de déception, lorsqu'il voit le visage peint de son amie. Il ne peut s'empêcher de lancer, d'un ton légèrement sarcastique, en lâchant son chiffon sur le sol :

« On dirait que tu vas participer à une soirée chic ! C'est quand même un peu tôt, il n'est pas encore dix heures. Avec toute cette saleté sur le visage, tu ressembles à une poule !

— Et puis après ? Ça te regarde ? Mathilde prend un air offensé ; il lui reste encore un peu de dignité à défendre, à préserver.

— Non, mais c'est plus toi ! J'croisais qu'on était copains, mais j'ai l'impression que tu t'éloignes des gens. Avant, on parlait... ! Tu ressembles au portrait de la baronne, en plus jeune. Tu fais partie du harem de Sergio, maintenant ?

— Arrête de me faire la morale, Nico... ! J'travail à la réception d'un des meilleurs hôtels de la Rade, c'est tout. J'ai enfin pu payer mon loyer en retard, mes assurances... Je reçois

les clients, derrière mon bureau. Je les informe sur la meilleure manière de passer le temps en ville. Y a pas de mal à ça ! Il y a beaucoup de ressources à Genève... Et puis j'suis bien traitée et respectée par le personnel ; ce n'est pas comme au Passage : ici il n'y a que des rustres !

— Je vois... ! »

Le garçon fait une grimace pleine de sous-entendus. Il a aussi un peu de peine, il sait que la jolie Mathilde est en train de plonger. Même les copains le disent, en se gaussant... Les plus âgés ont déjà couché avec elle. Mathilde se défend :

« Non, tu ne vois rien. J'peux quand même pas sortir avec un gamin de seize ans ! Tu n'es déjà pas en état de financer tes études. Je ne veux pas t'entretenir ! Alors, laisse les grands se débrouiller !

— Tu n'étais pas si fière, avant. Je passerai te voir un de ces soirs, sans ton maquillage...

— Tu m'énerves, Nico ; j'ai à faire. J'vais rater mon tram ! »

Nicolas n'est pas dupe. Derrière les paroles anodines de Mathilde, il devine une réelle détresse. Il connaît bien le côté candide de la jeune fille qui n'a pas reçu beaucoup d'instruction dans son internat. Les parents, ça sert malgré tout à quelque chose. Ils construisent des garde-fous pour les jeunes, afin d'éviter les débordements. C'est-à-dire qu'ils font partager leurs expériences et leurs échecs à leurs rejetons avec plus ou moins de bonheur. Il y a toujours une leçon à tirer, Nicolas en sait quelque chose. Cependant, Mathilde a été livrée très tôt à elle-même ; elle a fonctionné dans le cadre des lois du quartier : c'est un monde à part qui mène droit à la délinquance. Avec un peu de jugement, il est possible d'en sortir ; mais pour cela, il faut se

poser les bonnes questions et se prendre un peu la tête. La jeune femme n'en est pas capable. Nicolas se découvre soudain une âme de sauveur : il peut (il doit) faire quelque chose. Il faudrait intimider ce salaud de Polonais qui, mine de rien, tient tout le quartier sous sa coupe. Il possède sûrement un point faible, une faille qui permettrait de le neutraliser et de remettre Mathilde dans le droit chemin.

Il la regarde disparaître derrière le mur du bâtiment de paroisse. Elle lui paraît tellement fragile dans sa tenue de fille offerte. Le garçon se gratte le crâne, il se sent impuissant : après tout, chacun court vers son destin, ou le provoque en accumulant des erreurs stupides. Il faudra qu'il en touche deux mots à monsieur Rosier et à son copain Marc. Ce dernier joue l'indifférent lorsqu'il s'agit des autres et de Mathilde en particulier : « Chacun pour soi, qu'elle se démerde... ! »

Pourtant Nicolas sait que le fils Jourdan est loin d'être un mauvais cheval. Peut-être grâce au père et à ses convictions socialistes. Marc ne l'a pas encore renié, c'est plutôt bon signe. En général, les adolescents prennent tout naturellement le contre-pied des opinions de leurs parents.

Dans l'après-midi, Nicolas rencontre Marc sur la plaine de Plainpalais ; le garçon est en arrêt, comme hypnotisé, devant la façade hideuse en carton peint du « train fantôme ». Les forains ont installé leurs boutiques d'illusions et de sensations fortes sur la vaste place herbeuse, qui sent la bouse de cheval. Il y aura du monde en fin de journée. Marc semble fasciné par les personnages de tôle peinte, mythiques et monstrueux, dessinés dans des positions grotesques, qui ornent le sommet du manège. Nicolas tape sur l'épaule de son copain ; ce dernier se retourne d'un bond. Il est sorti de sa rêverie.

« Tu m'as fait peur, gros malin. Je ne t'attendais pas si tôt ! Tu as fini de réviser tes cours ?

— Oui, c'est bon. Je voulais te parler de Mathilde. Je l'ai croisée ce matin. J'aimerais faire quelque chose ; elle file du mauvais coton ! L'inquiétude de Nicolas est réelle.

— Je sais, mais elle ne fait plus partie de la bande, elle est trop vieille mon gars. Ses histoires ne nous regardent pas !

— Moi je pense que si !

— Eh bien moi, je pense que non ! Au fait, j'ai croisé Maria il y a quelques minutes. Je crois qu'elle te cherche. À mon avis, tu devrais un peu plus t'intéresser à elle. Vous avez presque le même âge, c'est une fille pour toi ! Je lui ai dit que tu voulais la revoir. Vous avez une bonne occasion ce soir : les parents sont partis en Italie, dans la famille. Elle est seule chez elle... Tu piges ?

— T'as un sacré culot ! T'aurais pu me demander avant ! J'en ai rien à faire de Maria. C'est un vrai pot de colle !

— Ecoute Nico, tu vises trop haut ! Pour qui tu te prends ? Les filles à peloter, ce n'est pas si fréquent. Depuis que ta princesse africaine t'est entrée dans la peau, tu nous casses les couilles ; les copains ne comprennent pas. Il y a assez de filles dans le quartier.

— J'm'en fous. Je retournerai à Lescheraines, personne ne m'en empêchera ! J'irai seul s'il le faut... »

Dans un grand bruit de ferraille, un wagonnet jaillit brusquement de la porte à deux battants qui s'ouvre à la volée. Deux filles, les cheveux en bataille, hurlent de plaisir ou d'angoisse, avec un rire forcé ; elles ont fini leur tour de manège. Leur regard est encore rempli de visions morbides, après la traversée de ce monde secret et factice qui est une

facette de la fête foraine, et qui résume toutes les terreurs de nos cauchemars nocturnes.

Nicolas n'entend pas la réponse de Marc. Le garçon lui parle à voix haute dans l'oreille gauche, tout en le tirant en arrière, sur l'herbe humide. Nicolas se dégage, furieux. L'autre le rejoint en haussant les épaules ; il prend un air apitoyé :

« Mon pauvre vieux, tu rêves encore. La fille de Lescheraines, c'est du passé ! Il paraît que ces gens ont disparu dans la nature depuis plusieurs semaines. Des Kabyles comme dit l'épicier. Ils sont retournés au pays, c'est sûr. Bon débarras. Ta Malika s'est déjà tapée un autre mec, sûrement un gars de chez elle. On dit qu'ils font ça en famille, là-bas, dans leur gourbi. C'est pas sérieux tout ce cinéma !

— Elle n'est pas comme les autres ! Tu ne peux pas comprendre...

— C'est ce qu'on dit dans ces cas-là. Mais le con, c'est quand même toi ! »

Marc avait raison. Nicolas se faisait du mal, toujours à chercher des liaisons impossibles : Mathilde d'abord, cette Africaine ensuite. Tout cela n'avait pas de sens. Il valait mieux oublier ces quelques instants d'égarement qu'il savait sans lendemain. Sa mère parlait de chagrins de jeunesse, elle en avait connu plusieurs. Après quelque temps, il ne restait plus que des images floues, des odeurs... Les fantômes du passé perdaient progressivement de leurs couleurs et de leur consistance. Il ne restait souvent plus que des photos jaunies, écornées dans le meilleur des cas. Et des photos, Nicolas n'en possédait aucune.

Déjà le grand voilier de l'existence allait accoster vers des ports nouveaux. Après tout, pourquoi pas Maria ? Le corps de la jeune fille prenait des formes qui annonçaient les saveurs

inconnues de plaisirs interdits. Elle était à sa portée, tout le monde la considérait comme une fille bien, une bonne copine.

Maria n'est pas loin : Nicolas la trouve en grande discussion avec des amies, devant le grand huit. Le manège ne fonctionne pas encore, il est trop tôt. Nicolas s'approche de la jeune fille et lui tend une main moite. Maria se détourne, surprise, en secouant ses boucles noires avec un mouvement calculé de la nuque, une coquetterie bien féminine ! Le garçon revoit un instant le visage de Malika, devant la grange ; elle aussi avait eu ce mouvement gracieux de la tête, avant de s'étendre sur le bat-flanc, les yeux pleins de rêves. Il retombe dans la réalité tout en prenant un air concerné, un peu détaché ; mais son cœur bat la chamade. C'est vrai que la jeune fille est désirable dans sa longue jupe à fleurs bordée de dentelles. Elle ressemble un peu à une actrice américaine avec sa poitrine naissante et un léger décolleté. Le garçon lui adresse quelques mots, la bouche sèche :

« Marc m'a dit que tu voulais me voir ? Il paraît que tu es libre ce soir ?

— Tu crois encore au père Noël ? Je n'ai pas besoin d'un cafard comme toi ! Je veux m'amuser ! Ton copain déraile. Tu avals n'importe quoi... !

— Pourtant j'ai pensé que nous deux... ! Nicolas balbutie, surpris de cette réaction imprévue.

— Justement, tu penses trop ! Tout le monde dit que tu te sens mieux la tête dans tes bouquins. Alors retournes-y, dans tes livres ! Tu n'as jamais vraiment fait partie de la bande et les filles, ce n'est pas ton truc. Tu m'en as parlé un jour, dans la cour de la paroisse ; tu te souviens ?

— Je plaisantais ! Ne te mets pas en colère, ça ne te va pas... Je ne t'ai jamais vue comme ça ! Tu crois pas que t'en fais un peu trop, toi aussi ? »

Sans répondre, Maria se détourne vers une de ses amies, affectant un air digne de circonstance, le buste droit. La copine n'a rien perdu de l'entretien, elle pouffe de rire. Nicolas est furieux. Marc l'a mené en bateau, c'est certain. D'ailleurs, il a disparu dans la foule qui commence à grossir autour des manèges. Une petite pluie fine arrose le groupe. La boue noire, collante, s'accroche aux chaussures. Une musique agressive, qui sort d'un haut-parleur installé sur un mât, au-dessus de leurs têtes, coupe la parole au garçon qui cherche en vain des mots de conciliation. Maria lui tourne toujours le dos, apparemment vexée.

Pourtant, Nicolas pense que la partie n'est pas encore perdue. Maria aime les jeux de rôle, c'est une bonne actrice. Elle est d'humeur changeante et il faut être patient avec les filles. Elles adorent se faire désirer, c'est dans la nature des choses. D'habitude, c'est elle qui faisait le premier pas, et Nicolas avait toutes les peines du monde à garder ses distances. Depuis qu'il a quitté la paroisse et remercié, à sa manière, le pasteur Gendre, la jeune fille a changé d'attitude. Elle est très soucieuse de se donner une respectabilité, comme si sa famille lui avait fait la leçon. Elle se sent devenir femme. Mais Nicolas la connaît bien : jamais elle n'acceptera qu'on lui dicte son comportement. Le sang italien bouillonne dans ses veines ; sa soumission à la tribu n'est qu'apparente.

Nicolas insiste :

« On pourrait quand même prendre un coca ensemble, non ? Je t'offre un tour de carrousel si tu préfères... »

Elle se retourne à nouveau, le visage luisant de pluie. Elle esquisse un léger sourire qui se dessine sur ses lèvres peintes. Depuis quelque temps elle met du rouge à lèvres, la jeune fille devient femme ; Nicolas la trouve désirable.

« Tu es devenu casse-pied depuis ton excursion en Savoie et tes vacances à Lyon. Monsieur part à l'aventure, sans avertir ! Il paraît que tu as fait des dégâts autour de toi... Tu fais tomber les cœurs, c'est la rumeur qui le dit. Moi, j'étais en famille à Milan. Je me suis ennuyée à mourir ; voilà pourquoi je suis en colère !

— Je ne pouvais pas deviner ! Je sais que ton père est assez pot-de-colle, il s'inquiète... Mais je n'y suis pour rien ; je m'entends plutôt bien avec lui, tu le sais !

— C'est vrai ; je te fais un peu marcher.

— Oui, j'avais compris...

— C'est parfait ! Alors ce soir j'organise une petite rencontre avec des amies à la maison. Mes parents sont restés en Italie. On fera la fête. Je fais une exception pour toi, il n'y aura pas d'autre garçon. J'espère que tu sauras te tenir !

— Pas de soucis, j'accepte.

— Alors, sans rancunes... ! On va le boire, ce coca ? »

Nicolas est étonné de ce changement si soudain dans le comportement de la jeune fille, qui continue à rire sous cape avec une de ses amies. Une copine un peu laide qui l'accompagne partout et qui aime bien fouiner dans la vie des autres. Elle regarde Nicolas en ricanant... Maria secoue ses cheveux mouillés. Des boucles tenaces collent encore à ses tempes.

Maintenant ils sont les deux, dans un petit bar sans alcool qui donne en face de la Plaine de Plainpalais. Les manèges tournent à plein régime ; des éclairs de lumière raient le ciel gris, chargé

de gros nuages noirs, un ciel d'automne. Nicolas prend la main de Maria dans la sienne ; elle le regarde d'un air moqueur.

« Alors, tu ne fais plus la fine bouche ? D'habitude, tu cherches à m'éviter, je l'ai bien vu ; je ne suis pas gourde. Mais je te donne encore une chance. Cette soirée c'est la nôtre ; arrange-toi pour ne pas la gâter... !

— Y'a pas de raison... De toute manière tu seras avec tes copines et je ne vais pas passer la nuit chez toi.

— Je sais ! Mais maintenant je suis contente que tu sois avec nous. Avec les filles, on ne sait jamais...

— Que veux-tu dire ?

— Rien ; paie-moi un autre coca ! »

Nicolas trouve étrange la proposition de Maria. Il a la pénible impression qu'elle lui cache quelque chose. Ce rendez-vous si imprévu est inhabituel ; en général les filles mettent des jours pour préparer leur surboul ! Et il sera le seul garçon ? Il y a là un mystère, mais Nicolas veut aller jusqu'au bout. Il sait qu'il joue un jeu dangereux avec Maria. Il a l'impression qu'elle lui tend un nouveau piège ; il hésite à jouer un rôle dans cette comédie qui n'avoue pas son nom.

« Je t'attends à la maison vers les huit heures trente. Ce n'est pas loin de chez toi, deux rues à traverser.

— D'accord, je passe au Passage d'abord. Il faut que je mange une bricole et ma mère compte sur moi. Elle déteste manger seule...

— Je la comprends, mais j'ai préparé quelques sandwiches, au cas où ! Il y aura aussi du vin ; les copines aiment bien boire... Tu les connais !

— Oui. »

Il fait nuit noire lorsque Nicolas traverse la place Saint-François. La façade imposante et livide de l'église le domine, contre un ciel sans étoiles. Il pleut toujours. Les ruelles du quartier sont sinistres la nuit. Il passe devant la pharmacie Ducommun plongée dans l'ombre. Des bocaux au ventre blanc sont alignés, comme pour la parade, sur des étagères, derrière la vitrine qui miroite faiblement. Des noms latins compliqués sont peints en bleu, noyés dans l'email. Nicolas se détourne, il ne retient pas que de bons souvenirs. Le travail était dur. Mais il a conscience que cette expérience difficile lui a ouvert une voie nouvelle. Il sait ce qu'il ne fera jamais : être au service des marchands, participer à la grand-messe de la consommation soutenue par un battage publicitaire mal maîtrisé... Créer le besoin, une démarche inutile et dangereuse. Son passage comme garçon de course dans un marché Coop, l'année précédente, l'a aussi marqué à vie. Il a eu le temps d'observer le personnel soumis aux caprices de la gérante, une vieille femme boiteuse, méchante comme une teigne, un peu perverse. Elle régnait comme un despote sur son petit monde entre les cageots de légumes, les piles de boîtes de conserves et les pièces de charcuterie.

Nicolas secoue ses cheveux mouillés. Il est seul dans la ruelle qui somnole, caressée par un vent frais. La pluie a cessé. Il soupire. Tout cela, c'est du passé. Il a tourné la page, il n'entrera pas dans ce système-là ; il y a encore une place pour les gens qui veulent lutter. Une bouffée d'espoir lui monte au visage : il restera indépendant et il refusera toute concession. Madame Moulinier va l'aider, avec ses relations il pourra continuer sa route ; mais il refuse d'ores et déjà cet avenir morose qu'elle envisage pour lui, en accord avec sa mère. Il doit rester sur le qui-vive, comme une sentinelle avant l'assaut final. Il n'a pas

droit à l'erreur : l'existence se joue sur une seule voie et les détours sont toujours douloureux, voire impossibles.

Il sort soudain de sa rêverie. Maintenant, il est devant l'immeuble de Maria. La façade en pierres de taille est imposante, grise et massive dans la nuit pluvieuse. L'appartement de la famille Pizzera, l'entrepreneur, est au troisième. Il y a seulement une porte-fenêtre allumée, qui donne sur un balcon, laissant filtrer une lumière douce. Nicolas s'engage dans le vaste escalier d'entrée ; une odeur piquante de lessive lui chatouille les narines ; ici également on bichonne la montée, un autre Nicolas peut-être ? Le bruit de ses pas résonne dans les étages, comme à l'intérieur de la nef d'une église. À cette heure, les gens doivent avoir fini de souper.

Devant la porte de l'appartement de Maria, il hésite. Quelque chose ne tourne pas rond. Ce calme, ce silence à peine dérangé par quelques bruits de vaisselle provenant du logement d'en face, n'est pas normal. Il devrait y avoir du monde. La porte s'ouvre brusquement devant lui, avant qu'il ait eu le temps de frapper. Maria est là, à contre-jour, dans un halo de lumière, souriante, rassurante. Il pousse un soupir de soulagement.

« J'ai eu un instant l'impression d'être dans un sanctuaire. J'imaginais que tout le monde était décédé chez toi. On parle bien d'un silence de mort ? Elle est plutôt impressionnante ta maison. Ça ne doit pas être drôle tous les jours entre ces murs de pierre... !

— C'est une construction très ancienne, les appartements sont grands ; il y a sept pièces, des fois je m'y perds. Entre ! Les filles vont arriver !

— Merci, je suis trempé.

— Je t'apporte un linge de bain, tu vas attraper la maladie ... »

Nicolas s'avance avec précaution, il glisse sur le plancher ciré. Une forte odeur d'encaustique imprègne le couloir et les meubles. Maria revient avec un linge de couleur, elle essuie le visage du garçon. Puis elle désigne une porte au fond du couloir : « Ma chambre ; j'ai tout préparé ! Installe-toi, j'ai encore à faire en cuisine ; j'apporte le vin et les verres. »

La chambre est grande ; une table basse encombrée de vaisselle est installée contre un lit couvert d'un édredon à fleurs. Sur le bord de la table, un plat contenant quelques sandwiches au jambon. Tout cela a été préparé dans la précipitation. Ce n'est pourtant pas le genre de Maria qui est d'habitude très organisée.

La jeune fille tarde à revenir et les invitées ont déjà une bonne demi-heure de retard. Nicolas se lève, il fait quelques pas dans la pièce déserte ; il feuillette machinalement un illustré. De l'autre côté de la cloison, il entend quelqu'un tousser avec force, une toux persistante de personne âgée, probablement mal en point. La quinte se termine par un répugnant borborygme, puis le silence se rétablit. À ce moment Maria entre, elle paraît un peu confuse. Nicolas l'interpelle, surpris et déçu :

« Tu m'avais dit qu'on serait seuls, avec tes copines, non ? Je ne suis pas fou ! Y a quelqu'un qui crache ses poumons dans la chambre d'à côté. À quoi tu joues ?

— C'est ma grand-mère. Elle ne nous dérangera pas. Elle a parfois des crises, mais ce n'est pas grave, elle est asthmatique. Mes parents n'ont pas voulu la prendre à Milan, à cause du voyage en voiture ; elle est trop fatiguée ; elle a du caractère et toute sa tête, alors elle vit avec nous, tu comprends ?

— Oui, je commence à comprendre. Et j'imagine que tes copines ne nous dérangeront pas non plus ! Tu t'es fichue de moi, Maria. Alors, je te laisse avec tes sandwiches, la grand-mère qui se meurt et ta réception bidon... ! »

Succédant à la tirade furieuse de Nicolas, une nouvelle quinte de toux s'élève, puis retombe en cascade, derrière la cloison ; cette fois la vieille n'arrive plus à se contrôler. Elle touche le fond. Maria sort vivement de la pièce pour rejoindre la malade.

Nicolas se lève, il est excédé, il en a assez vu et entendu. Après une longue minute, Maria rentre à nouveau dans la chambre, l'air résolu :

« Ça ira ! Je lui ai donné son sirop. Elle va s'endormir. Ne te fâche pas, je voulais t'avoir avec moi ce soir. La petite fête c'est pour toi. Je ne vais pas te manger ! On a toute la nuit devant nous. Laisse-toi aller, pour une fois...

— Écoute, Maria ! Ça ne peut pas marcher entre nous... On ne prend pas les gens en otage, comme ça... ! Les copains vont se foutre de nous ; on va être la risée du quartier !

— Je ne crois pas, ils sont déjà tous au courant. L'idée vient de Marc, c'est lui qui me l'a soufflée... ! Maria est contente de l'effet produit. Un effet de surprise qui déconcerte le garçon.

— Alors là, c'est le comble ! Je passe pour un pigeon maintenant. Salut ! Je m'en vais, prends bien soin de ton ancêtre ! »

À cet instant la jeune fille éclate en pleurs. Une vraie crise de larmes. Il n'y a pas de doute à avoir, elle ne fait pas son cinéma habituel. Nicolas reste en arrêt devant elle, les bras ballants, coupé dans son élan en direction de la sortie.

Il n'imaginait pas qu'une fille se mettrait à pleurer un jour devant lui. La scène ressemble furieusement à un vrai chagrin d'amour, comme dans les films. Il est ému, et la prend dans ses bras, en embrassant ses cheveux. Elle se laisse aller contre son épaule. Nicolas s'assied sur le bord du lit ; il attire Maria contre lui et essuie ses larmes avec une serviette.

« Calme-toi, on ne va pas en faire un plat. Je reste un moment si tu le désires, j'ai la permission de minuit. On est des grands, quand même ! Sers-moi un verre de vin ; on va trinquer à nos amours envolés, à notre union impossible... !

— Je n'aime pas quand tu plaisantes ! Il n'y a rien de drôle, je suis malheureuse...

— Je sais, mais la vie ne fait pas de cadeaux. Regarde Mathilde par exemple, elle y a cru, au départ. Les mecs l'ont laissés tomber ; maintenant, elle se vend au premier venu...

— C'est de sa faute !

— Je ne crois pas. Verse-moi encore un verre, et arrête de m'embrasser dans le cou, ça me chatouille. »

Le vin est bon, un peu épais. Un chianti qui vient tout droit d'Italie. Une cuvée spéciale selon Maria. Nicolas a la tête qui tourne un peu, il se sent euphorique. Dans un moment de lucidité, il essaie de grignoter un sandwich, des miettes tombent sur le lit. L'édredon est tombé sur le sol. Maria, étendue au milieu du lit lui tend les bras. Nicolas se colle contre elle, il cherche à épouser ses formes d'adolescente. Elle a les yeux fermés, elle attend la suite. Nicolas perd un peu la tête, il caresse un genou de la jeune fille, remonte le long d'une cuisse ; la peau de Maria est douce, elle paraît fondre sous sa paume. Le désir monte en lui, il ne se contrôle plus. Le visage de Maria est contre le sien, il entend sa respiration saccadée. Il embrasse ses lèvres qui ont un goût de framboise. Elle gémit.

Sans transition, la scène bascule dans le présent ; le fil ténu de l'émotion est rompu. Dans la pièce d'à côté la grand-mère s'est réveillée ; elle s'agite convulsivement. Un grand bruit métallique résonne dans l'appartement, suivi d'une nouvelle quinte de toux qui semble ne pas vouloir s'arrêter. Maria se

redresse. Elle s'appuie sur un coude, une mèche de cheveux couvre son œil droit. Le gauche exprime une noire déception ; le réveil est trop brutal. Elle baisse machinalement sa jupe et remet de l'ordre dans son corsage. Nicolas pousse un long soupir de découragement, il a les nerfs à fleur de peau. Il attend la fin de la crise, avant de se lever, déçu. Il a envie de l'étrangler, la grand-mère, une fois pour toutes ou bien de l'étouffer, ce serait plus propre. Maria quitte à nouveau la pièce ; il l'entend causer, derrière la cloison, avec la malade qui pousse de petits gémissements à intervalles réguliers. La jeune fille entre dans la chambre ; devant le lit défait, elle a le visage désolé.

« Elle a fait tomber son écuelle, il restait encore un peu de soupe. Bonjour les dégâts, il faut que je nettoie le tapis ; mais le pire c'est qu'elle a fait dans son lit. C'est la première fois, je pense qu'elle l'a fait exprès ; c'est à cause de nous ! Elle n'aime pas quand je reçois du monde. Elle a des antennes, elle a deviné que tu étais là. Normalement, elle n'entend rien ; elle est sourde comme un pot !

— Je crois qu'on va en rester là pour ce soir. Prends bien soin de ta grand-maman, des fois qu'elle te lâche dans la nuit, ce serait le comble !

— Tu n'as pas de cœur, Nicolas. Je ne pensais pas... C'est elle qui m'a élevée, je ne peux pas la laisser tomber. Je suis désolée...

— Pas autant que moi ! Là, j'ai vraiment donné. Un conseil : ne jamais accueillir de belle-mère dans une famille. C'est *la* règle. Tu le diras à tes parents. Chez nous, mon père a voulu avoir sa mère auprès de lui, à la maison. La mienne lui en a toujours voulu, c'était devenu l'antichambre de l'enfer. Ils ont fini par placer la vieille, mais le mal était fait. Je vous souhaite

bien du plaisir ; tu n'es pas au bout de tes peines, ma pauvre Maria ! »

Nicolas, furieux, a dit ce qu'il avait sur le cœur. Il quitte la chambre en jetant un bref regard sur le lit en désordre, vain témoin d'un nouvel échec. Dans le fond, heureusement qu'il n'est pas trop branché sur les filles ; elles sont décidément trop superficielles. Les choses sont bien ainsi. Il ne se sent pas prêt pour le grand saut : cette vie à deux, qui se termine si souvent par des querelles aussi stériles qu'inutiles ! Il sait que dans le meilleur des cas, les illusions et les rêves communs du début s'enlisent inexorablement dans la monotonie du quotidien. En général la famille et les proches participent, volontairement ou non, au naufrage des couples. C'est ainsi depuis toujours. Nicolas n'aime pas la famille. Avec Maria ils n'ont décidément aucune chance de se rencontrer sur ce terrain-là !

Plongé dans la nuit humide et froide, il retrouve son calme. Devant l'immeuble du Passage, obscur et silencieux, il fait une pause. Il a besoin de mettre un peu d'ordre dans sa tête. Nicolas n'a pas envie de retrouver tout de suite sa misérable chambre d'adolescent. Il ne peut en vouloir à Maria, elle a cru bien faire. C'est une chic fille, mais elle restera toujours une copine et rien que cela.

Maintenant, il comprend mieux ce désir d'indépendance, qui s'accompagne d'un mal de vivre et que beaucoup reprochent à Mathilde et à ses semblables. Malgré une attitude parfois candide, peu conforme aux règles établies, elles refusent instinctivement le compromis, l'alignement facile derrière les petites filles modèles, nos compagnes de tous les jours en quête d'une vie sans surprise. Dans un premier temps, on ne peut pas donner tort à ces dernières: chacun a le droit de traquer le

bonheur à sa façon et d'éviter les problèmes. Seulement la vie se charge de les créer, les problèmes : parfois gros comme des montagnes. Et les petites filles modèles se retrouvent démunies en face de situations imprévues. Alors, elles cherchent à sauver les apparences, à rafistoler leur existence qui part en lambeaux. Ou bien elles s'enferment dans la monotonie des jours, elles continuent les gestes qui font vivre, essayant de faire bonne figure en face de l'adversité. En général, les hommes, les maris, ne voient rien ; ils sont aveugles, plongés dans leurs certitudes, eux aussi victimes toutes désignées pour le malheur.

Un jour le décor s'écroule et les gens se retrouvent face à eux-mêmes, mais il est trop tard pour se poser des questions. Il ne leur reste plus qu'à ramasser les débris d'une existence factice et à constater qu'ils sont passés à côté de l'essentiel.

Nicolas a déjà fait son choix ; il s'engagera hors des sentiers battus, là où la vie prend tout son sens. Il n'a pas l'esprit d'un révolté, il cherche simplement à éviter l'ornière du conformisme, à contourner l'esprit monolithique des jeunes conservateurs qu'il côtoie régulièrement pendant les cours. Des personnes dont le programme est souvent dicté par la peur de l'inconnu ou le manque de curiosité. Justement, parcourir l'inconnu, c'est son programme à lui, Nicolas. Traverser le monde et découvrir ses singularités ; s'étonner devant les hommes et les choses ; garder un œil d'adolescent devant les mystères de la vie. Ne pas conclure.

Avant de regagner son lit, il reste encore quelques instants devant sa table de travail. Il avait commencé un devoir de math. Ces équations qui ne veulent rien dire en apparence sont pour lui le lien qui lui permettra de progresser. De poursuivre sa quête.

Dans la chambre silencieuse, son esprit travaille encore. Il pense qu'il est sur la bonne voie. Les autres ne comprennent pas,

mais il sait leur parler ; il a besoin d'eux. Il repense à Maria : c'est décidément une bonne fille ; elle mérite un fiancé qui la respecte et qui l'aide à trouver son chemin et à partager. Nicolas sait qu'il n'en est pas capable.

*

L'année scolaire, au Collège d'Italie, avait bien débuté pour Nicolas. Après plusieurs semaines nécessaires à une adaptation progressive au programme de la seconde année, le garçon s'était plongé dans les délices de l'étude, clef indispensable pour accéder à la connaissance et comprendre le monde, c'est-à-dire s'en faire une image cohérente. Il se sentait attiré par les sciences naturelles et la chimie ; deux disciplines qui lui permettaient d'ouvrir les yeux sur son environnement et de saisir le fonctionnement des êtres. Il avait compris que le monde dans lequel nous sommes plongés tous les jours, pourtant si familier, n'était pas aussi banal qu'il paraissait. Pas besoin de scruter de lointaines galaxies pour se poser les bonnes questions. Il en avait déjà causé avec monsieur Rosier, qui était très érudit, et avec son patron occasionnel, le pharmacien Ducommun, qui voyait bien que Nicolas cachait un caractère curieux. Il l'encourageait dans la voie de la réflexion.

Par contre, Nicolas était moins motivé par l'étude des langues ; il avait pas mal de peine avec le français et l'allemand. Il trouvait les règles de grammaire trop contraignantes, parfois arbitraires avec plein d'exceptions qui semblaient être conçues exprès dans le but de pourrir la vie d'un collégien.

De plus, pendant cette deuxième année, le français était toujours enseigné par Kaminsky, le prof à la tête de crapaud. Il n'avait guère changé ; selon son habitude, comme l'année précédente, il évaluait au début de l'heure, avec une sorte de satisfaction perverse, les jeunes collégiens afin de choisir la proie idéale, celle qu'il pourrait tourmenter en cours d'année. Un jeu pervers. Mais personne n'osait s'en plaindre, de peur de représailles éventuelles.

Nicolas avait fait son portrait, une caricature : il avait souligné ses joues pâles, tombantes, ses grosses lèvres baveuses, ses yeux ternes derrière les vitres épaisses d'une paire de lunettes cerclées d'acier. Avec son ventre proéminent, qu'il glissait comme une proue de navire entre les rangées de pupitres, il rappelait plus que jamais une figure mythique maléfique, à l'affût d'une victime expiatoire.

David, son souffre-douleur préféré, l'avait un jour comparé à une de ces gargouilles de pierre blanche, fantastique et démoniaque qui monte une garde silencieuse, accrochée à la façade des églises médiévales.

Maintenant, une sorte de terreur quasi religieuse s'est installée en permanence dans la classe. Pourtant « la gargouille » est très satisfaite de sa méthode qui lui permet de faire régner une discipline exemplaire, dans un silence de plomb, parmi les malheureux candidats au certificat d'études secondaires. C'est un passage obligé pour accéder au Collège Calvin, ultime portail avant l'université. C'est ce chemin, couvert de ronces et semé d'embûches, que Nicolas a emprunté.

Chaque jour, le professeur, ce cerbère de l'enseignement, gardien et défenseur du parler juste et de la syntaxe grammaticale, se choisit une nouvelle victime innocente qu'il

soumet à la question devant le tableau noir. Rares sont ceux qui en ressortent indemnes. Pour une raison inconnue, Nicolas se sent encore relativement épargné. Il est vrai qu'il est plutôt bien coté, et considéré par les enseignants du collège comme un élève sérieux et appliqué. Un bon élément donc.

Ce vendredi matin, un souffle particulier circule entre les rangées de collégiens sagement assis et alignés derrière leurs pupitres. Pas un bruit dans la classe. La « gargouille » consulte un paquet de feuilles d'épreuves couvertes d'annotations au crayon rouge. Il garde le silence, pendant de longues minutes. Des minutes qui paraissent interminables à Nicolas. Pour les élèves, c'est un signe qui ne trompe pas : le prof est de mauvaise humeur. Nicolas ne peut s'empêcher de frissonner sous son pull de laine. Il va se passer quelque chose. Kaminsky prend soudain la parole ; il embrasse d'un geste du bras l'ensemble de la classe :

« Vos résultats son lamentables.... Je vous le répète : lamentables. Et le mot est faible, mais il est juste : j'ai envie de pleurer (c'est une image) devant ces copies bourrées de fautes. Je prêche dans le désert, vous êtes tous des ânes. Nous recommencerons cette épreuve la semaine prochaine, ce sera votre dernière chance ! En attendant : monsieur Bernstein, au tableau ! Allons... ! Plus vite que ça ; du nerf, on dirait que vous allez au-devant d'une exécution ! »

Le pauvre David est terrorisé ; il s'agit bien d'une parodie d'exécution à la manière de la gargouille ! Il sait qu'il va payer pour les erreurs de toute la classe. Il marche avec son long corps un peu voûté, courbé vers l'avant, comme celui d'un vieillard. C'est sa démarche habituelle, une allure résignée qui provoque parfois les rires de ses camarades. Mais aujourd'hui il paraît

encore davantage affecté ; il avance en traînant les pieds. Son visage est rouge, congestionné et, avec ses taches de rousseur et ses cheveux ébouriffés, il donne l'impression d'un détenu en sursis.

« Alors, Bernstein, on vous écoute ! Parlez-nous de la conjugaison des verbes pronominaux, sans oublier les exceptions à la règle, évidemment... !

— ...

— Je ne vous entends pas ! Parlez plus fort et regardez la classe. Redressez-vous bon sang ! Vous ressemblez à une limace sur un plant de salade ! » Le maître est satisfait de sa tirade. Il consent un léger sourire. L'image a provoqué quelques rires étouffés parmi les collégiens.

Nicolas ressent profondément l'humiliation subie par le garçon ; il a l'impression de vivre le calvaire du malheureux David Bernstein. Ce dernier a perdu l'usage de la parole. Il tente cependant d'articuler quelques mots, mais seuls des sons incompréhensibles sortent de sa bouche crispée par l'angoisse. Soudain il fond en larmes, et jette la craie, qu'il tenait dans son poing serré, au sol. Il descend brusquement du podium qui domine la classe, sans un regard en direction du bureau du professeur. Celui-ci, médusé, regarde Bernstein se diriger vers la porte vitrée qui donne à l'extérieur de la classe. David ouvre la porte à la volée et s'enfuit en courant dans le couloir désert. On entend ses pas décroître en direction de l'escalier qui conduit à l'étage inférieur, vers la sortie du collège et la liberté.

Le mot n'est pas trop fort. Nicolas envie presque son camarade maintenant ; il vient de franchir un pas décisif en refusant d'entrer dans le jeu vicieux du maître. Un maître qui s'est révélé : en réalité un minable petit instituteur, sans

envergure, enfermé dans le cadre rigide de sa propre éducation ; une éducation répressive, datant d'un autre âge. Un personnage voué à l'extinction, mais qui peut encore nuire quelques années avant de disparaître, comme beaucoup de ses pareils, dans les méandres de l'histoire.

Nicolas doit résister. Il est tenté d'agir comme David ; mais il ne peut renoncer. Il n'en a pas les moyens. Il doit faire profil bas, traverser l'épreuve. La société est faite de gens comme cet enseignant ; des gens qui cherchent à imposer leur vision étroite du monde et qui génèrent l'ennui et le dégoût dans notre quotidien. Des gens attachés à la forme des choses plutôt qu'à leur essence ou à leur signification. Ils sont dénués de toute imagination. Nicolas pense aussi à Falabert : il est du même monde. Avec une sérieuse dose d'hypocrisie en plus... Le Falabert est connu dans le quartier ; c'est le coiffeur de la rue de Carouge qui lui en a parlé un jour : le coiffeur est homosexuel, comme le diacre qui joue au vertueux. Mais contrairement à l'homme d'église, il ne s'en cache pas. Il a le mérite d'assumer sa condition et les clients respectent son choix.

Nicolas sort de sa rêverie, maintenant la classe est en ébullition : tous les élèves parlent en même temps, chacun y va de son commentaire. Le maître s'est levé, il menace la classe avec une règle de métal ; puis il exécute des moulinets furieux au-dessus de sa tête à la manière d'un chef d'orchestre qui s'agitait vainement devant un public mécontent. Il désigne la porte vitrée restée ouverte, en prononçant des mots sans suite, qui se perdent dans le brouhaha général :

« Vous êtes renvoyé... Je ferai un rapport... salé, je vous le garantis... graine de voyous ! »

Il se retourne vers la classe, cherchant une nouvelle victime. Il écume.

« Tout le monde assis ! Les insolents qui sont responsables de ce remue-ménage inadmissible seront aussi renvoyés. Je vais prendre des noms... Sinon je demanderai une punition collective dans mon rapport au directeur. Ouvrez votre livre de grammaire à la page 109, nous allons parler des verbes irréguliers... Pour l'instant, c'est une affaire classée, mais il y aura des suites pour Bernstein et pour les autres ! Je connais ses semblables, leurs manières... ! »

Involontairement, dans sa colère, le maître dévoile sa pensée profonde : la haine du Juif ; il ne s'agit pas simplement de devoir mal appris et le pauvre David paie peut-être aussi pour l'arrogance de ces hommes aux chapeaux ronds, habillés de noir, tristes à mourir, membres d'une religion exclusive et d'un peuple mal aimé. Des gens qui, comme Kaminsky, sont enfermés dans leurs idées reçues, filant comme des lapins apeurés le long de l'avenue des Philosophes, en évitant les passants. Nicolas ne les aimait pas, mais il ne voyait pas le rapport avec David qui était un bon copain, intelligent de surcroît. David avait l'esprit ouvert, beaucoup d'humour, et n'était pas pratiquant. C'est ce qu'il disait du moins et Nicolas n'y attachait de toute façon guère d'importance, lui qui avait tourné définitivement le dos au clergé.

La sonnerie indiquant la fin de l'heure retentit, comme un signal de délivrance. La tension dans la classe était montée à son comble. Nicolas se retrouve dans la cour sous les marronniers qui commencent à perdre leurs feuilles. Il marche sur ce tapis bruyant, en traînant les pieds, du vague à l'âme. Il a quitté les camarades qui commentent les événements de la matinée, agglutinés en petits groupes exaltés. Ses pensées sont ailleurs.

Son expérience éphémère avec Malika et sa famille, les émigrés de Lescheraines repoussés par l'opinion, l'avaient déjà éclairé sur les relations difficiles entre les peuples et il avait compris que la barrière des religions était infranchissable. Monsieur Rosier aurait parlé d'une leçon de chose, en vraie grandeur. D'une manière plus générale, Nicolas avait réalisé que les rapports entre les gens étaient biaisés, basés sur une sorte d'agressivité naturelle entretenue par un enseignement élitiste qui, dans toutes les sociétés, développait l'esprit de compétition chez les adolescents et le sens du nationalisme, source de tous les conflits et responsable de tous les cadavres de l'histoire ! Ce qui ne faisait que compliquer les choses. Les qualités individuelles étaient étouffées ou noyées dans la masse moutonnaire vivant dans l'illusion d'une société meilleure, contrôlée par des technocrates annonçant des lendemains pleins de promesses !

Monsieur Rosier lui en avait parlé, un jour. C'est lui qui avait ouvert les yeux du garçon en lui montrant les rangées de livres sagement alignés sur les rayons de sa bibliothèque, un ancien meuble en chêne massif : « Tout est là ! Mais les gens ne lisent plus, surtout les jeunes. À quoi bon toute cette sagesse accumulée pendant des siècles, si personne ne cherche à la mettre en pratique ? Il s'agit pourtant de quelques règles simples qui permettent aux hommes de coexister en paix. Bien sûr, tu vas avoir un programme de lecture ; l'école aime bien les philosophes, ils sont un peu à l'origine de notre état laïque. Vous allez disserter sur leurs modèles, jouer avec les mots – qui d'ailleurs servent souvent à camoufler notre ignorance – et finalement vous rendre compte que toute cette prose est inapplicable dans notre triste quotidien. La raison est assez simple à comprendre : la sagesse de ces grands hommes n'est

pas compatible avec notre modèle de société moderne. Ce modèle, vois-tu, est basé sur le marchandage et les réflexes basiques des individus : la recherche du bien-être matériel et le rattachement à une région, à un clan. Des réflexes qui proviennent du fond des âges, et qui sont enfouis à tout jamais dans notre inconscient.

Aujourd'hui, on ne parle plus de tribu, mais de nation. Simplement parce que nous sommes incapables de contrôler la croissance de nos populations. Tous nos malheurs proviennent de cette démographie galopante ; on se multiplie comme des lapins, avec la bénédiction de l'église et de l'armée qui a besoin de petits soldats pour occuper ses casernes et garder nos frontières. Alors que le jeu politique se passe ailleurs, hors de notre portée, dans les bourses et derrière les portes blindées de nos banques. C'est un jeu de hasard biaisé, contrôlé par les maîtres du système, les tricheurs ! Les seigneurs de la finance. Mon pauvre Nicolas ! Tu es un garçon courageux, mais tu vas te faire manipuler comme les autres... ! »

Nicolas avait trouvé que monsieur Rosier était bien amer dans ses propos sur les hommes, nos concitoyens. Son bonheur, il était bien décidé à le saisir à bras le corps. Nicolas se sentait de taille à enjamber tous les obstacles !

Maintenant, sous les marronniers colorés, indifférents aux malheurs de l'humanité, Nicolas n'est plus très sûr de lui. Il n'entend plus les conversations animées de ses camarades. Depuis quelque temps le doute s'est insinué dans ses réflexions, comme un ver dans un fruit mûr. Tout se passe comme si ce monde en autorégulation avançait à l'aveuglette. L'école sert à mettre un ordre fictif dans le grand désordre universel, qui, lui,

est irréductible dans sa complexité. Dans ce grand chaos, il a perdu ses repères !

En fin d'après-midi, il retrouve le calme relatif de sa petite chambre. L'immeuble pèse sur lui de tout son poids, il le sent au-dessus de sa tête, comme un monstre inerte au repos. Six étages où se jouent des dizaines d'existences qui s'ignorent, tout en se côtoyant, comme les pièces d'un grand puzzle qui ne sera jamais terminé, dont le dessein et le sens lui échappent. Comment font-ils pour meubler leur ennui, remplir le grand vide des jours, le creux des mornes dimanches sous le ciel plombé du stratus genevois ?

Cette journée fatale n'en finit pas, sa mère n'est pas encore rentrée, elle doit être en visite quelque part chez une amie. Elle passe parfois des heures chez la « marraine », une vieille fille qui partage, avec ses chats, un studio au premier étage. Nicolas l'évite dans la mesure du possible, mais la marraine est tenace, elle tient la jambe à la mère Brunet régulièrement, tous les soirs de la semaine. Elle s'invite, comme un membre de la famille.

En attendant le retour de la mère, Nicolas s'occupe : il nettoie quelques toiles d'araignées qui tapissent les coins de la pièce, sous le plafond gris de poussière. Les araignées, il les aime bien. Elles lui tiennent compagnie pendant ses longues heures d'étude. Ce soir, il n'a pas envie de se plonger dans ses cahiers. Il somnole, une douleur sourde monte comme une vague le long de sa nuque, annonçant une forte migraine...

Soudain, il sursaute, et se retrouve au pied de son lit, assis, bien éveillé : il a entendu un cri de détresse provenant des étages. Le grand silence du soir est rompu. Il sort rapidement dans l'allée du rez. Au-dessus de lui, les cris ont repris,

accompagnés d'un bruit de conversation précipité et confus. L'ascenseur descend maintenant, avec un bruit de ferraille, et s'arrête à son niveau. La mère Brunet, les cheveux en bataille, la mine catastrophée lui tombe dans les bras. Elle s'explique, d'une voix haletante, hystérique :

« Mathilde... C'est Mathilde ! Elle a tenté de se suicider. Monte vite chez elle. C'est Edouard, le coiffeur qui m'a avertie ; j'étais à l'étage, au premier ; lui, il a tout vu... Au moment de fermer les volets de sa boutique, côté cour... Il l'a vue se pencher à sa fenêtre ; la pauvre était couverte de sang... On est montés, la porte était grande ouverte, heureusement. J'ai téléphoné à police secours ; ils vont envoyer un gendarme, un médecin... Mon Dieu, quel malheur... Je dois guetter l'arrivée de l'ambulance dans le Passage. Monte, je te dis... ! Tu pourras lui parler, elle est consciente ! »

Nicolas se précipite dans l'escalier ; la maison est en effervescence, des portes claquent. Des voisins effarés se croisent dans la montée tout en échangeant quelques mots ; la nouvelle circule entre les étages.

Devant la porte de Mathilde, il y a du monde. Nicolas se fraie un chemin jusqu'au divan où la jeune fille, pâle comme une morte, semble dormir. Un homme, un inconnu, lui tient le bras, et lui parle à voix basse, pour éviter la perte de conscience. Il lève la tête à l'arrivée de Nicolas :

« Je lui ai fait un garrot, je suis infirmier... J'étais en visite dans l'immeuble. Elle a demandé après toi. Dis-lui quelques mots, il faut qu'elle reste avec nous en attendant le médecin, tu comprends ? L'ambulance va arriver...

— Oui, c'est mon amie, je... »

L'émotion de Nicolas est trop forte. Les larmes lui montent aux yeux. Mathilde remue la tête, elle cherche à essuyer la sueur

et les traces sanglantes sur son front avec son poignet mutilé, couvert d'un bandage de fortune. En voyant Nicolas, elle tente un faible sourire :

— C'est gentil d'être venu, Nico... ! Faut que j'te raconte... »

Mathilde délire un peu. Elle prononce quelques mots sans suite, d'une voix blanche, comme si elle s'adressait à une personne invisible. L'arrivée du médecin interrompt ce difficile début de dialogue. La jeune femme perd connaissance. Le médecin fait sortir tous les acteurs de cette scène tragique. Nicolas se retrouve sur le palier. L'infirmier, un peu bouleversé lui touche l'épaule :

« Ne t'en fais pas, garçon ; elle va s'en tirer... ! »

Nicolas hoche la tête.

« Oui, elle va s'en tirer... probablement... et après ? »

Chapitre Sept

Nicolas est seul avec sa mère, dans la loge silencieuse. Les locataires sont rentrés dans leur appartement, le visage sérieux, marqué par la consternation. Plus tard, ils commenteront l'événement, d'abord à voix basse, sur le palier devant leurs portes. Puis sur un ton plus haut, en essayant de comprendre une situation qui les dépasse. Mathilde ne fait pas partie de leur monde raisonnable, sans histoire. La misère morale est une île déserte ; elle se vit dans la solitude, personne ne peut la partager. On la contemple, impuissant, comme un tableau morbide dont on ne comprend pas la signification.

La mère Brunet explique à son garçon le fil des événements, la gorge nouée par l'émotion :

« La petite était à bout ! J'ai senti venir le drame. Mathilde s'est mise à déprimer quand la pétition a commencé à circuler dans l'immeuble...

— Quelle pétition ? Je ne suis pas au courant ; tu m'as caché quelque chose ?

— C'est Falabert ; tu le connais... ! C'est un drôle de bonhomme, quand même. On ne sait jamais ce qu'il pense. Il m'a dit l'autre jour que je devrais mieux m'occuper de certains locataires qui nuisent à la réputation de la maison. Il a parlé de

morale bafouée, quelque chose comme ça ! J'ai rien compris. Il m'a aussi parlé de Sergio et de Mathilde ; il ne les aime pas. Quoique je pense qu'il a des vues sur la gamine ; c'est un coquin le Falabert ! Après la mort de ton père, il m'a même fait des propositions ! J'l'ai renvoyé à son catéchisme, tu imagines le culot ! Non mais dis ! Y s'prend pour Dieu le Père...

— C'est un vrai salaud, tu veux dire ! Le bon Dieu n'a rien à voir là-dedans. Je vais lui dire ce que je pense à ce faux-cul ! Nicolas indigné est fou de rage. Il ouvre la fenêtre pour respirer un peu d'air frais ; la cour est vide et plongée dans le silence.

— Calme-toi, Nicolas. T'es encore un gamin... Tu peux rien contre lui. De toute façon la régie n'entrera pas en matière. J'les connais : tout ce qui les intéresse, c'est d'encaisser les loyers, le pognon. On ne les voit jamais. Et puis Mathilde est discrète, elle reçoit pas à la maison. Enfin, plus maintenant ! »

Nicolas est effondré devant tant de bêtise. Il sait que Falabert est un être buté, bourré de préjugés sur le monde et les gens, prêt à faire régner sa loi, avec l'épée s'il le fallait : c'était son expression favorite (il citait un passage du Nouveau Testament). Mais le garçon n'avait pas imaginé que le bonhomme pouvait être dangereux : un nuisible capable de faire basculer une existence !

Bien sûr la pauvre Mathilde s'était laissée manipuler, elle avait cédé un peu trop facilement aux avances de Sergio et elle était tombée dans le piège tendu par le réseau vicieux de la bande des Polonais, de vrais chasseurs de filles, ceux-là ! Nicolas les avait fréquentés quelque temps, lorsqu'il travaillait encore pour le beau Sergio. Ces types payaient bien pour de petits boulots, sans trop de conséquences. Ils employaient aussi des gars du squat d'en face, à côté du bâtiment de paroisse. Tout

ce petit monde vivait jusque-là en bonne intelligence. Maintenant, avec la tentative de suicide de Mathilde, les choses allaient changer. Nicolas en est persuadé, le vent avait tourné !

Il fallait agir, trouver une solution à cette mauvaise querelle qui allait diviser le quartier, provoquer peut-être d'autres drames... Nicolas ne partage pas le pessimisme de sa mère.

Il reprend, sur un ton sévère :

— Il faut lui donner une leçon, au diacre ! L'autre jour, Marc l'a surpris en train de caresser un des gosses aux Meylan dans le local à vélos ! C'est un cochon de pédé. Il faut avertir les flics et retirer cette pétition.

— On ne peut rien prouver, mon pauvre Nico. En plus il y a d'autres vicieux dans la maison, tu le sais bien. Comme le père Moineau qui profite de son grand âge pour lorgner les jambes des fillettes ! Même qu'il y voit pas très bien. Et puis dans le milieu que fréquente Falabert, c'est chose courante. J'en ai parlé un jour avec le pasteur Gendre, j'avais peur pour toi. Il était plutôt embarrassé ; il y avait déjà eu plusieurs scandales avec son prédécesseur, mais les autorités ont étouffé l'affaire. D'ailleurs...

— C'est dégueulasse ; et toi, tu ne dis rien ?

— Je n'ai pas envie de perdre la loge. Qu'est-ce qu'on deviendrait ? Hein, gros malin ?

— Alors, on reste les bras croisés ?

— De toute façon les gens n'ont pas signé la pétition. Je l'ai vue. Ils ont trop peur des ennuis. Les « amis » de Mathilde, tu comprends ? Tu vois ce que je veux dire, oui ? Tu n'es pas nigaud quand même ! »

Évidemment, la jeune fille aurait dû être « soutenue » par les voyous qui exploitaient sa crédulité, et qui, normalement,

devaient intervenir. Mais Nicolas n'y croit pas trop. La bande des Polonais avait d'autres chats à fouetter et, pour eux, une prostituée ne valait pas cher entre leurs mains. Quant aux ronds de jambes et aux grandes déclarations lénifiantes de Sergio, qui avait proposé ce travail d'hôtesse de luxe à Mathilde, ce n'était que de la poudre aux yeux. Sergio est un incapable, un protecteur qui se retranche derrière son Isabelle, la baronne, lorsqu'il sent venir un grain à l'horizon.

La baronne ne comprenait rien à la situation ; parfois les inspecteurs des mœurs débarquaient dans son appartement, elle était alors tout sourire. Elle avait appris que son Sergio entretenait de bonnes relations avec les gendarmes ; il tapait régulièrement le carton avec eux. Du moins, elle le croyait ; et elle n'était pas capable de faire la différence entre un simple flic et un type des mœurs. Eux, ils ne jouaient pas à la belote !

En résumé, Mathilde est à nouveau dans les ennuis jusqu'au cou et elle se retrouve seule contre tous, fragile comme un moineau. Elle est peut-être morte à l'heure qu'il est ? Mais Edouard, le coiffeur, avait dit à Nicolas de ne pas s'inquiéter, en suivant des yeux l'ambulance qui filait en direction de l'hôpital cantonal :

« Je l'ai vue à temps, derrière sa fenêtre grande ouverte. Un hasard ! Je fermais les volets du studio... Je lui ai fait signe ; j'ai bien cru qu'elle allait tenter le grand saut dans la cour ! Elle a reculé quand elle m'a vu. Alors, j'ai téléphoné aux flics... Les entailles au poignet, c'est un peu du cinéma ; disons qu'elle s'est ratée... mais ça fait quand même beaucoup de sang perdu ; elle a pris un gros risque ! Heureusement qu'il y avait un secouriste dans l'immeuble ! »

Nicolas n'a pas beaucoup d'appétit. Il médite, devant son assiette vide, en regardant sa mère couper le rôti.

« Je l'ai fait pour toi. D'habitude, tu sautes dessus ! Tu sais que je ne mange pas beaucoup de viande le soir...

— Oui, je sais. Laisse-moi réfléchir ; j'ai la tête comme une citrouille... !

— Tu l'as dans la peau ta Mathilde, pas vrai ? Voilà mon garçon qui se prend pour un grand !

— Non ; enfin, je ne sais pas ! Je suis bien avec elle, c'est tout. Avant on parlait ensemble, dans l'allée, des fois dans la cour. Elle aimait bien me raconter ses misères. Elle m'écoutait aussi, mais je crois qu'elle ne me prenait pas trop au sérieux... À cause de mon âge ! Si elle avait eu quelques années de moins...

— On ne fait pas le monde avec des « si », Nicolas ! Essaie de remettre les pieds sur terre ; oublie pas tes études, tes copains... T'es encore jeune justement, mon garçon ; cette fille est une névrosée, comme ta tante Julie ; tu ne la connais pas : on a dû l'interner. C'est une triste histoire. Elle ne reçoit pas de visites. Mathilde risque de finir de la même manière, dans une camisole...

— Oui, je sais, la vie continuera sans elle, mais... »

Cette réponse un peu évasive ne reflète pas la vraie pensée de Nicolas. Le garçon a déjà pris une décision, poussé par une sorte de rage impuissante : il se sent assez fort pour faire face à cet adversaire aveugle et sournois : *la rumeur*, qui pousse les faibles au désespoir et au geste fatal qui mettra fin, un soir, à une vie fragile alors que le monde s'offre au bonheur, comme une jeune vierge à conquérir...

La mère Brunet ne réalise pas que Nicolas a mûri pendant cette année riche en événements. Il a beaucoup appris sur les gens ; maintenant il commence à les jauger, à les mesurer, à mieux comprendre leur fonctionnement intime, leurs vraies motivations. Il les classe en diverses catégories, un peu comme on classe les invertébrés au Muséum de sciences naturelles du parc des Bastions : des vers blancs, annelés, de diverses longueurs dans leurs bocaux d'alcool ; des papillons multicolores arrangés comme pour la parade, crucifiés au fond de leurs tiroirs vitrés ; des squelettes de vertébrés à la mâchoire agressive... Chaque espèce occupe une place bien précise dans le grand arbre épanoui de l'évolution : là où la sélection naturelle avait fait son choix, organisant le monde vivant en un gigantesque monument en constante restauration. Mais Falabert n'appartient pas à ce bel édifice ; il doit être éliminé. Nicolas est sans pitié !

Quant aux autres habitants de l'immeuble, ils sont condamnés à une vie végétative, sur le morne plateau de leur existence programmée. Une vision réaliste ? À moins que ce tableau négatif ne soit que la simple projection de l'esprit d'un Nicolas morose, qui juge un peu trop vite ses semblables ?

Cependant, monsieur Rosier occupe une place à part, lui qui a suivi un parcours très atypique. Malgré son âge respectable, le vieux baroudeur continue à défier la société. Les gens le respectent car ils ont un peu peur de lui. Falabert fait un grand détour lorsqu'il le croise, par hasard, dans le hall d'entrée de l'immeuble. Il s'enfonce, sans mot dire, à l'intérieur de l'ascenseur, comme pour y trouver une protection : la tête basse, sous l'œil narquois de l'ancien légionnaire.

Le père de Marc, avec ses idées égalitaires et ses activités de militant communiste, est aussi une personne en marge. Son engagement choquait les gens du quartier, mais le père Jourdan ne se préoccupait guère des remous qui le suivaient dans le sillage de sa marche obstinée vers un monde meilleur, où les individus et les travailleurs, les fourmis du système, retrouveraient leur dignité. Le grand rêve marxiste marquait encore quelques esprits, malgré les dérives de la Russie stalinienne.

Restait maintenant à mettre en œuvre tout un programme, une forme de réponse aux faiblesses du système et à l'impuissance, voire même à l'inertie des autorités. Un programme simple et efficace, à la portée d'un adolescent qui s'attaquerait aux « grands » ; enfin un programme d'action encore passablement confus dans sa tête pleine à craquer...

En se couchant, il cherche un rapport entre ses réflexions profondes sur le monde des hommes et l'affaire un peu sordide de Mathilde, mais il n'arrive pas à trouver de lien cohérent. L'existence des individus est décidément bien compliquée et il ne peut pas se mettre à la place de la jeune fille qui portait déjà un lourd fardeau sur ses épaules. Elle ne possède manifestement pas la force et les outils pour s'adapter aux circonstances et n'a pas à sa disposition le temps nécessaire qui permet à un poisson de se transformer en grenouille ! Dans le fond, le plus simple était d'abord de s'occuper des gredins qui la tourmentaient, de faire un exemple. Ensuite elle pourrait peut-être se sortir de ce guêpier, avec le secours de personnes bienveillantes. Il devait y en avoir, quelque part dans la ville. Il suffisait de chercher. Et ça, Nicolas était capable de le faire.

Au petit matin, à son réveil, Nicolas décide de commencer par le commencement : il a un allié de poids dans l'immeuble, une carte maîtresse ou plutôt un joker qui, par définition, a réponse à tout.

Après la corvée des escaliers de la montée (on était un jeudi) il ira trouver monsieur Rosier. L'ancien légionnaire était revenu d'un long voyage en Afrique du Nord. Il avait encore des contacts là-bas, des anciens, comme lui. Nicolas était sûr de le trouver dans son appartement, en train de feuilleter un ouvrage rare, en fumant sa vieille pipe d'écume en guise d'apéritif. Monsieur Rosier ne buvait plus d'alcool ; il avait réussi à surmonter définitivement ce fléau qui décimait les familles et rendait les gens méchants ou abrutis, dans le meilleur des cas.

*

Serge Rosier est de bonne humeur. Son visage bronzé par le soleil d'Algérie est cependant fatigué, marqué au front par quelques rides tenaces qui trahissent une certaine lassitude ; ce visage usé s'anime chaque fois qu'il croise le regard clair et curieux du jeune Nicolas. En ouvrant la porte, ce matin-là, il ne peut s'empêcher de pousser une courte exclamation de surprise, et de plaisir qu'il ne cherche pas à dissimuler :

« Mon jeune ami Nicolas, quel bon vent ? »

Il n'est pas difficile d'imaginer que, pour le vieux mercenaire qui a trop longtemps vécu dans la solitude, Nicolas est un peu le fils qu'il aurait voulu avoir. Il s'abstient de le faire trop sentir, par une sorte de pudeur naturelle. Son expérience des hommes lui a appris à rester discret ; il contemple les gens sans trop

d'illusions. Comme il n'est pas sous l'emprise du mirage salvateur du « progrès », il reste prudent dans ses jugements sur l'avenir de la collectivité et la capacité des gens à maîtriser leurs pulsions instinctives qui conduisent au repli sur soi.

Il a découvert que Nicolas lui ressemblait un peu ; le jeune garçon montrait déjà une maturité d'esprit et surtout une volonté peu commune qui ferait de lui un individu responsable. Rosier n'aimait pas trop donner des leçons ; il valait mieux indiquer une voie, proposer des solutions et laisser les gens se déterminer. C'était ça la démocratie, avec des effets pervers cependant. Il suffisait d'un pas pour tomber dans le populisme et les tenants du nationalisme se nourrissaient de l'ignorance des masses ; une constante de l'histoire.

Tout cela, il l'avait expliqué à Nicolas qui écoutait le vieux sage avec respect. Mais aujourd'hui, avec l'affaire de Mathilde, les choses avaient pris une autre tournure. Nicolas, sur un ton indigné, avait résumé la situation :

« Il y a des responsables : ceux qui ont poussé Mathilde à se supprimer. Elle a appris qu'une pétition, demandant son expulsion, circulait dans l'immeuble. Je la connais bien, monsieur Rosier : c'est une bonne fille qui ne demande rien à personne...

— J'ai appris l'affaire hier soir, en revenant de la gare. J'avais pris un dernier verre avant de déballer mes bagages. Je me déplace toujours avec plein de choses inutiles ; je dois compenser mes années d'ascétisme. Il y a des points communs entre l'armée et le couvent !

« Bref, pour en revenir à Mathilde, je suis au courant de ce drame qui a failli mal tourner. On en parle dans les bistrots. Mais elle va s'en tirer, c'est le principal. J'ai entendu le nom de Falabert, notre voisin ; il est pas mal impliqué dans cette

malheureuse histoire. C'est surprenant ; d'habitude les bons chrétiens pratiquent différemment : ils cherchent à tendre une perche aux plus démunis plutôt que les pousser dans le fossé. Bizarre... ! Rosier passe une main brune dans ses cheveux coupés courts, en signe de perplexité.

— Mais le Falabert, vous le connaissez comme moi ! Vous savez bien qu'il n'a rien à voir avec l'Église. Il utilise la religion pour se faire mousser et puis il est comme le père Moineau : il aimerait bien l'avoir dans son lit, la Mathilde, pour lui lire les Évangiles. Il n'est pas sexiste. Tout le monde le sait dans le quartier... !

— Il y a du vrai là-dedans... Oui, oui ! Je crois que Falabert a confondu religion et spiritualité. Mais c'est un laïque, ne l'oublie pas. Dans le fond, il est un peu comme la plupart des gens... Il s'est créé un personnage.

— Oui, un personnage qui caresse aussi les petits garçons ! Ma mère l'a vu, il y a deux semaines, dans le local des vélos ! Alors ? Nicolas attend une réponse, plein d'espoir...

— Alors on va faire quelque chose. Je m'ennuie un peu ces derniers temps, malgré mon voyage en Afrique. On va un peu le secouer, ton Falabert. Il n'a pas que des amis au Consistoire genevois et je pourrais même remonter jusqu'à l'assemblée synodale. Depuis l'institution de l'œcuménisme on se parle et je suis en train d'écrire un texte avec votre évêque. Eh oui ! Il y a aussi des évêques dans la religion protestante. Celui-là est Français, je l'ai connu à Grenoble. Je pense qu'on doit pouvoir lui faire peur à notre voisin ; une grande peur même. Peut-être le faire déguerpir... l'obliger à débarrasser le plancher... Ce type est malfaisant !

— Là, je vous suis, monsieur Rosier. Dites-moi ce que je dois faire ?

— Eh bien, on va jouer le même jeu vicieux que lui ! Comme lui et ses pareils sont pratiquement au-dessus des lois, on va le harceler. C'est simple : tu aimes faire des découpages dans les journaux ?

— Euh ! Je ne sais pas ! Je ne vois pas le rapport...

— Tu vas comprendre. D'abord, il nous faudra la collaboration de ton copain Marc ; il est beau garçon et le Falabert, qui ne néglige pas les jeunes de son bord, lui tourne un peu autour. C'est même toi qui me l'as signalé ! Il faut reconnaître que le bonhomme est assez polyvalent...

— Il marche à voile et à vapeur, c'est ça ?

— Oui, en quelque sorte. L'image est belle... ! Rosier esquisse un sourire complice.

— Alors, votre plan ?

— Marc va servir d'appât ; il se laissera un peu approcher dans la cave, juste ce qu'il faut. À ce moment tu interviendras. Ce sera un flagrant délit, comme dans les romans policiers. Tu m'as suivi ?

— Sûrement, mais je ne sais pas si Marc aimera tellement ça ?

— Je crois qu'oui ; ton copain est assez provocateur et il ne porte pas Falabert dans son cœur ; tu me l'as dit également : j'ai une bonne mémoire ! Ensuite, vous ferez comprendre au diacre que vous passez l'éponge pour cette fois. Il vous fera des excuses, comme il l'a déjà fait avec les Meylan, à cause du petit. Ces gens d'église adorent s'excuser, demander pardon. C'est dans les Évangiles, tu comprends ! Ils espèrent ainsi échapper à la justice des hommes. Avec la prescription pour les anciens délits, ils arrivent à s'en tirer. Il y a aussi la protection de la hiérarchie évidemment ; pour éviter le scandale on étouffe l'affaire !

— Et les découpages ?

— C'est là que commence le côté vicieux de notre plan : tu vas confectionner des lettres anonymes en découpant les caractères nécessaires dans de vieux journaux. On le menacera de tout dénoncer à la presse. Il se doutera que vous êtes derrière cette machination, mais il ne peut rien contre vous. Il suffira de nier s'il vous interroge. C'est un procédé pas très catholique, d'accord. Mais la fin justifie les moyens, comme disent les jésuites ! Des journaux, il y en a plein la cave. Ta mère les entasse dans le local des poubelles. »

Rosier fait une pause ; il réfléchit à la suite des opérations. Il passe à nouveau sa main ridée, brûlée par le soleil du désert, dans ses cheveux blancs. Il caresse ensuite machinalement les quelques poils d'une barbiche naissante, qui pousse comme du chiendent sur son menton carré, volontaire. Nicolas trouve qu'il ressemble un peu à un faune avec ses yeux pétillants de malice. Rosier s'amuse beaucoup, il ne le cache pas ; c'est un vrai bonheur de jouer un sale tour, en douceur, à cet hypocrite de Falabert.

« Je te donnerai les textes, au fur et à mesure des besoins. On les enverra régulièrement deux fois par semaine, depuis différents quartiers de la ville. De mon côté, je m'occuperai des téléphones, une sale méthode pour un sale bonhomme ; il y a quand même une justice ! Comme je dors mal la nuit, ce ne sera pas un problème. J'utiliserai des appareils extérieurs pour l'appeler, il y a assez de bistrots dans la région. En résumé, il va être sur la brèche pendant plusieurs semaines. À la fin de l'opération, j'enverrai une lettre, signée cette fois, à la presse et au synode. J'ai un certain crédit auprès de ces gens, je te l'ai déjà dit. La rumeur fera le reste, comme toujours dans ce genre

de cas. Falabert tombera comme un fruit mûr : il est très vaniteux et il ne supportera pas d'être abandonné par sa hiérarchie. La petite Mathilde sera bien vengée, même si le bonhomme ne risque pratiquement rien pénalement. Ça va comme ça ?

— Ma fois, c'est décidément une sale histoire, comme vous dites ! Mais j'crois qu'on n'a pas le choix ?

— Non, on n'a pas le choix...

— Et Mathilde, qu'est-ce qu'elle va devenir après sa sortie d'hôpital ? Elle va reprendre son turbin ? On ne peut pas la sortir de ce borbier ?... Nicolas est inquiet, l'avenir de la jeune femme paraît gravement compromis.

— Une chose après l'autre. Mathilde et ses souteneurs, c'est mon domaine. Reviens demain soir, j'ai des coups de fil à donner à gauche et à droite. Tu sais que dans la Légion on se serre les coudes, alors... Mais avec les Polonais, il va falloir jouer serré. Ils ne plaisaient pas avec leur business ; c'est leur gagne-pain qui est en jeu et leur réputation aussi. Reviens demain soir avec Marc, et surtout garde le silence sur notre conversation, sinon...

— J'avais bien compris, monsieur Rosier. Et puis nous sommes de vieux amis, depuis le temps ! Je vous dois déjà beaucoup...

— Rentre chez toi, Nicolas. À demain ! »

*

Le lendemain, Nicolas profite de quelques heures de liberté, en fin de journée, pour se rendre à l'hôpital. Il demande après

Mathilde, mais un médecin peu aimable, de mauvaise humeur, le renvoie d'un geste de la main, en le regardant de haut, comme un intrus. L'infirmière de service, une grande fille aux cheveux gris arrangés en chignon serré, plus abordable, lui explique que la malade ne reçoit pas de visites. De plus, il ne fait pas partie de la famille, alors...

« Mais, j'veus ai déjà expliqué qu'elle n'en a pas, de famille ! Elle vit seule ; j'suis son seul ami... Elle compte sur moi !

— Vous êtes pourtant bien jeune, mon garçon. De toute manière on ne peut pas faire d'exception pour vous. La patiente est au repos pour plusieurs jours ; elle dort à l'heure qu'il est ! Elle sera probablement transférée en psychiatrie. Le médecin a diagnostiqué une forte tendance dépressive. On craint qu'elle ne recommence son geste ; elle est désespérée... On a déjà eu un cas cette semaine. En général, ils réussissent à la deuxième tentative... ! »

Nicolas a le cœur lourd ; il pense qu'il ne reverra plus la douce Mathilde. La blessure morale est profonde, un mécanisme s'est brisé quelque part dans son esprit trop faible ; la jeune femme n'a pas réalisé qu'elle mettait en mouvement un engrenage diabolique. Elle s'est placée définitivement dans le rang des marginaux, classée par l'opinion, elle qui aimait le contact avec les gens, qui prenait la vie à pleins bras, sans se poser trop de questions, sans chercher de complications. Elle jouait de son corps comme on joue d'un instrument de musique, pour son plaisir et celui des autres. Il n'y avait aucune malice cachée derrière ce comportement en apparence équivoque. Certains en avaient lâchement profité.

En rentrant à la loge, il croise « la marraine » qui est en grande conversation avec sa mère. Les deux femmes

commentent les événements des derniers jours. La vieille fille, qui avait été aide-infirmière par le passé, adresse deux mots au garçon tout en brassant l'air avec un de ses bras maigres, à la manière d'un sémaphore. Une habitude chez elle, lorsqu'elle veut capter l'attention de son vis-à-vis. Elle dessine de grands cercles dans l'espace confiné de la cuisine : « Si c'est pas malheureux ; cette jeune a été poussée au suicide, c'est un scandale... il n'y a pas d'autre mot. Je n'ai pas signé cette pétition ridicule... J'espère qu'elle s'en tirera... ! »

La vieille fille cachait de bons sentiments, un peu réchauffés, derrière une attitude de principe plutôt guindée ; elle appartenait à l'ancienne école romantique et s'était fabriquée une carapace de respectabilité. Elle défendait sa virginité, du moins en théorie, et tenait des discours parfois un peu extravagants, et des déclarations toutes faites sur un fond de bon sens populaire. Les gens de l'immeuble étaient, eux aussi, dans l'ensemble, du côté de Mathilde et déploraient le comportement irresponsable de Falabert. Seulement personne n'osait attaquer le diacre, réfugié derrière sa réputation d'homme honnête et pieux. Il prétendait retrouver un ordre moral qui commençait à être malmené depuis plusieurs années dans la cité de Calvin. Une cité qui s'ouvrait au monde.

Monsieur Rosier avait raison : une attaque frontale était vouée à l'échec. Il fallait envisager un scénario mieux adapté à la personnalité de cet individu retors ; Falabert était encore plein de ressources et pouvait compter sur un certain soutien des milieux ecclésiastiques.

Madame Moulinier, qui faisait partie du conseil presbytéral, ne portait pas non plus le diacre dans son cœur. Elle avait dit un jour à Nicolas : « C'est un homme à problèmes, égoïste et replié

sur lui-même ; le conseil de paroisse a essayé de lui trouver une place dans une institution de la Ville qui lui conviendrait, comme un Musée par exemple. Mais il est incapable de gérer son personnel. Il n'a aucune maturité intellectuelle et ne fait confiance à personne. Je pense qu'il souffre d'une forme de paranoïa. Il a vexé plusieurs collaborateurs qui ont donné leur démission ; finalement ils lui ont trouvé un petit boulot au secrétariat du Consistoire. Là, il ne peut faire de mal à personne. On dit aussi qu'il aurait un certain penchant pour les jeunes garçons. Une rumeur, sans doute, mais on ne sait jamais... ! »

Dans la loge vide, Nicolas attend. Marc ne devrait plus tarder, en général il quitte son garage aux environs de cinq heures. D'ailleurs, il entend le bruit familier des pneus de son vélo sur les gravillons de la cour à travers la fenêtre entrouverte de la chambre. Nicolas se penche, sa vue plonge dans la cour encore chaude ; il lance un appel et fait un signe en direction du jeune cycliste avant qu'il ne pousse son engin dans le couloir de la cave. Il est encore en bleu de travail.

« Monte ! J'ai quelque chose à te dire...

— C'est si pressant ? Il faut que je prenne une douche ; je pue le cambouis.

— Monte je te dis ; je n'ai pas beaucoup de temps !

— D'accord, j'arrive... »

Quelques minutes plus tard, les deux compagnons sont réunis autour de la grande table en cerisier où Nicolas a étalé ses cahiers d'école. Il déplace une pile de bouquins devant les yeux étonnés de Marc qui le regarde avec une curiosité amusée :

— Tu veux que je t'aide à faire tes leçons ? Tu me prends pour un pigeon ou quoi ?

— Non, écoute-moi, c'est du sérieux... ! »

En quelques mots, Nicolas explique le plan de monsieur Rosier, tous les détails du traquenard dans lequel ils vont faire tomber Falabert. Marc écoute attentivement, il esquisse une grimace, en se grattant le dessus du crâne. C'est vrai qu'avec ses longs cheveux blonds qui descendent en ondulant sur son col de chemise, son visage fin, un peu boutonneux, il a tout pour plaire au vieux pédéraste. Marc rechigne, surtout pour la forme :

« Tu me prends pour qui ? Je n'ai pas envie de jouer le rôle de la chèvre dans ton projet foireux... On n'est pas au cinéma ! Après ton Algérienne, maintenant Mathilde et ce vieux pédé ! C'est n'importe quoi... Tu pourrais pas trouver des filles moins compliquées ... ? Et puis, tu imagines mon père ? Il va être furieux si l'affaire tourne mal !

— Il n'y a aucun problème, ton père ne sera pas au courant ; on veut seulement faire peur à Falabert ! Tu n'as qu'à l'émoustiller un peu dans la cave... juste ce qu'il faut. Ensuite j'interviendrai. Comme tu es mineur, on lui fera croire qu'il risque gros : être livré aux gendarmes ; on le menacera de porter plainte, c'est tout... Il recevra des lettres dans ce sens, tu comprends ? Rosier veut l'avoir à l'usure. On parlera aussi du petit Meylan. Ça le calmera, ce type est dégueulasse. Il ne nous fera plus la morale entre deux étages !

— Ouais, d'accord ! Je marche, parce que c'est toi... ! Il marque un temps d'hésitation, on entend une mouche voler autour du vieux lustre poussiéreux qui orne le plafond de la chambre. « Et puis, Rosier, je l'ai aussi à la bonne ! Il est copain avec mon vieux ; d'ailleurs, c'est un des seuls qui lui parle dans cette foutue baraque... Tous des bourges... ! Mais ça ne règle pas la situation de Mathilde. Ils vont la récupérer dès qu'elle sera sur pied et la remettre au tapin, non ? Remarque, ce n'est

pas mon problème ; Sergio mène ses affaires comme il le veut !
Après tout, la fille est majeure et vaccinée, pas vrai ? »

Nicolas regarde sa montre-bracelet. Il est bientôt l'heure de monter chez monsieur Rosier. Il est impatient de connaître la suite du programme imaginé par le vieux mercenaire. Tout se passe comme dans un jeu ; lui et Marc ne sont que des pions et la partie risque d'être plutôt rude. Nicolas en est vaguement conscient. Rosier ne dit pas tout, le garçon en est presque certain. Cet acharnement soudain contre le Falabert et le gang des Polonais cache quelque chose.

« Rosier aimerait te voir aussi ; tu montes avec moi ?

— Pas le temps ; tu me raconteras ! »

Marc se lève et quitte la pièce en laissant derrière lui une odeur grasse de mazout et d'huile de vidange. Son corps maigre, osseux, flotte dans son bleu de travail. Nicolas sait qu'il peut compter sur son camarade, leur relation est presque fraternelle. Les deux, ils ont dû lutter pour se faire une petite place dans le quartier. Et ce n'est qu'un début. Avec l'affaire de Mathilde, Nicolas a enfin l'impression d'entrer dans la vie active. Les épreuves, ça rapproche aussi les gens ; il faut parfois savoir se mettre en danger, s'exposer. L'action est un excellent révélateur : les mentalités et les qualités se dévoilent ! C'était la théorie de David Bernstein, qui avait si mal terminé son année au collège. Il avait eu le courage des faibles, et c'était lui qui était finalement sorti gagnant en ouvrant, à sa manière, la porte de sa prison.

Dans le couloir, devant le studio de monsieur Rosier, Nicolas entend des notes de musique. Il sonne plusieurs fois. Finalement le vieil homme ouvre. Il est en robe de chambre, sa pipe

d'écume vissée à la bouche, le visage grave. Un air d'opéra, en musique de fond, se répand dans les couloirs de la montée, animant pour quelques instants les corridors silencieux. Rosier referme sa porte en poussant amicalement Nicolas à l'épaule, en direction du salon. Un geste filial, mais aussi une manière de complicité. Nicolas se sent à l'aise, il est de retour chez un ami. Rosier éteint l'électrophone et pose avec précaution sa pipe dans un cendrier de calcédoine, un souvenir du Maroc. Il interroge Nicolas :

« Marc n'est pas venu ? Tu lui as parlé ?

— Il est occupé, son père veut le voir ; à cause de ses examens d'apprentissage. Mais c'est d'accord, je crois qu'il trouve son rôle plutôt amusant. Il a déjà fait pas mal de conneries, en cachette de ses parents. Le père Jourdan est toujours en train de l'engueuler, alors... Une fois de plus ou de moins... !

— Ce n'est pas de la rigolade, Nicolas. Il faudra tenir votre langue. Je ne veux pas que vos parents puissent soupçonner que j'ai aussi joué un rôle dans cette affaire ; tu comprends ? Pour l'instant, ils me considèrent un peu comme un vieux sage, un moine défroqué qui a compris le fonctionnement du système. Un original qui a passé du fusil-mitrailleur au goupillon et qui en est ressorti indemne. Les voyages, l'Afrique... ça force le respect, mais il ne faut pas trop en abuser ; une réputation peut s'effondrer du jour au lendemain. Je risque de finir comme Falabert : entre deux gendarmes ! »

Nicolas est étonné de l'accent de gravité dans le discours de son vieil ami ; des paroles qui contiennent aussi une pointe d'amertume. Son regard, fixé sur un point imaginaire dans un angle de la pièce, est à la fois triste et sérieux. Dans sa robe de

chambre bariolée, il ressemble à un marabout interrogeant les murs et les objets pour les faire parler ; pour tenter de comprendre les voies obscures de leur fortune. Il parle d'une voix monocorde, comme s'il s'adressait à lui-même ; il ne regarde pas Nicolas qui écoute, surpris :

« Quand l'affaire sera terminée - ça prendra quelques semaines - je quitterai ce pays. J'ai déjà résilié mon bail avec la régie. Ta mère n'est pas encore au courant. En fait, je risque certains ennuis ; à cause des Polonais : ils sont rancuniers, ils n'aiment pas qu'on marche sur leurs plates-bandes et il vaut mieux que je disparaisse dans la nature. Ils peuvent facilement remonter jusqu'à moi. Mais ce n'est pas la raison principale, ils ne me font pas vraiment peur, tu me connais ? Non ; j'en ai assez de vivre en marginal, les gens de l'immeuble me sortent par les oreilles, je ne les supporte plus... ! Leur vie médiocre, leur hypocrisie, tu comprends ? Ils font tous semblant ; ils s'agitent dans leur décor en carton...

— Oui, mais j'pensais pas que toute cette histoire serait aussi compliquée, surtout pour vous ! Il ne s'agit que de Mathilde, ne l'oubliez pas ...! Seulement la sortir de là, c'est tout...

— On est d'accord, mais l'opération n'est pas aussi simple ; il y a des règles dans le milieu. Bien sûr, je ne parle pas de Falabert ; c'est un personnage sans importance, un polichinelle. Mais les autres, ils peuvent être dangereux... ! »

Nicolas ne trouve pas de mots pour répondre au vieux baroudeur. Il ne l'a jamais vu ainsi sur ses gardes, presque agressif et désabusé ! Il s'agit seulement de donner une bonne leçon au Polonais et à Sergio. Il n'y a pas de quoi en faire une

affaire d'État, ce n'est pas un règlement de compte ! Quelque chose échappe au jeune garçon ; il ressent le même malaise que lors de leur dernier entretien. Il interroge du regard monsieur Rosier qui s'est levé et fait les cent pas dans le petit salon. Il ouvre nerveusement un de ses livres, au hasard, puis le replace sur son rayon, à l'envers, entre deux ouvrages reliés en vieux cuir. Son trouble est évident. Rosier reprend la parole, cette fois il regarde Nicolas au fond des yeux :

« Il faut que tu saches que j'ai repris contact avec des amis, des gens que j'ai connus en Algérie. Des anciens combattants, si tu vois ce que je veux dire... ! Ils n'ont jamais vraiment raccroché avec la vie civile. C'est fréquent dans la Légion. Maintenant ils vivent à Marseille et à Lyon. Ceux de Lyon sont d'accord de venir donner un coup de main ; ils n'aiment pas trop les proxénètes, et ils connaissent Igor, le Polonais, de réputation. Ils ont des antennes à Genève. Bon, je vais être clair : ces gars-là, ce ne sont pas des anges ; ils passent la frontière pour de bonnes raisons et plutôt en coup de vent. Genève est un pôle d'attraction financier et lorsqu'ils visitent nos établissements bancaires, ce n'est pas pour y déposer leurs économies... ! Tu saisis ?

— Euh ! Oui, à peu près ; mais...

— Alors, je n'ai rien de mieux à te proposer. Lors de leur prochaine visite en Suisse, ils s'occuperont de ceux qui ont fait des misères à la gamine. Ils vont corriger Igor et ses hommes de main, les grands manteaux, qui tournent autour de sa propriété. Tu as dû les croiser, ils viennent parfois dans la cour de l'immeuble. Mais mes gars ont l'habitude : des anciens commandos ; ça devrait même les amuser. Ils ont besoin de distractions ! Rosier pousse un soupir ; des souvenirs, pas

toujours heureux, d'une autre époque, remontent de sa mémoire meurtrie. Nicolas rajoute :

— J'ai vu un jour Edouard, le coiffeur ; il était en colère. Un de ces types au chapeau mou, a fait une vilaine plaisanterie au sujet de ses habitudes, enfin je veux dire... vous comprenez : il l'a traité de sale pédé ou quelque chose comme ça. Edouard est gentil, il cause souvent avec moi ; mais là, il est sorti de ses gonds. J'ai bien cru qu'ils allaient se foutre sur la gueule. Mais l'autre a quitté la cour, il a dû péter les plombs ! D'habitude les hommes du Polonais sont plus discrets ! Une autre fois...

— Je n'ai pas beaucoup de temps, Nicolas. On en reparlera... Pour l'instant, écoute-moi bien... »

Le téléphone se met soudain à sonner, déchirant la profonde quiétude de la pièce. Nicolas sursaute comme s'il avait reçu un projectile dans le dos. Il commence à ressentir une sourde angoisse, il a l'estomac serré. Il se sent impuissant face aux événements qui se préparent.

Rosier parle d'une voix dure à l'interlocuteur inconnu. Il paraît fâché. Nicolas devine le sens de la conversation ; il comprend quelques-unes des phrases échangées au bout du fil : « ... Non, ne m'écrivez pas... joignez mon contact habituel où vous savez ! Un point c'est tout... Faites ce que je vous dis... ! » Son ami n'est plus le même depuis les ennuis de Mathilde et les facéties ridicules de Falabert. Le jeune garçon est désarçonné. Toute cette affaire le dépasse, il n'a pas l'habitude de jouer dans la cour des grands !

Il a surtout la vague impression que Rosier cherche à régler un ancien compte avec la bande des Polonais. Là-bas, dans la lointaine Afrique, il a connu des gens du même acabit, peut-être de futurs membres de la bande d'Igor, leur ennemi commun :

des gens sans foi ni loi. Rosier ne s'en vante pas, mais il en a dit quelques mots à Nicolas, un jour, presque des paroles de contrition, comme pour s'excuser. Il a ensuite rapidement évoqué son séjour au monastère de Chambéry, afin de dévier la conversation. Le garçon n'avait pas été dupe. Parmi ces anciens militaires, il y avait des gens des pays de l'Est : des Polonais, des Tchèques et aussi des Russes qui avaient quitté la dictature soviétique. Ils étaient prêts à tout pour survivre dans ce nouveau monde qu'ils ne comprenaient pas et qu'ils avaient idéalisé.

Rosier dépose, avec un bruit sec, le combiné du téléphone. Il semble encore plus contrarié ; il a oublié la présence de Nicolas, qui attend, sagement assis dans son coin. Ce dernier questionne, timidement :

« Quelque chose ne va pas ? »

Rosier sursaute, il sort de sa rêverie, en lissant sa robe de chambre froissée au niveau de la taille :

« ... Des détails à régler. Je n'aime pas qu'on m'appelle à l'appartement ; c'est tout...

« Revenons à notre affaire : vous aurez aussi un petit rôle à jouer, avec Marc. Après le scénario Falabert, bien sûr : une chose après l'autre, sinon on ne va plus s'y retrouver ! Pour Igor, même traitement au départ. Tu reprendras ta paire de ciseaux, en toute discrétion. Enfile quand même des gants avant l'opération. On enverra des messages de menace, il s'agit d'abord de préparer le terrain, de les inquiéter. N'oublie pas que le Polonais mène une vie respectable lui aussi, une façade: il a une femme et deux enfants qui ont de l'avenir à l'école, paraît-il ! Il en est fier.

— On ne va quand même pas s'attaquer à la famille ? Ils n'y sont pour rien ! Là, franchement, monsieur Rosier, je ne joue plus !

— Ta copine Mathilde non plus n'y était pour rien ; seulement elle ne compte pas. On ne défend pas une poule de luxe. Je l'ai aussi observée la gamine, mais pas pour les mêmes raisons que le père Moineau. Mathilde est une personne attachante et dévouée, mais sans défense. Une enfant de vingt-cinq ans ! Elle était destinée au bonheur, à la quiétude tout au moins, comme une fleur sauvage en harmonie avec le monde, à condition que quelqu'un prenne soin d'elle. Un gars comme toi, par exemple ! Mais tu n'as pas grandi assez vite pour la rejoindre ; elle a été foudroyée et tu n'y peux rien. Ils l'ont démolie, comme beaucoup d'autres d'ailleurs. C'était une proie facile : insouciante et pas très maligne. Sans travail, impatiente, elle n'a pas songé à se méfier de son entourage ; il faut parfois savoir se poser des questions sur les gens. C'est ce qui l'a perdue, tu le sais comme moi.

« Regarde les choses en face ; tu me l'as dit toi-même : Mathilde va finir en psychiatrie et pour longtemps. Un proxénète, c'est un marchand comme un autre. Il ne proposera pas un produit gâté. Il ne va plus s'intéresser à une femme dépressive ; elle fera fuir les clients. Personne ne lui apportera de fleurs dans sa clinique, à part toi ! Tu saisis ? Cette fille est morte, ils l'ont assassinée... »

— Alors, je vous écoute ; que pouvons-nous faire, avec Marc, contre ces truands ? Je vous avoue que j'ai un peu les foies ! »

Rosier saisit sa pipe froide dans le cendrier et commence à la bourrer. Après une longue minute, il capte à nouveau le regard anxieux de l'adolescent :

« On va s'arranger à rendre la chose publique, pendant que mes petits copains corrigeront le Polonais et son ami Sergio.

Igor se rend régulièrement à son club, dans le quartier des Eaux-Vives. Ils ont une salle de jeux clandestins ; Igor adore jouer, c'est un battant. Mais cette fois, il va rencontrer des adversaires de poids ! Pendant les vacances d'automne, sa femme et les enfants partent pour se mettre au vert, à Gstaad où le Polonais possède un chalet. Le soir de l'opération, vous aurez le champ libre autour de la maison. On s'occupera du gardien. Vous allez préparer un large calicot, avec une inscription du genre : ICI MAISON CLOSE ; BORDEL À LOUER ! Comme le balcon donne sur la rue de Carouge, tu imagines la publicité ! Avec Marc, vous pourrez préparer votre annonce dans le squat d'en face ; il est presque inhabité et les gars sont discrets ; ils n'aiment pas la police. Ils vous donneront un coup de main. Tu vois : ce n'est pas bien méchant ! Rosier attend une réponse en tirant sur sa pipe. Des volutes de fumée bleue montent au plafond.

— Ouais, ça semble faisable ! Il y a une échelle en permanence dans le verger, de l'autre côté. Comme la maison est habituellement gardée, ils ne se méfient pas. Mais quel intérêt finalement ? On accusera des voyous, les mecs du squat par exemple ! C'est eux qui vont morfler !

— Non, je m'arrangerai pour t'avertir lorsque mes gars se lanceront à l'assaut des troupes du Polonais, devant son club. Je passerai un coup de fil chez toi, probablement dans une dizaine de jour, en début de soirée, sans commentaires. Tu comprendras. Le lendemain, il y aura des articles dans tous les journaux, avec des photos de la maison de notre bonhomme, ça ne fait pas un pli ! On verra sûrement votre chef-d'œuvre de calligraphie au premier plan, sur le balcon. Ce sera votre manière de participer à l'opération.

Quant à Falabert, on s'en occupera un peu plus tard ; il faut le laisser mariner ! Je suis sûr que tu auras alors une pensée pour la pauvre Mathilde, condamnée à vivre dans sa clinique pour longtemps ; une jeunesse gâchée par la faute de toute cette racaille à col blanc ! »

La conversation est terminée ; elle a duré plus longtemps que prévu. Rosier paraît toujours aussi nerveux ; le regard absent, il tourne machinalement sa pipe éteinte entre ses paumes ridées.

« Il y aura aussi un petit extra ; tu l'apprendras par les journaux, certainement. Note que cela n'a rien à voir avec notre affaire. Un dégât collatéral, comme on disait entre camarades, là-bas, en Algérie ! »

Sur ces paroles énigmatiques, Nicolas prend congé de son vieil ami qui paraît soudain plus détendu. Dans la loge, la mère Brunet est en colère ; elle montre du doigt la vieille pendule en métal patiné, au-dessus du poste de TSF, et qui indique déjà huit heures trente.

« Encore un repas brûlé, à cause de tes retards à répétition ! Je ne suis pas ta bonne, Nicolas, bientôt tu devras te débrouiller seul. Moi je veux refaire ma vie... Le plus tôt sera le mieux ! »

Les jérémiades de la mère n'impressionnent plus le jeune garçon qui en a entendu bien d'autres, toujours sur le même ton. La mère a la rancune tenace, elle aime gratter ses plaies les soirs de déprime. Il sait qu'elle est incapable de se prendre sérieusement en main. Elle est trop accrochée à son passé sans grand relief, une existence banale qui a fini par capoter. Nicolas pense au plan de monsieur Rosier : un plan audacieux, qui respire l'aventure, la vraie. Il ne reste plus qu'à persuader Marc et à lancer l'opération.

Il n'écoute plus sa mère qui, enfermée dans le rituel des longues soirées monotones de la loge, décrit maintenant, en ajoutant quelques commentaires peu élogieux, le portrait insipide des habitants de l'immeuble. L'immeuble : cet îlot minuscule abritant une population de naufragés au milieu d'un océan d'indifférence ; comme si le monde s'était arrêté à la hauteur de la lourde porte vitrée, cerclée d'aluminium peint en jaune, d'un éclat factice, trompeur, ouvrant dans le vestibule moderne et cependant ordinaire du 4 Passage Saint-François !

Chapitre Huit

Pendant les jours qui suivirent, Nicolas fut très occupé. Il fallait atteindre les objectifs fixés par monsieur Rosier, déstabiliser l'adversaire. Pour cela, Nicolas passait une partie de son temps libre avec Marc, dans le sous-sol de l'immeuble, à proximité du local aux poubelles. Les deux complices avaient trouvé une planque provisoire à l'intérieur d'une cave vide, récemment désertée par son propriétaire, qui avait quitté le Passage. Ils découpaient leurs vieux journaux à la lumière d'une lampe de poche ; l'air de l'abri sentait la colle à papier. Des effluves enivrants remontaient par moment jusque dans l'allée du rez-de-chaussée. La mère Brunet s'en était un peu inquiétée : « Tu ne sens pas cette odeur de gaz ? On chauffe au mazout, pourtant ! Je vais demander à Deville, c'est lui qui nous livre ; il y a sûrement une explication ! »

Pour couper court à l'enquête menée par sa mère, Nicolas lui avait expliqué qu'il devait préparer un devoir un peu particulier dans le cadre du cours de dessin pour terminer son année : le prof était très fêru d'art contemporain et il pensait que les collages avaient un grand avenir dans le milieu artistique. Elle n'avait pas insisté ; pour elle l'art s'arrêtait aux œuvres publicitaires du calendrier accroché au mur de la cuisine et aux

portraits de famille poussiéreux pendus au milieu de quelques chromos sans caractère, qui ornaient depuis des années une paroi de la chambre de Nicolas. Ce qui comptait, c'était que le fils ramène de bonnes notes à la fin du mois. Elle montrait alors avec beaucoup de fierté le bulletin scolaire de Nicolas à « la marraine », qui de toute façon n'accordait aucune attention à ce témoignage de légitime satisfaction. La vieille fille avait son long nez tourné en permanence en direction de son nombril et, à travers ses verres épais, elle ne voyait rien du monde extérieur.

Ainsi les deux garçons avaient tout leur temps pour préparer les textes que leur communiquait le vieux légionnaire et les premiers effets des lettres anonymes ne s'étaient pas fait attendre :

Au milieu du repas de midi, on frappe des coups répétés, nerveux, à la porte de la loge, un vrai ramdam qui réveille des échos dans toute la montée. La mère Brunet affolée, ouvre, prête au pire. Devant elle, Falabert, le visage congestionné, gesticule comme une marionnette. Il interpelle la concierge en bégayant, cherchant ses mots, hors de lui :

« Quelqu'un me veut du mal dans cette maison !... La troisième lettre en quinze jours... de la diffamation je vous dis... de la diffamation : on cherche à me traîner dans la boue... l'évêque sera averti et j'envisage de porter plainte... !

— Calmez-vous, monsieur Falabert ! Vous allez abîmer ma porte. Vous auriez pu sonner, c'est plus discret. J'comprends rien à votre histoire, nous sommes en train de manger voyez-vous, revenez plus tard... La mère Brunet garde, elle, tout son calme. Elle a l'habitude des remontrances de ses locataires, jamais contents.

— Pas question. Je veux des explications. Vous qui connaissez les gens de l'immeuble, vous devez avoir une idée,

non ? Des lettres anonymes, ordurières ! Sûrement des gamins qui veulent m'impressionner... ridicule... votre fils...

— C'est vous qui êtes ridicule monsieur Falabert. Nicolas n'a rien à voir dans cette histoire, j'connais mon fils. Si vous n'êtes pas content, adressez-vous à la régie ou à la poste. Que sais-je moi... Prenez un détective... ! »

La mère de Nicolas avait parfois des traits d'humour, en particulier lorsqu'elle était contrariée. Et là, ce midi, elle l'était vraiment. Il faut dire que le diacre s'est présenté chez les Brunet en habit civil, c'est-à-dire qu'il ne porte plus ce vêtement sombre et sinistre qui fait de lui une sorte de volatile de mauvais augure et qui effraie les jeunes enfants. Non, il porte une chemise légère à fleurs et à manches courtes ainsi qu'un pantalon de toile vert à petits carreaux, comme on voit dans les spectacles comiques des cirques de quartier. De plus, une sorte de bourse de voyage en cuir, accrochée à la ceinture, lui donne une vague allure d'aventurier.

Nicolas, qui avait rejoint sa mère dans le corridor, est stupéfait de la transformation. Il reste sans voix devant cette caricature d'homme, un large sourire se répand sur son visage boutonneux. Il attend la suite.

Le diacre reprend ses jérémiades sur un ton plus sévère :

« Il y aura une enquête, soyez-en sûre !... Mon pantalon vous dérange ?

— Euh ! Non, pas du tout, pensez-vous ! Vous partez en voyage ? Chacun est libre de s'habiller comme il veut ; de manière décente, je veux dire. Pour en revenir à vos lettres... L'homme s'énerve, visiblement à bout :

— Je vois que vous ne prenez pas la chose au sérieux ! Bien sûr, comme gardienne d'immeuble, on ne peut... ! Enfin vous comprendrez... Vous comprenez certainement...

— Je comprends très bien ce que vous voulez dire ou plutôt insinuer. Alors vous n'avez plus rien à faire ici ; remontez chez vous ! Je vais être plus claire : débarrassez le plancher, au plus vite !!

— On n'a jamais... »

La mère Brunet, outrée, claque la porte au nez du malotru. Pourtant, dans la loge, elle en voit d'habitude de toutes les couleurs : un défilé de cas sociaux ou de personnes dérangées dans leur tête par les aléas de l'existence. Des médiocres ou des paumés la plupart du temps, qu'il faut soutenir à bout de bras. Mais là, le vase de sa vaste mansuétude a débordé. Elle en a perdu l'appétit et interpelle Nicolas, par-dessus son assiette encore pleine de potage, ses cheveux gris en bataille, de l'agressivité dans le regard :

« Tu te rends compte ? Ce type veut nous faire la leçon ! Il a déjà torpillé Mathilde avec sa pétition. Un beau salaud, oui ! Il se prend pour qui ? Un saint ? Une icône ? Habillé comme il est, il est sûr d'avoir du succès chez ses paroissiens. Surtout les jeunes. Il paraît que...

— Je sais, mais on n'a pas de preuves. Marc m'a dit qu'il partait en mission à l'étranger, en Tunisie je crois. Là-bas, ils ne sont pas regardants. C'est pour ça qu'il est habillé en touriste. Il attend un ordre de départ, il est envoyé par le diocèse pour soutenir des types dans un dispensaire ; il y a des médecins aussi. Mais il est inquiet ; un scandale, ça n'arrangerait pas ses affaires. Bien sûr, des lettres anonymes, ce n'est pas très élégant... Quelqu'un doit lui en vouloir... Qui sait ? »

Nicolas fait l'hypocrite. Lui, il sait que le scandale va éclater dans quelques jours, avant le départ de Falabert. Le piège est tendu ou presque. Marc est prêt à jouer, lui aussi, cette partie un

peu vicieuse, assez élémentaire, imaginée par Rosier. L'homme leur en impose : dans le paysage conventionnel de la petite helvétie, il a fait table rase des compromis qui arrangent si bien les nantis et les pervers comme Falabert.

*

L'automne persistait sur la cité de Calvin et les arbres centenaires du parc des Bastions avaient pris leur parure de feu ; un soleil encore chaud inondait les rues de lumière et la ville, d'habitude si austère et qui incitait plutôt à la mélancolie, respirait une sorte de bonheur simple. Même les voitures, qui commençaient à poser un sérieux problème pour la tranquillité des riverains, passaient au second plan ; elles se faisaient discrètes tout en brillant de l'éclat factice de leurs carrosseries, jouant avec les rayons du soleil déclinant.

Dans sa chambre, Nicolas transpire ; il a largement déboutonné sa chemise de trappeur. C'est pour ce soir. Une angoisse incontrôlable le saisit au niveau de la poitrine. Comment connaître à l'avance les réactions de Falabert et son emploi du temps ? Il pourrait être retenu tard au presbytère, pour une réunion avec ses pairs ou rentrer à pied ? En principe, Nicolas l'a vu partir en début d'après-midi sur son vieux vélo de l'armée, dans ses habits colorés, des habits d'Auguste qui le rendent parfaitement ridicule. Ils vont en faire des gorges chaudes, là-bas, en Tunisie !

Dans une demi-heure, au plus tard, il descendra dans le local aux vélos ; Marc doit le rejoindre, prêt à accueillir le diacre.

Leur numéro est au point. Marc Jourdan sera en petite tenue d'été, prétextant la chaleur ambiante. Il fait parfois assez chaud dans le local ; le soir, les derniers rayons solaires frappent sans pitié la verrière opaque qui donne sur la cour. Le garçon a enfilé un short très court et il a lavé ses beaux cheveux jaunes, qui renvoient des reflets cuivrés ; un atout majeur qui plaît beaucoup aux filles. Avant de le quitter, Nicolas a remarqué :

« Tu pues le parfum ! Tu crois pas que t'en fais un peu trop ?

— Rien ne sera trop bon pour piéger le Falabert ! Mais n'oublie pas : dès qu'il pose sa main dégueulasse sur ma cuisse, tu sors de ta cachette ! C'est bien clair ?

— Ne te bile pas, mec ; il ne va pas te violer... Il est trop prudent. Ensuite, je ferai monter la pression ; il faut qu'il croie que je vais illico tout raconter à tes vieux et à ma mère ! Il a une peur bleue de ton père : l'antéchrist comme il dit ! Tu parles, un communiste ! Il va tomber à genoux, le diacre ; c'est une lavette, il va faire dans ses culottes, malgré ses airs de directeur... de conscience. Excuse le jeu de mot un peu facile, je veux dire...

— J'ai compris ; elle est belle la conscience. Lui, il l'a entre les jambes, sous la ceinture. Après ce coup-là, vous vous débrouillerez pour lui faire quitter l'immeuble ; je ne tiens pas à le revoir. Ce ne sera pas difficile. C'est votre boulot avec Rosier et ta mère. En attendant, on continuera les lettres en menaçant de tout rapporter à la police. Ils sont de mèche, d'accord, mais ils auront de la peine à étouffer l'affaire... Même l'évêque va le lâcher... !

— Pas si sûr ; on dit qu'il fait partie du club... ? Nicolas risque un clin d'œil narquois, histoire de détendre l'atmosphère.

— Sale langue ; bon ! Je remonte chez moi. À tout à l'heure ; on se croise les doigts ! »

Nicolas est maintenant dans sa cachette, derrière une poubelle qui pue le chou pourri et le rat crevé. Au fond du local, Marc est en train de bricoler son vélo ; il est occupé à régler le système de freinage. Dehors, un bruit de pneus, une légère glissade sur les gravillons. La porte de la cave s'ouvre, avec un craquement métallique, puis celle du local où sont entreposées les bicyclettes des locataires, sagement alignées contre le mur du fond, comme pour une revue.

Falabert entre, il pousse son engin au milieu du local, sur la dalle froide en béton. Il paraît un peu surpris, et s'arrête, hésitant, devant Marc qui a encore le torse penché sur sa bécane ; il fait semblant d'être absorbé par son bricolage ; puis il lève soudain la tête, en secouant ses longs cheveux dans un mouvement calculé, tel un acteur professionnel :

« Bonsoir, monsieur Falabert ; fait chaud, pas vrai ? Vous avez une belle chemise... J'aime les fleurs... »

Falabert a l'habitude des effronteries de Marc qui ne ménage pas ses critiques contre lui. Il fait semblant de ne pas comprendre ; de toute façon l'humour n'est pas son fort et il nage continuellement dans le mauvais goût, une banalité reconnue dans tout l'immeuble. Comme sa fatuité !

« Bonsoir, Marc, content de te revoir. Tu n'as pas changé depuis notre dernière leçon de catéchisme, tu te rappelles ? Ton curé était malade ; j'ai dû le remplacer, l'œcuménisme est un grand progrès ! J'ai gardé le souvenir d'un gentil garçon, un peu polisson, pas vrai ?

— Si vous le dites... Il y a bien longtemps ! » Marc baisse les yeux, confus.

Nicolas, dans l'ombre, caché derrière sa poubelle, exulte ! Le Falabert est en train de mordre à l'hameçon. Il s'est approché de Marc et lui parle posément, avec une touche de paternalisme

dans le regard et dans la voix. Il a même posé une main sur l'épaule du garçon qui reste planté comme un poireau devant lui, sans oser se dégager. En principe, à cette heure déjà avancée, plus personne ne descend dans le sous-sol. Le soleil a disparu et la verrière est plongée dans l'ombre. Nicolas ne distingue plus que des silhouettes. Le diacre parle toujours, sa voix se fait douce, amicale. Le dénouement approche. Depuis sa cachette, Nicolas distingue le bras droit, dénudé, de Falabert. Soudain il voit nettement la main blanche du diacre qui se pose délicatement, avec retenue, sur un des genoux de Marc qui paraît pétrifié par l'angoisse. Nicolas pense faire une courte prière : il faut que son camarade tienne encore quelques secondes ! La main remonte le long de la cuisse comme une araignée blanche, hideuse, à la recherche d'une proie...

Nicolas est prêt à bondir ; le piège a fonctionné, le vicieux bonhomme est tombé dans le panneau...

C'est alors que la scène bascule dans le grotesque. La porte du local s'ouvre à la volée, poussée par un pied nerveux ; une lumière crue provenant de l'ampoule nue au plafond inonde la pièce. Quelqu'un a actionné l'interrupteur. Dans l'encadrement de la porte : Meylan, le locataire du deuxième, un personnage sec avec une petite barbiche en pointe, un sac de voyage à la main, contemple ce spectacle un peu surréaliste d'un œil ahuri... Falabert et Marc sont restés figés dans une position équivoque, la main du diacre est toujours sur la cuisse du garçon. Avec son pantalon à carreaux et sa chemise à fleurs, il semble jouer son propre rôle : celui d'un clown pervers. Nicolas, debout derrière sa poubelle tente quelques mots d'explication, en vain. Meylan, un grand timide, qui d'habitude reçoit les coups de sa femme sans broncher, trouve, devant cette situation d'exception, une

force nouvelle. Il a le visage pâle d'indignation ; il désigne le profil fleuri de Falabert d'un doigt accusateur :

« ...Vous, c'est vous qui osez ! Et je vous ai confié mes enfants ! Vous allez payer, Falabert... ! Vous êtes la honte de cet immeuble... Et cet accoutrement ridicule... Il va y avoir des suites... Oui, des suites juridiques. Vous me dégoûtez ! Ça alors... »

Meylan, c'est le grain de sable dans le plan très élaboré de monsieur Rosier : cette part d'imprévu qui remet parfois toute une existence en cause, qui fait échouer les grandes entreprises même minutieusement préparées. Maintenant, l'affaire risque de déraiper, d'aller trop loin, surtout que l'opération du côté des Polonais en est encore à ses débuts. Cet imbécile de Meylan va tout compromettre. La police pourrait remonter facilement jusqu'à Rosier. Nicolas était certain que Marc ne supporterait pas un interrogatoire serré ; il raconterait tout aux flics, la provenance des lettres anonymes, le rôle de Nicolas et de Rosier dans cette affaire. Même si Falabert était blâmé, il risquait encore de s'en sortir. Il fallait faire quelque chose ! Nicolas risque quelques mots, histoire de détendre l'atmosphère :

« Calmez-vous monsieur Meylan. Il est inutile de prévenir la police ; je suis sûr que monsieur Falabert va nous présenter des excuses. D'ailleurs, j'ai compris qu'il avait l'intention de quitter l'immeuble au plus vite ; il va remettre son appartement avant son départ en Tunisie ; la régie va être avertie, par écrit. N'est-ce pas monsieur Falabert ?

— Je.. je... Quoi ? Il n'en est pas question ! C'est Marc qui...

— Qui quoi ? C'est lui qui vous a caressé la cuisse peut-être ? Il vous a fait des avances ? Je n'ai rien vu de tel. Vous êtes coincé Falabert. Si monsieur Meylan est d'accord, on passera

l'éponge pour cette fois, mais vous disparaissiez de la circulation. C'est un ordre et je ne plaisante pas ! Vous êtes nuisible et indésirable parmi nous... ! »

Nicolas s'étonne de sa propre audace, lui qui est le plus souvent réservé, voire un peu trop timide, en particulier avec les adultes. Les copains lui reprochent parfois son caractère de garçon tranquille, intello, souvent isolé dans sa bulle. Mais là, devant le Falabert déconfit, il a compris son importance. Il s'est réveillé et, à la suite du père Meylan qui hésite maintenant sur le choix d'une sanction, en se caressant la barbiche, il a osé prendre les choses en main. Falabert tente de sauver la face, mais il a déjà le visage du perdant ; curieusement, le bas de son visage, légèrement prognathe, esquisse une sorte de moue enfantine, ses grosses lèvres serrées cachent un désarroi évident.

« Je n'ai jamais eu l'intention... Ces petits voyous me cherchent des ennuis ! Voyons, monsieur Meylan, vous me connaissez ? À la paroisse...

— Justement, je vous connais... Et j'ai des doutes, figurez-vous ! Alors je vous laisse une dernière chance avant d'avertir les gendarmes ! Je vais préparer un petit compte rendu écrit de ce que nous avons vécu ici ce soir. Je vous l'apporterai demain et vous mettrez votre signature à la fin du texte dans lequel vous reconnaissez tous vos torts. Je parlerai aussi à mes deux enfants. À cet âge, on n'ose pas causer de ces choses-là ! C'est souvent à l'âge adulte que les gens se révèlent. Mais il est parfois trop tard ! Vous êtes un homme dangereux et nuisible, monsieur Falabert, Nicolas a raison ! Je vais m'arranger pour vous neutraliser définitivement ! »

C'est le mot de la fin. Meylan, qui a retrouvé une personnalité inattendue, fort de son courage nouveau, quitte le

local ; il passe devant la rangée de bicyclettes le torse droit, comme un juge en fin d'audience. Marc s'est approché de Nicolas, un sourire aux lèvres :

« On l'a bien eu, le Falabert ! Regarde-le : on dirait un élève pris en faute. J'aimerais pas être à sa place ! En plus il pue du goulot, tu peux pas savoir ! »

Le diacre, qui était resté comme statufié en écoutant le discours déterminé du père Meylan, se réveille soudain. Il arrange sa chemise à fleurs, d'une main tremblante, en cherchant à sortir dignement de la cave. Il repousse la lourde porte de métal, qui grince sur ses gonds rouillés ; il murmure :

« Petits salauds... »

Marc éclate de rire cette fois. Il sait que plus personne n'accordera le moindre crédit à ce personnage douteux, censé mettre les gens dans le droit chemin. Et l'Église, également responsable, devra penser à mettre de l'ordre dans ses rangs en chassant tous ces moutons noirs ! Et il y en a beaucoup. L'évêché aura fort à faire. Comme Nicolas, le garçon a déjà compris qu'il ne faut pas confondre religion et spiritualité. Que la hiérarchie se débrouille ! Il est probable que le pasteur Gendre soit aussi impliqué dans cette affaire sordide ; le Falabert est son ami. Une affaire de mœurs comme dit la mère Brunet qui s'y connaît assez bien en matière de sexe.

Malgré l'heure tardive, Nicolas décide de monter chez monsieur Rosier. Le vieux légionnaire écoute avec attention le compte rendu de la soirée. Il balaie d'un revers de la main toutes les inquiétudes du garçon :

« Finalement, tout s'est bien passé. Meylan est un timide qui n'aime pas le scandale. L'autre signera son papier, puis il disparaîtra dans la nature ; c'est un pleutre, un poltron sans

intérêt ! Inutile de lui envoyer de nouvelles lettres, il est définitivement brûlé et ta Mathilde dormira sur ses deux oreilles ; si elle revient au Passage ! Pour le reste, l'opération suit son cours. Les Polonais se posent de sérieuses questions au sujet des lettres. Ils sont inquiets et Igor envisage d'annuler un séjour à l'étranger, c'est tout dire. Mais il pense encore à une plaisanterie possible, bien que... Bref, ils sont sur les dents !

— Et la suite ? Marc est impatient ; j'ai un peu peur qu'il en parle aux copains. Vous comprenez : une affaire pareille, ça va faire mousser la bande... !

— Surtout, pas un mot. La semaine prochaine, mes gars vont monter sur Genève. Pendant l'absence du propriétaire, qui sera occupé toute la nuit aux Eaux-Vives, ils neutraliseront le gardien de la villa. Igor ne rentrera pas avant la fin de la matinée : il rencontre une de ses maîtresses dans un studio, au-dessus du bar. Vous ne serez pas dérangés. Il vous sera facile de monter sur le balcon, disons avant minuit, et de poser votre calicot.

— On va le préparer, j'ai acheté de la peinture rouge ; j'ai dit à la mère que j'allais repeindre mon vélo. Elle n'y verra que du feu... ! »

Rosier consulte sa montre-bracelet ; une ride soucieuse se forme sur son front chauve et rend sa figure plus humaine, plus proche. Dans un réflexe habituel, que Nicolas connaît bien, il caresse machinalement ses cheveux gris coupés très courts ; il a le regard fixé sur le visage confiant du garçon. Sa voix se fait plus douce, presque paternelle :

« Tu sais que je prends de gros risques dans cette histoire, à cause de vous ; je tiens à le répéter. Je vous ai impliqués : vous êtes encore mineurs, toi et ton copain Marc. Vous êtes entièrement sous mon influence. Je joue une partie dangereuse,

tu en es conscient ? Je pourrais me retrouver en prison, comme Falabert. Seulement je n'ai pas l'église derrière moi ! Les gens n'aiment pas trop les moines défroqués et le scandale serait grand si... Enfin, tu peux toujours refuser, je ne t'oblige pas, d'accord ? »

Nicolas n'aime pas lorsque son vieil ami paraît troublé, hésitant. Cette partie, ils vont la jouer ensemble. Il est prêt à faire le saut, comme dans le temps, à Lescheraines, avec son Algérienne, en bravant inconsciemment les interdits des adultes et de la religion. Un saut dans l'inconnu, avec le sentiment très fort d'exister ! :

« On va le faire pour Mathilde. Je lui expliquerai ; elle comprendra...

— Bien, descends te coucher maintenant ! »

*

Plusieurs jours ont passé, marqués par une arrivée soudaine du froid, soutenu par une bise tenace qui balaie les rues de Genève. Il y a peu de monde sur les trottoirs de la ville et les bistrots sont pleins, dès la fin du travail. Sur son vélo, Nicolas grelotte : il ne porte qu'un pull et un veston léger. Il lui faudrait un manteau ou une veste doublée, mais ce genre de luxe vestimentaire dépasse le budget des Brunet qui ont déjà beaucoup de peine à joindre les deux bouts. La mère dépense au compte-gouttes, pour le ménage. Elle veut éviter de s'endetter, c'est une question d'honneur. Nicolas pense aussi qu'une dette est une sorte d'asservissement, le début d'une spirale qui risque de le conduire en usine, à hypothéquer son existence. Ce genre

de travail, il n'en veut pas. Il ne veut pas non plus que sa mère parte travailler en fabrique, quitte la loge ! Les copains ne le comprennent pas, pour eux les choses sont simples : on bosse huit heures par jour, un peu comme des automates, en pensant à autre chose et en attendant que ça passe. Comme pour une rage de dents ! L'exemple du père de Marc, dans sa conserverie, est assez édifiant. Mais le père Jourdan a quand même trouvé une échappatoire, une dérobade : il se révolte à sa manière dans les meetings ouvriers.

Nicolas attend le signal de l'opération « Prédateurs », le nouveau nom de baptême qui désigne le gang des Polonais. Quant à Falabert, il ne donne plus signe de vie, mais il est maintenant certain que le diacre va quitter l'immeuble où il est devenu indésirable.

Ce jour-là, un vendredi, Nicolas va rendre visite à Mathilde ; ils l'ont transférée à la clinique Bel-Air, en campagne, « chez les fous » comme dit Marc Jourdan. Les visites sont autorisées une heure en fin de journée, avant le repas. Nicolas ne l'a pas encore revue ; il pousse avec une certaine appréhension les deux battants de la porte vitrée qui ouvre sur un hall de grande dimension. L'atmosphère est glaciale, malgré un chauffage bien suffisant. Peut-être à cause des dalles de granit qui recouvrent le sol ou des grandes baies qui offrent une vue inclinant à la mélancolie, sur des champs fraîchement labourés, battus par le vent d'Est et survolés par des escadrilles de corneilles décharnées. Quelques plantes vertes, exotiques, égarées dans le vaste décor de ce hall sans âme, mettent un peu de couleur sans réussir à casser une impression générale, persistante, de tristesse. À la réception, on lui indique la chambre de Mathilde, à l'étage. Mais une grosse infirmière de couleur, qui traverse le hall

d'entrée d'un pas traînant, a entendu le jeune homme ; elle l'interpelle en souriant de toutes ses dents, un sourire de nacre :

« Mademoiselle Mathilde est encore dans la salle de récréation, au fond du couloir. Elle ne reçoit pas beaucoup de visites... Elle sera contente de vous voir... On se cause parfois ; je vous ai reconnu, jeune homme, elle m'a souvent parlé de vous !

— Trop aimable... ! »

Dans la salle de jeu, où l'on essaie de distraire les pensionnaires avec des animations infantiles, dignes des premières étapes de la vie, un groupe de personnes sans âge, en robes de chambre molletonnées, les yeux vides, est assis face à une verrière qui permet un regard imposé sur le monde. Dans ces visages émaciés, douloureux, Nicolas surprend comme une profonde nostalgie... une résignation... Peut-être des gens à la recherche de moments perdus ou d'une vie dérobée ; l'image du morne paysage d'automne se reflète sur ces âmes en déroute. Nicolas pense, naïvement, qu'il suffirait de passer à travers ce miroir, la grande verrière, pour retrouver une vie normale, sans blouses blanches. Mais ici, le fil de la vie s'est rompu ; les patients revivent leur histoire par bribes, des lambeaux de souvenirs plein la tête, dans le désordre. Ils naviguent entre rêve et réalité, régulièrement obsédés par leur inconscient d'où remontent des souvenirs incohérents, leur brouillant l'esprit au milieu d'une conversation. Le présent dans ce lieu sans espoir n'est plus qu'un sac vide.

Nicolas a peur pour Mathilde ; dans cet environnement délirant, son cas ne peut que s'aggraver. Où est-elle parmi tous ces morts vivants ? Sur la gauche, un massif de philodendrons forme une muraille verte, devant un petit bar à café. À travers les feuilles échancrées, poussiéreuses, et les racines aériennes, il

la voit : de dos, solitaire, assise devant une table en formica, immobile, le regard en contemplation devant un service à thé posé sur un plateau de cuisine. Il contourne la zone de verdure et se présente devant elle.

Mathilde lève la tête, avec une légère lueur d'étonnement au fond de ses yeux bleus. Ils ont gardé leur couleur, mais sont voilés par un rideau de mélancolie. Ses gestes ralentis, mais toujours gracieux, paraissent contrôlés par une personne invisible. Les drogues ont pris possession de son corps. Ses cheveux blonds dénoués, flottent, inutiles, sur le col de sa chemise. Son visage pâle, cireux, s'éclaire lorsque Nicolas l'embrasse délicatement sur le front, comme le ferait un amant. Le garçon a envie de pleurer ; il a compris que les dégâts causés par la vie sur cette fille, cette Mathilde naguère si joyeuse et insouciante, sont profonds et irréversibles. Il ne laisse rien paraître de son embarras, de son désarroi ; devant ce paysage sans soleil, cette Mathilde transformée, cette salle et ces gens qui n'appartiennent déjà plus au monde, il fait face ; de toutes ses forces. Il serre les poings. La punition imaginée par Rosier et ses baroudeurs paraît ridicule en regard de ce spectacle de désolation : une Mathilde désincarnée, un corps et une âme perdus, à la dérive...

La gorge serrée, il risque quelques mots ; la jeune fille écoute à peine :

« C'est moi, Mathilde... On t'oublie pas ! Bientôt tu reviendras au Passage, on fera la fête. Je te protégerai, tu verras ! Comme un frère : c'est comme ça que tu m'appelais dans le temps. Ils n'oseront plus te faire de mal !

— Tu es gentil, Nicolas, je t'aime bien... Je savais que tu viendrais. Ils essaient de me soigner dans cette clinique ; je prends beaucoup de cachets. Ils disent que j'pleure trop ! Moi,

j'me rends pas compte. J'ai plus de goût à vivre, ça c'est sûr ! J'aurais dû mourir, l'autre jour.

— Dis pas de bêtises, Mathilde ; les gens de l'immeuble te soutiennent !

— Tu parles ; tu les connais comme moi. Y m'prennent pour une vicieuse. Cette pétition... Y z'ont peut-être bien raison : une pute de luxe comme y disent...

— Mais personne ne l'a signée, Mathilde, tu entends ? Personne ! Falabert va se retrouver à la rue et Sergio n'ose plus montrer son nez dans le Passage ! Nous sommes les plus forts, grâce à monsieur Rosier, il...

— Y vont chercher à me récupérer, Nicolas ; tu ne peux pas comprendre. Ils me font faire des choses dégueulasses pour garder leurs clients bourrés de fric ! On m'traite comme une chienne ! Si j'guéris, je suis foutue. Poule de luxe à vie dans les plus grands hôtels de la Rade. Des bordels pour friqués, ça oui ! Voilà mon avenir. Autant en finir ; la prochaine sera la bonne... Donne-moi ta main... ! »

Nicolas tend sa main gauche, tout en fixant le visage toujours gracieux de Mathilde, un pauvre visage fatigué, déjà usé par les excès, où toute étincelle de joie s'est éteinte, comme soufflée par une tempête intérieure. Elle a besoin de ce contact charnel, la main de Nicolas c'est un peu le dernier lien qui la rattache au monde des hommes. Les mains de Mathilde sont étonnamment petites, douces et chaudes ; le garçon reste muet, comme envoûté. Il y a des sensations qui ne s'expriment pas, des moments éphémères de communion. Nicolas pense à un papillon, il le voit dans les yeux fixes de la malade. Il est bien là, ce papillon, ses ailes colorées grandes ouvertes, presque offertes. Il est délicat et majestueux, indépendant, indestructible et

cependant déjà en train de disparaître. Un bruit de vaisselle réveille Nicolas. La visite va se terminer.

Mathilde se lève, avec peine ; ses épaules sont légèrement voûtées, comme celles de la plupart des patients dans cette salle qui ressemble de plus en plus à l'antichambre d'un sépulcre. Là où ces esprits malades ont déjà rejoint les frontières d'un au-delà incertain, cette terre inconnue peut-être inhabitée et sans repères, où toute l'énergie des corps va se résoudre.

Nicolas frissonne ; il a hâte de quitter ce lieu maudit. Mathilde se serre contre lui. Elle murmure, coupable :

« J'ai été une mauvaise fille dès le départ ; ils ont raison ! J'ai couché avec beaucoup d'hommes, j'en avais besoin. J'paie maintenant ! C'est trop dur par moments. Sors-moi d'ici, Nicolas. J'ai confiance en toi. J'suis encore jeune, pas vrai ? Explique-leur ! À Bel-Air, ils ne comprennent pas. Ils pensent que je suis trop malade... Je ne veux pas mourir ! Sors-moi d'ici ! »

Mathilde s'est mise à parler à voix haute ; Nicolas ne sait pas que répondre: le danger rôde aussi bien au-dehors que dans cette clinique. La jeune fille l'avait bien compris, quelques instants auparavant ; mais son discours est devenu fébrile, incohérent. Elle s'agite comme une mouche dans un bocal. Le beau papillon s'est transformé en un insecte hideux ; elle se heurte maintenant contre les parois de sa prison imaginaire. Un infirmier arrive à la rescousse. Il prend Mathilde dans ses bras et tente de la calmer avec des paroles professionnelles. Il fait un clin d'œil à Nicolas :

« Ça va aller. En général, ça lui prend en fin de journée. Les malades supportent mal le crépuscule. Il vaudrait mieux rentrer chez vous, on vous tiendra au courant. Vous êtes son frère ?

— Non. Je repasserai, prenez soin d'elle !

— On est là pour ça ! »

L'infirmier s'éloigne. Il n'a plus un regard pour Nicolas qui se sent soudain étranger. Il ne fait pas partie de ces gens, malades ou soignants qui vivent des choses inquiétantes ; sa présence n'est pas souhaitée dans cet établissement où l'on désapprend à vivre. Mathilde ne s'est même pas retournée, elle disparaît dans un couloir qui sent le détergent ; le sol est brillant, peint en gris, lisse avec des reflets, comme une peau humide. Quelqu'un lui demande de quitter la salle, une sonnerie sinistre retentit quelque part au fond d'un corridor et dans le hall d'entrée qui se vide peu à peu de toute présence humaine.

Dehors, Nicolas retrouve son vélo avec soulagement. C'est un vieux copain, docile, un complice de ses nombreuses évasions. Une petite pluie froide lui caresse le visage, il se sent mieux. Après avoir vu Mathilde, princesse déchue, déchirée par la vie et la bêtise des hommes, sa décision est prise. Il suivra le scénario boiteux proposé par Rosier, faute de mieux ! Tant pis pour le scandale. Il faut que quelqu'un paie ; Igor et sa bande feront les frais de cette misérable affaire. Ils vont disparaître et c'est tant pis pour eux ! Évidemment, ils seront remplacés ; comme disent les Américains : « *The show must go on* ». C'est une expression qu'il a lue sur une pochette de disque. Mais pour Mathilde et ses semblables, le spectacle peut conduire à la tombe, sans cérémonie. Un aller simple pour l'enfer.

Dans sa chambre, sur sa table de travail, un petit mot griffonné au stylo-bille, sans signature : « C'est pour demain soir... ! »

Comme il est tard, Nicolas renonce à avertir Marc. Il ira sonner chez lui le lendemain matin. Dans la cave, la banderole en tissu, qui sent encore la peinture fraîche, est soigneusement

enroulée, prête à prendre place sur la façade de la maison du Polonais. La réputation de la famille va en prendre un sacré coup : rien de tel qu'une rumeur déclenchée par un fait divers. Surtout que les gars du Polonais encaisseront une fameuse dérouillée dans leur fief des Eaux-Vives. Ils sont déjà à cran, à cause des lettres anonymes. Mais ils vont quand même être pris par surprise : ils ne connaissent pas leur adversaire et les petits copains de Rosier ne sont pas des tendres. Ils ne feront pas de quartier : la consigne de Rosier est claire : « Laissez une trace indélébile de votre passage, un souvenir qui sera profitable pour les suivants ! »

*

Le lendemain, au réveil, Nicolas a mal au crâne. Il est de méchante humeur. Toute la nuit, il a été hanté par l'image déplorable, dévastée de Mathilde. Dans ses cauchemars il essayait de lui tendre la main, de l'enlever dans ses bras pour la transporter quelque part, en lieu sûr. Parfois, elle prenait les traits de Malika disparue, elle aussi victime innocente, sacrifiée sur l'autel des traditions. Mais il était conscient de son impuissance ; Mathilde secouait la tête, désolée, comme pour refuser son aide. Elle se résignait, à l'image des habitants de l'immeuble du Passage. Finalement, elle était comme eux. Nicolas ne peut rien pour ces gens !

Maintenant, il a la rage au cœur. Après un rapide petit-déjeuner, il monte à l'étage de Marc ; il sonne : le garçon est devant lui, en salopette, prêt à rejoindre son lieu de travail.

Nicolas fait un signe en direction de l'intérieur de l'appartement.
Marc le rassure :

« Mon vieux est parti tôt, ce matin. Ils ont une réunion du syndicat, à l'usine. Tu as du nouveau ?

— C'est pour ce soir ; j'ai reçu un petit mot de Rosier. On doit se réunir après le repas, dans le squat en face. Il nous expliquera la soirée, c'est ce qu'il m'a dit la semaine passée. Je crois que ça va chauffer ... ! ; il n'y a plus que quelques paumés dans le squat ; ils ne parleront pas ; d'ailleurs ils s'en foutent.

— Tu as vu Mathilde ?

— Ouais, hier soir...

— Elle va comment ?

— Mal ! »

Marc se gratte le sommet du crâne ; il paraît contrarié.

« Les salauds ; tout ça pour des parties de jambes en l'air, pour amuser des friqués ! Tu te rends compte ?

— Oui, mais des parties qui rapportent gros aux organisateurs !

— Comme tu dis ! Et on est là comme des cons avec notre banderole. Tu crois que c'est vraiment une bonne idée ?

— Je ne sais pas. Peut-être que non ; mais j'ai vraiment l'impression de faire une bonne action, comme dit le pasteur Gendre ; pour Mathilde, qui le mérite bien : on peut pas rester les bras croisés. Tout le monde pourra lire, demain matin, que la belle maison des Polonais cache un lupanar et un repère de serpents venimeux. Aux Eaux-Vives, les flics trouveront des preuves, des adresses... Ce sera dans le journal. Dommage pour la femme et les enfants : ils ne sont pas dans le coup. Mais elle comprendra. C'est dur de perdre tout un décor de pacotille et de devoir renoncer aux paillettes et à l'image d'une existence honorable. Le Falabert en sait quelque chose ! »

Marc descend l'escalier du troisième, en sautant les marches deux par deux, avec fracas. L'ascenseur est à nouveau en panne. Une habitude : cette grosse cabine prisonnière de sa cage de verre et d'acier fait partie de la vie de l'immeuble, même à l'arrêt. Marc se retourne une dernière fois en direction de Nicolas :

« Ça te plait de jouer au justicier, avec les grands ?

— Ma foi, oui ; je le prends comme une sorte de défi, pas toi ? On a déjà fait pas mal d'autres conneries avec la bande !

— Ouais, mais j pense aussi qu'on va un peu trop au cinéma. Mon père dit que c'est mauvais pour la tête ! On est sous influence. Faudrait remettre les pieds sur terre !

— Il a sûrement raison. À ce soir quand même ; on se voit au squat. »

Nicolas a de la peine à se concentrer sur son épreuve d'allemand : au collège, c'est le début des examens trimestriels. Une semaine d'intense activité. Pourtant ce soir, il ne révisera pas ses devoirs. Pour une fois, l'action prendra le pas sur l'étude. Il regarde ses camarades, autour de lui, penchés sur leur copie, silencieux, absorbés par leur rédaction. Ils ne voient pas la jubilation de Nicolas : ce sentiment de sortir de l'ordinaire, de l'ennui des jours, de casser un tabou ; une impression qui lui donne des ailes. Comment pourraient-ils imaginer le jeune Nicolas, plutôt timide, bon élève, plongé dans une sale histoire au milieu de la pègre sans pitié des quartiers louches de la ville ? Ici, on apprend à devenir un citoyen honnête et responsable. C'est aussi le but de Nicolas, qui ne croît pas que les dérives malhonnêtes, à tous les niveaux de la société, soient un moteur satisfaisant pour animer une existence, lui donner un sens. Nicolas est curieux du monde. Il vise haut ; son ambition

dépasse le simple désir de posséder ; il plaint les nantis, des victimes inconscientes. L'affaire de Mathilde n'est qu'une parenthèse, un pas à franchir absolument.

En face de lui, il observe le dos courbé du premier de classe, le grand Magnin, un rouquin plein de morgue qui fait le bonheur de ses professeurs. Lui aussi, un jour, il prendra peut-être un chemin de traverse ; il détournera de l'argent ou il s'enrichira sur le dos de pauvres types qui, dans leur ignorance, se feront ferrer comme des brochets. Mais Nicolas ne les plaint pas : l'ignorance est souvent sœur de la paresse, ne pas « se prendre la tête » comme ils disent. Le réveil est parfois brutal !

La journée tire en longueur et, au coup de sonnette libérateur, en fin de cours, Nicolas se lève, le cœur battant. Les rayons du soleil froid de ce début d'hiver jouent encore sur les murs de la classe. Le temps est beau et la nuit qui suivra sera clémente. Une nuit sans lune, paraît-il ? C'est le grand Magnin qui l'a dit ; il est passionné d'astronomie. Nicolas lui a répondu, sur un ton énigmatique, teinté d'humour : « la nuit de tous les dangers ; mais le ciel est avec nous... ! »

L'autre n'a pas compris, mais Nicolas lui a quand même fait un clin d'œil faussement amical, comme s'il s'adressait à un vieux copain. Il s'est un peu forcé : il n'aime pas le grand Magnin, c'est le genre de type qui sera toujours à l'aise dans le système. Prêt à toutes les concessions.

Il est neuf heures, Marc et Nicolas sont assis sur un vieux matelas, une tasse de thé chaud à la main. Un des habitants du squat, un type aux cheveux longs et gras, qui sent le tabac bon marché leur propose un verre de vin. Le gars dégage une odeur rance, comme s'il ne s'était pas lavé depuis des semaines. Il a les biceps tatoués à l'encre violette et il vacille sur ses jambes,

comme sur le pont d'un voilier pris par le gros temps. Il insiste, avec un sourire un peu niais.

Mais les garçons refusent, poliment, pour ne pas vexer leur hôte d'un soir. Il s'agit de ne pas compromettre l'expédition. Ils ont prétexté une soirée dansante chez un copain éloigné, histoire de rencontrer quelques filles consentantes. La mère Brunet n'a pas fait trop de commentaires : « C'est de ton âge. Tu es presque un adulte ; moi, à dix sept ans déjà... ! »

Ensuite elle est montée chez la « marraine » ; la vieille fille avait fait l'acquisition d'un poste de télé ; ils passent un film américain, en noir et blanc. La mère sera encore devant l'écran cathodique à l'heure de l'action, lorsqu'ils seront en train d'escalader le mur qui jouxte la propriété du Polonais. Elle ne se doutera de rien, prise par la magie de l'image et le destin tragique des acteurs.

Les parents de Marc sont plus méfiants. Depuis l'histoire avec Falabert et les bruits qui courent dans l'immeuble, ils se posent des questions. Le père Jourdan se doute de quelque chose. Des bruits ont filtré depuis que le diacre s'est cloîtré dans son appartement. Quand il sort, en cas de nécessité, il rase les murs, comme un coupable. Son attitude a surpris les locataires : d'habitude, il fanfaronnait devant son public, sur un ton à la fois paternel et protecteur. Il comptait beaucoup sur la Grâce divine qui remettrait un jour les pendules à l'heure. Il citait volontiers des passages entiers de la Bible, comme un démarcheur qui cherche à fourguer un produit dont il connaît mal l'usage.

Jourdan avait essayé de faire parler la mère de Nicolas, qui, en réalité, ne savait pas grand-chose. Ce qui était sûr, c'est que Falabert avait résilié son bail ; donc il quitterait l'immeuble dans quelques mois. Elle avait entendu parler d'une plainte qui aurait été lancée contre lui pour une affaire de mœurs, puis retirée. Elle

ne pensait pas que Marc était impliqué : il était déjà un peu trop âgé, en général ces gens-là choisissent des jeunes, des enfants beaucoup plus malléables, qui n'osent pas se plaindre de peur d'une punition. Du moins, c'est comme cela que la mère Brunet voyait la chose. Elle ne se faisait pas beaucoup d'illusions sur les serviteurs de l'Église ! Il y en avait quand même des bons... Bien sûr ! Mais comment les reconnaître ? Le père Jourdan n'avait pas insisté. Il faisait confiance à son fils.

Dans le squat, c'est le silence ; la nuit sans lune a jeté un voile noir sur les fenêtres qui miroitent vaguement dans l'ombre. Il n'est pas loin de dix heures, et Rosier devrait se manifester d'une minute à l'autre !

À l'étage du dessous, un bruit de porte poussée avec force puis un craquement sinistre, éveillent des échos dans les chambres vides de la vieille bâtisse. Le type aux longs cheveux dort d'un sommeil d'ivrogne ; il n'a rien entendu. Rosier entre dans la chambre faiblement éclairée par une bougie, à la flamme hésitante, à cause du courant d'air. Rosier est habillé de noir et porte un chapeau à larges bords. Il a des allures de conspirateur. Le vieux mercenaire s'assied sur le matelas, à côté de Nicolas. Il murmure :

« Ça y est ! Le chemin est libre. Vous pouvez foncer, ne perdez pas de temps ! »

Les deux garçons se lèvent d'un bond, comme mus par un ressort, sans prononcer un mot. Nicolas a le cœur qui bat la chamade, les jambes molles. Marc paraît plus sûr de lui, il a déjà des réactions d'adulte.

Les deux garçons pensent un instant à Mathilde, pauvre fleur fanée. À leur âge, on est encore généreux ; l'influence du père Jourdan, plongé dans son utopie et qui rêve d'un monde

meilleur, y est aussi pour quelque chose. Plus tard, Marc, changera peut-être ; la solidarité est une charge trop lourde à porter pour de jeunes épaules ambitieuses. Ensemble, ce n'est pas tout : juste une illusion, un petit miracle éphémère.

Pour l'instant, il s'empare du rouleau de tissu qui porte l'inscription déshonorante, classant définitivement la tribu des Polonais du côté des gens peu fréquentables, soumis à l'opprobre général. Toute cette affaire prend l'allure d'une vilaine farce. Rosier lance son chapeau sur le sol ; il passe une main nerveuse dans ses cheveux courts, le signe habituel d'une réflexion intense chez l'ancien légionnaire repent.

« Tout devrait bien se passer : ils ont embarqué le gardien en douceur, il ne s'est rendu compte de rien. Il dort maintenant au fond de la Cadillac. À l'heure qu'il est, ils sont en route pour le quartier général d'Igor, aux Eaux-Vives. Il n'y a plus grand monde dans les rues, à cause de la bise : il fait un froid de canard ! Soyez quand même prudents... ! »

Les deux garçons se trouvent maintenant dans la cour de l'immeuble, en face du mur qui les sépare de la propriété du Polonais. Nicolas est bon grimpeur, il se hisse jusqu'à la hauteur d'une petite corniche, au milieu du mur. En tendant le bras, il touche le faîte, protégé par des tessons de bouteilles. Il se blesse à la main, le sang coule dans sa manche. Marc attend, impatient ; il regarde avec inquiétude les fenêtres de l'immeuble, vivement éclairées de l'autre côté de la cour.

« Passe-moi la banderole, je me suis blessé. Ces salauds ont garni le sommet du mur avec des culs de bouteille. Le tissu devrait me protéger... »

Nicolas joue des pieds contre les pierres froides, il patine. Finalement, il prend appui sur le bord rugueux, les bras protégés

par l'épaisseur du tissu. Marc le rejoint rapidement. C'est toujours le silence dans la cour, balayée par un vent froid qui soulève des tourbillons de poussière et quelques vieux papiers.

Ils sont dans la propriété, un grand verger qui ressemble à un cimetière, avec des arbres décharnés à peine visibles, des fantômes d'arbres, gardiens impuissants et figés de la maison du Polonais plongée dans l'obscurité. Les garçons courent en direction de l'entrée ; le balcon, qui donne sur la rue de Carouge, est au-dessus de leur tête. En grimpant le long du chéneau, il est possible d'atteindre facilement la barrière métallique. Accrochés entre terre et ciel, les deux aventuriers installent leur calicot vengeur contre la balustrade ; l'inscription diffamatoire : « ICI MAISON CLOSE etc. » est parfaitement visible depuis la rue, déserte pour l'instant : la bise coupante a vidé les trottoirs. Mais le tram doit passer dans quelques minutes et l'inscription en rouge sur fond blanc sera certainement lue par des dizaines de voyageurs attardés.

« Allez, on se tire. De toute façon Igor ne sera pas de retour avant la fin de la matinée. Les petits copains de Rosier vont s'occuper de lui. Il aura assez à faire, demain, pour évaluer les dégâts causés dans son quartier général...

— On aura sûrement droit à une première page dans les journaux ! Pas vrai ?

— Ouais ! Rosier a lancé quelques coups de fils, à *la Tribune* et à *la Suisse*. On sera des vedettes, demain ! Des vedettes anonymes ; dommage ! Moi qui ai toujours rêvé d'être en couverture quelque part ! »

Marc avait un côté un peu vantard, contrairement à son père qui restait plutôt discret, à cause de ses convictions politiques. Le fils n'avait pas l'intention de suivre le père dans ce combat inégal au profit du prolétariat exploité. En réalité, il s'en fichait

royalement. Mais l'action gratuite, comme ce soir, c'était son truc. Excité, il tire la manche de la veste de Nicolas :

« On y va, il faut repasser le mur. Par la rue, on risque de se faire repérer. La célébrité, d'accord, mais pas au commissariat du quartier... Les flics ne font pas un très bon public ! »

Derrière la maison, il y a un tas de sacs en jute ; Nicolas en prend deux qu'il plie soigneusement. Il les balance au sommet du mur, sur les tessons de verre.

« Allez, grimpe sur mes épaules ! Je te rejoins, tu me tireras vers toi ! Après, on se laisse pendre : de l'autre côté, il n'y a que trois mètres... »

L'opération est rapidement exécutée, les deux garçons se retrouvent au milieu de la cour, toujours silencieuse. La plupart des fenêtres sont plongées dans l'obscurité. Celle de la cuisine, chez Nicolas est encore allumée. La mère Brunet est rentrée, le film est terminé, depuis une bonne heure au moins.

« Elle ne se doute de rien. Avec ce froid, elle ne va pas ouvrir la fenêtre ; on rentre, c'est le moment. Salut, et tiens ta langue... Bonne nuit quand même ! »

La mère Brunet s'étonne du retour de Nicolas :

« Je t'attendais plus tard ; il est minuit trente. C'était comment, cette soirée ?

— Comme ça ! On s'ennuyait un peu, alors on est rentré, avec Marc.

— Vous êtes bien sages tous les deux ; d'habitude... J'ai l'impression que tu me caches quelque chose... !

— Qu'est-ce que tu vas imaginer ! Demain, c'est congé ; tu ne me réveilles pas, d'accord ?

— D'accord mon garçon. Passe une bonne nuit ! »

*

Le lendemain, Nicolas se réveille sur le coup des onze heures, la tête vide, l'esprit brouillé. La mère est encore en courses, la cuisine est déserte. Sur la table, à côté d'une tasse de café froid, le journal repose, avec une série de photos en première page, sous un titre en gros caractères. Sans surprise, Nicolas lit l'article qui s'étend sur deux colonnes. On y parle d'un règlement de compte sanglant dans le quartier des Eaux-Vives, avec un mort et un blessé grave. La seconde personne, admise d'urgence à l'hôpital cantonal, est bien connue et respectée en ville pour ses activités caritatives, en faveur des plus démunis. La couverture idéale pour un chef mafieux ; Nicolas n'est pas dupe. Le Polonais travaille dans les règles de l'art. Un père de famille modèle. L'article précise que sa femme et ses deux enfants sont encore en vacances en Suisse allemande ; à l'heure qu'il est, ils sont déjà avertis du drame. La photo du Polonais, le blessé aux bonnes œuvres, le visage un peu ahuri, figure au milieu de la page. À côté, sur une autre prise de vue plus discrète, on reconnaît la façade de la villa, rue de Carouge, et le calicot vengeur qui fait scandale. L'œuvre accusatrice des deux garçons est clairement lisible. Le journaliste, qui parle de diffamation, se demande s'il y a un lien entre les deux affaires. La coïncidence serait assez étrange. La police est déjà sur une piste et recherche un véhicule américain de couleur sombre.

Nicolas repose le journal en poussant un léger soupir. Il a la bouche sèche, avec une vague impression d'impuissance et de

déception. Pour l'instant, le Polonais passe pour une victime. Il faut espérer que la police creusera un peu plus loin dans cette affaire. Mathilde n'est pas encore vengée et sa vie est toujours en danger.

Un peu avant midi, Nicolas entend sa mère qui palabre à voix haute sur le palier. Elle entre, suivie de « la marraine » qui paraît plus excitée que d'habitude. La vieille fille porte une longue robe de première communiant qui cache ses jambes variqueuses. Elle fait un sourire crispé à Nicolas, mais derrière ses verres à gros foyers, ses yeux restent froids. Elle sait que le garçon ne l'apprécie guère, malgré ce bon sens populaire et cette gentillesse superficielle que la mère Brunet accepte volontiers, comme gage d'amitié. Il la trouve médiocre, très ordinaire, collante et parfois franchement méchante ; elle en veut à l'humanité qui l'a en quelque sorte laissée sur la touche, abandonnée sur le bord de la route comme un chien galeux. En entrant dans la loge, elle commente les événements :

« La police est impuissante, je te l'ai dit souvent ! Tu vois que j'ai raison. Les voyous font la loi chez nous... et ils viennent de l'étranger. J'avais un ami à Lyon, il connaissait certaines personnes du milieu... Un peu par hasard d'ailleurs... ! »

Sans mot dire, la mère Brunet étale ses courses sur la toile cirée de la table familiale. Elle n'écoute plus la vieille fille. Pour faire diversion, Nicolas allume le poste. C'est l'heure des informations. Une voix grave, nasillarde occupe soudain tout le volume restreint de la cuisinette :

« ... se sont probablement échappés par un des postes frontières non gardés du canton. Il est aussi possible que la Cadillac, décrite par plusieurs témoins qui ont assisté au

braquage, soit encore sur territoire helvétique. Toutes les patrouilles sont en alerte, dans les cantons de Genève et Vaud. Quant à l'employé de banque blessé, sa vie n'est pas en danger. Le butin serait assez important, mais nous n'avons pas encore de chiffre précis à vous communiquer. Je vous rappelle que l'agression a eu lieu ce matin aux environs de neuf heures, dans une agence de la SBS à la rue de Rivoli. Ici la Radio suisse romande, émetteur de Sottens... »

Nicolas éteint le poste. Il en a assez entendu. Les petits copains de monsieur Rosier ne sont pas venus pour rien sur Genève, fidèles à leurs habitudes. Ils ont pris un large pourboire avant de rejoindre leur tanière quelque part entre Lyon et Marseille. Nicolas est déçu. Les justiciers se sont sucrés au passage et Rosier connaissait leurs intentions. Il n'en a pas parlé au garçon : c'était hors programme. Tout juste quelques vagues allusions. La solidarité a décidément un goût amer : il y a toujours un prix à payer et il est bien difficile de vivre en société. Il faut se méfier des humanistes de quartier et des beaux contes de fées, ceux qu'on lit dans les romans de gare ! De l'altruisme à la petite semaine, pour faire passer le reste, les grosses magouilles... Finalement personne n'est vraiment gagnant dans cette histoire. Ensemble, ce n'est pas tout, comme le répétait parfois monsieur Rosier ; il faut aussi savoir se prendre en main, que chacun trouve un élan dans sa propre personnalité et joue cartes sur table, sans tricher. Malgré des apparences souvent bénignes, trompeuses, et derrière des visages souriants pleins de sollicitude, se cache un monde d'égoïsme et d'angoisse qui interdit tout lien social véritable. Le faible peut se retourner contre son bienfaiteur et lui rendre la vie impossible. L'inverse est aussi vrai, plus fréquent même !

Encore une fois, tout se paie, et les Lyonnais ont largement puisé dans la caisse. Est-ce vraiment le message que Rosier voulait faire passer à Nicolas ? Un message d'adulte responsable ? Responsable de quoi, de qui ?

Nicolas décide de monter immédiatement chez son vieil ami... Il trouve porte close malgré ses coups de sonnette désespérés. Normalement Rosier prend ses repas chez lui, il aime préparer des petits plats exotiques, des menus très personnels. Des souvenirs de l'ancienne Indochine où il a vécu une année avant de se retrouver muté en Algérie. Cette absence est anormale ; le soir précédant leur opération, dans le squat, il était convenu que le vieux baroudeur ferait le point de la situation avec Nicolas. Surtout ne rien changer au rythme habituel de la journée. Il était évident que la police allait envoyer des enquêteurs dans le quartier. Ils étaient peut-être déjà dans l'immeuble...

Une porte s'ouvre derrière le dos du garçon. C'est le père Moineau, traînant les pieds, sa canne pointée comme une arme qui se dirige vers la porte de l'ascenseur. Il n'est au courant de rien ; depuis qu'il n'y voit plus très clair le monde extérieur lui est devenu indifférent ! Il n'écoute plus la radio, du temps perdu selon lui : « Tous des menteurs ; ils inventent des histoires... pour faire courir les imbéciles ! » Une vision très réductrice, qui ne l'empêche pas de s'intéresser aux jupons du quartier ! Il n'y a vraiment rien à en tirer et Nicolas reste dans l'ombre, en attendant que le vieux disparaisse, avalé par la cage de l'ascenseur.

Un bruit de pas à l'étage ; il redresse la tête. Au sommet des marches, il reconnaît la silhouette de madame Moulinier, en contre-jour. La vieille dame descend lentement en direction de Nicolas, comme si elle savait qu'il serait là, à attendre, penaud,

derrière la porte de Rosier. Nicolas est médusé, il ne sait quelle attitude adopter. Il est impressionné par le visage sérieux de la Moulinier, toujours aussi sévère. Son chignon lui paraît plus serré que d'habitude. Pourtant les yeux gris, derrière ses lunettes cerclées d'or, ont un éclair d'humanité lorsqu'elle tend une main ferme, presque amicale, à Nicolas. Elle sort une enveloppe brune de son sac à main et l'agite un instant sous le nez du garçon qui recule légèrement, surpris de ce geste inattendu.

« C'est pour toi. J'ai vu Serge Rosier ce matin ; il sait que je me lève tôt ; il a sonné chez moi vers six heures. Il était en habit de voyage, avec une petite valise en cuir à la main. J'ai l'impression qu'il n'avait pas dormi de la nuit ; il avait les yeux rouges. J'ai compris qu'il se passait quelque chose... En tout cas, on ne le reverra plus...

— Il est parti... ?

— On peut dire ça comme ça, Nicolas. Je sais que tu l'aimais bien, mais c'est une personne qui a eu une vie très compliquée. J'ai parlé plusieurs fois avec lui, il sait que je m'intéresse à tes études ; il me plaisait un peu là-dessus. Comme lui, je n'ai jamais eu d'enfant, alors... ; bref je fais de mon mieux pour te sortir de l'ornière : tu n'as pas eu la vie facile... Ton père... Ce n'était pas un mauvais bougre mais il t'a un peu négligé ; et puis la bouteille... ! Enfin tout cela ne me regarde pas !

Finalement tu as eu quand même deux bons amis dans l'immeuble : je veux dire monsieur Rosier et moi-même, en toute modestie bien sûr. J'espère que tu ne nous en veux pas ! À ton âge, on a déjà sa fierté : c'est normal, je dirai plus : légitime... Alors Rosier m'a remis cette enveloppe ; c'est le signe qu'il pense encore à toi malgré son départ précipité. Tu pourras lire la lettre tranquillement, un peu plus tard. »

La Moulinier fait un rapide demi-tour ; sa jupe provoque un léger courant d'air, et le silence retombe sur la montée. Elle se dirige vers la porte de l'ascenseur et appuie sur le bouton d'appel ; mais la cabine reste obstinément bloquée au rez-de-chaussée.

« Tu diras à ta mère de faire venir le réparateur, c'est quand même un comble ! Je paie mon loyer pour vivre dans un immeuble *avec* ascenseur ; et il tombe en panne chaque semaine. La régie pourrait faire quelque chose... ! »

Avant de s'engager dans la cage d'escalier, elle se retourne une dernière fois :

« Au fait, j'ai trouvé une petite chambre pour toi, modeste, dans une de nos maisons d'étudiants. Tu pourras emménager au début de l'année prochaine : le précédant locataire quitte le pays, lui aussi. Le loyer est très bas ; avec ta bourse tu devrais pouvoir t'en sortir. On en reparlera...

— C'est une surprise, madame Moulinier... Je ne sais comment... »

La Moulinier est déjà à l'étage inférieur. Nicolas entend le bruit de ses semelles qui claquent sur le carrelage. À son tour, il s'engage dans l'escalier, l'enveloppe brune serrée contre sa poitrine.

Après le repas, il s'étend sur son lit encombré de livres et de cahiers. Il se fait une petite place confortable. La mère Brunet termine la vaisselle du repas dans la cuisinette ; elle chantonne un air à la mode. Elle n'a pas encore vu l'enveloppe. Nicolas déchire maladroitement le papier rugueux qui résiste, comme s'il ne voulait pas livrer son contenu. À l'intérieur, des feuilles de papier écolier qui dégagent une odeur d'encre fraîche. Rosier

est un amoureux de la belle écriture : il a toujours gardé ses anciennes habitudes : il prétend que la plume à réservoir d'encre facilite la concentration ; il la compare à l'outil de précision de l'artisan. Le crissement léger, parfois un peu agaçant, que fait le bec doré en parcourant la page de papier est l'expression d'un travail. L'écrivain est un ouvrier de l'esprit. Il traduit, avec plus ou moins de succès, des pensées en groupes de signes intelligibles que l'on appelle des mots. Des mots qui trahissent souvent la pensée et les désirs de celui qui les a inscrits dans un cahier, de manière définitive, comme s'il tombait dans un piège tendu à son intention !

Nicolas lit lentement ; la lettre est assez longue et chaque terme de ce message, plein de sagesse et d'humilité, a son importance :

Cher Nicolas, mon jeune ami,

Je suis triste en écrivant ces lignes. Quand tu les liras, je serai loin quelque part en France voisine, dans un train qui doit me ramener vers le sud. Je compte bien m'installer ces prochains temps en Afrique du Nord, une terre que je n'aurais jamais dû quitter. La Suisse, malgré ses avantages matériels, ne m'intéresse plus ; je m'y sens trop à l'étroit, un peu comme dans un costume de premier communiant mal adapté à la taille de l'adulte âgé et souffrant, un peu difforme, que je suis devenu. D'autre part, notre affaire n'a finalement apporté que du malheur, des blessés et des morts. Je n'avais pas prévu le dérapage provoqué par mes anciens « amis » qui ont bien changé depuis nos activités dans l'armée en Algérie. On croyait alors à un certain idéal de société : ramener la paix dans un pays meurtri par des décennies de combats sans pitié. J'ai pensé

un moment que l'on pourrait vivre en bonne entente avec le peuple kabyle dans une société multiculturelle. Je lisais les articles de Camus dans « Alger Républicain », le plus souvent censurés. Je rêvais avec lui de cette Algérie idéale.

Comme moi, mes amis ont vite compris notre véritable rôle : protéger les intérêts des colons et défendre l'image de la France. On a beaucoup tué pour ça ; beaucoup d'innocents, et je ne m'en suis jamais remis. De retour en France, j'ai essayé de retrouver une certaine sérénité entre les murs nus et humides de ma cellule. Peine perdue : le monastère me refusait sa consolation ; j'étais hanté par mes faits d'armes qui venaient me harceler toutes les nuits, remontant de mon inconscient comme des diabolins impitoyables. Mes victimes réclamaient justice.

Mes camarades ont pris un autre chemin : ils ont continué leur route en exerçant le métier des armes dans la vie civile, au service du milieu marseillais. J'avais pourtant besoin d'eux pour régler l'affaire de la petite Mathilde qui te tient tant à cœur et qui pour moi avait valeur de symbole. Je ne te cache pas que je visais aussi le gang des Polonais, avec qui j'avais un contentieux à liquider, une vieille querelle qui remonte au bon vieux temps de la légion étrangère. Mais je n'avais pas prévu l'attaque de la banque. Je leur avais naïvement fait confiance : je pensais que nous pourrions racheter, ensemble, nos bêtises d'avant. Je me suis trompé ; je ne crois pas que les hommes, pris en groupe, soient bons. La volonté de puissance dissimulée dans l'intimité de l'âme nous amène à faire plier l'autre, à imposer notre point de vue. C'est une constante de l'évolution qui peut être parfois bénéfique. Mais, en général, chez les humains, elle gâte tout ; même chez les bonnes âmes qui pratiquent inconsciemment la charité par orgueil. Et que dire de

la cupidité ? Décidément, il n'y a pas de solution ; mais je pense cependant qu'une action isolée, fugace, peut apporter un soulagement à ceux qui en ont besoin, comme ta jeune voisine du troisième.

Je termine sur une note optimiste : j'ai confiance en toi, je sais que tu es un garçon fort, déjà aguerri par les épreuves de la vie. Tu vas t'en sortir. Essaie d'épauler la jeune Mathilde. Après tout c'est elle qui a été le déclencheur de notre « aventure ». Elle guérira peut-être, grâce à toi. Tu es devenu une locomotive capable de tirer un convoi dans la bonne direction. Tâche de rester honnête mais ne plie pas devant les autres. Utilise ton cerveau et ton intelligence ainsi que tes connaissances ; la plupart des gens se satisfont d'une vie médiocre, qui fonctionne au ralenti. Ils oublient le message des anciens et se contentent de vivre plutôt que d'exister. Ils sont plongés dans un petit bonheur qui frise souvent l'ennui, celui des journées pluvieuses ou des divertissements puérils. Tu vois ce que je veux dire !

À ce sujet, pour lutter contre la monotonie des jours (et des nuits blanches), je te laisse mes livres et ma bibliothèque en chêne ; un meuble qui ira très bien dans ta chambre d'étudiant (je suis au courant de ta bonne fortune ; c'est madame Moulinier qui m'a informé ce matin de ton prochain déménagement. Tu vas enfin pouvoir souffler !). Enfin, n'hésite pas à te mettre (intelligemment) en danger le cas échéant : c'est très stimulant pour le moral et le physique. Je pense à l'alpinisme par exemple, une de mes anciennes passions. En Suisse, les montagnes sont à portée de bras ! Attention : avec elles, on ne peut pas tricher ; elles réservent parfois des surprises, et peuvent être capricieuses, comme le temps ou les femmes (certaines). Il ne faut jamais sous-estimer les risques et les difficultés. C'est une bonne école.

Je pars avec tous mes papiers, certains sont compromettants ; mieux vaut effacer le passé, tirer un trait. Pour le reste, une agence se chargera de vider l'appartement et de liquider les meubles. Voilà ; cette lettre a un peu la forme d'une confession ou d'un testament ; tu m'en vois désolé. Mais j'espère encore vivre quelques bonnes années dans un pays plus proche de mes rêves et de mes aspirations profondes. Je penserai souvent à toi. Mes amitiés également à ta mère, madame Brunet, qui a toujours été très aimable avec le vieil ours que je suis !

Ton ami. Serge Rosier.

PS : J'ai remis l'enveloppe à madame Moulinier, je sais qu'elle s'intéresse à toi ; elle te la donnera dans la journée. C'est une vieille fille un peu rigide, mais honnête. Je crois qu'elle était derrière sa fenêtre le soir de votre escapade... Elle fait de l'insomnie. J'ai compris qu'elle n'avait pas seulement vu le ciel étoilé pendant cette nuit magique. J'en déduis qu'elle n'aime pas non plus le Polonais et sa clique de truands !

Détruis cette lettre, elle pourrait te causer des ennuis !

Nicolas relit la lettre en pesant chaque mot. Il cherche un message caché, mais il n'y a rien entre les lignes ou presque : du désarroi sûrement, de la peine aussi, mais tout cela ne ressemble pas au personnage de Rosier à la fois si fort et si serein d'habitude. Nicolas réalise à cet instant qu'il a en quelque sorte projeté sur monsieur Rosier tous ses désirs profonds : un besoin d' « autre chose », la rencontre avec une forte personnalité, trouver un guide qui l'accompagne sur les chemins de ce monde qu'il connaît mal et que cet ami, si singulier, a parcouru en long et en large, à l'aise dans ses bottes de soudard. Une expérience

d'adulte ne se communique pas avec des mots, surtout une expérience de cette nature, hors du commun. Il ne sait en définitive que peu de choses de la vie de ce vieux compagnon qui l'a escorté pendant plusieurs années, tout en lui parlant de la sagesse des meilleurs parmi les hommes ; ceux qui, sur les rayons de sa bibliothèque, étaient à la recherche d'une vérité insaisissable qui fuyait devant eux tel un vol d'étourneaux narguant le promeneur en rase campagne. Rosier s'interdisait d'être humaniste et le garçon discernait là une sorte de contradiction. La quête de la vérité et de la justice, pour une vie meilleure, lui paraissait pourtant un but louable, la marque d'une civilisation ! Il ne comprenait pas. Cependant, dans les discours de Rosier parfois un peu désabusés, Nicolas découvrait un monde d'images pleines de significations, qui lui plaisaient et qui collaient avec l'humeur du moment. L'adolescent voulait croire quand même à ce monde nouveau qui se préparait, celui dans lequel il allait devoir habiter.

Nicolas sait que la réalité est tout autre, plus triviale ; en général des images en noir et blanc, un peu passées, sans émotion. C'est à lui maintenant, adulte en devenir, de s'engager, seul, sur le sentier escarpé qui mène, si l'on n'y prend garde, à une existence terne qu'il refuse absolument : celle des gens de l'immeuble, d'abord, qui piétinent dans leurs cellules à huis clos ou encore celle des copains de la bande déjà promis à un avenir planifié. Dans cette randonnée incertaine, il y a des occasions à saisir, camouflées derrière la banalité apparente des événements. Alors il faut les prendre, ces occasions, comme le voyageur sans le sou qui saute dans le dernier wagon d'un train en marche, avant que les portières ne se referment. Mais c'est un jeu à un seul coup !

Une autre image se présente à l'esprit du jeune garçon, une vision plus champêtre. Il réalise que beaucoup de nos concitoyens, qu'il prenait comme modèles, impressionné qu'il était par leur importance et leur arrogance d'adultes « *à qui on ne la fait pas* », n'ont en réalité pas osé s'enfoncer dans les taillis serrés qui bordent le sentier de leur vie, un sentier qui serpente entre des prés en friche ; ils suivent une voie bien tracée, facile et morne. Un peu par paresse ou par ignorance. Des gens contents de leur destin et qui semblent heureux, satisfaits de leur condition, résignés parfois. Des gens par ailleurs très occupés, peu disponibles, brassant de l'air pour donner un sens à l'enchaînement inéluctable des journées.

Curieusement, la mère Brunet a pris position à plusieurs reprises, sur ce sujet très sensible. Ses commentaires suivaient parfois la même direction que les réflexions de monsieur Rosier. Par intuition mais aussi par expérience. Elle les connaissait bien, les locataires du Passage : « Ils sont comme les copains de bistrot de ton père, de joyeux compagnons qui nagent dans le bonheur. En fait la plupart sont des ratés, des gens désespérés qui se réfugient dans l'alcool ou les querelles de famille, des drogues fatales.... Ils mènent une petite vie minable, entourés de leurs rejetons qui n'ont pas demandé à venir au monde ! Les parents, je les entends râler ou pleurnicher à longueur de journée sur le pas de porte de la loge... Un jour ils se lamentent ; le lendemain ils font comme si rien ne s'était passé ; ils noient le poisson, retrouvent une ardeur nouvelle ... La vie continue ! Mais à moi, on ne me la fait pas ! »

La mère a raison ; Nicolas a déjà remarqué que, par manque de curiosité ou par peur, bien des adultes responsables n'ont pas

trouvé utile de suivre ces voies discrètes, qui les éloignent des chemins tracés par l'opinion, ce redoutable mangeur d'hommes ; des voies pourtant déjà ouvertes par les anciens et qui pourraient améliorer la condition des gens, les sortir de cette routine qui les ronge !

Nicolas ne détruira pas la lettre de Rosier. Il la glisse entre les pages d'un roman de Jules Verne. Il se sent disposé à résister, même si la suite s'annonce difficile. La recette est simple : éviter les pièges tendus par la société, cette masse informe et moutonnaire qui, dirigée par des faux prophètes, cherche à tout prix à ramener les brebis égarées dans le milieu du troupeau. Nicolas n'a pas peur ; il a déjà des armes. Lucide et déterminé, il est prêt à voir venir l'instant d'un inévitable affrontement.

Épilogue

Extrait du journal de Maria, janvier 1961

Jeudi 18, au soir

Je suis seule dans ma chambre. J'en profite pour résumer cette journée qui m'apparaît un peu comme un tournant dans mon existence :

Ce jeudi matin, il pleuvait ; une petite pluie glaciale qui me fouettait le visage. Je suis rentrée rapidement de mon cours de musique pour rejoindre la maison : je n'avais vraiment pas envie de traîner par les rues, comme je le fais d'habitude : j'aime rencontrer les gens, me mélanger à la foule. Il paraît que c'est une attitude caractéristique des peuples du Sud ; on vit comme ça en Italie, dans une douce euphorie. Tout se résout dans le soleil. Mais aujourd'hui...

J'ai quand même rencontré Nicolas, au croisement de la rue de Carouge et du boulevard du Pont-d'Arve, sous le feu rouge qui passait au vert. Au moment de traverser, il m'a dit :

« On a une heure devant nous, viens prendre un pot ! Avec cette flotte tu vas prendre mal. Tes cheveux sont trempés ! Depuis le temps, on a des choses à se raconter... »

C'est vrai que depuis le suicide manqué de Mathilde, et sa dépression, je n'ai plus revu Nicolas. Il y a eu pas mal de remous autour de cette affaire et je crois que le destin de cette fille est lié à celui des Polonais, une histoire trouble et scandaleuse. Mathilde a été imprudente, mais j'avais peu de rapports avec elle. Nous n'étions pas du même monde. Ces Polonais étaient des gens comme il faut, pourtant. Mon père a même installé un chantier dans la maison d'Igor, il y a quelques mois, pour refaire une partie du toit. Il avait eu de la peine à trouver les ardoises qui s'accordaient mal avec le revêtement d'origine. Après les travaux, on a été invités à une petite réception. Il y avait aussi Sergio et sa baronne ; il n'arrêtait pas de me tourner autour, des compliments plein la bouche ; Igor en rajoutait, mon père était fier de moi. J'étais mal à l'aise avec cette équipe, des gens très superficiels ; je ne voyais pas clairement où ils voulaient en venir.

Je l'ai dit à Nicolas, dans le petit bar à café de la rue de Carouge. Il me regardait d'un air amusé. Je suis contente qu'il m'ait invitée ; je me suis probablement mal comportée avec lui, mais je ne peux pas aller contre ma nature. J'avais un peu le béguin de ce garçon et je me suis imaginée, à tort, une sorte de conte de fées ; j'ai eu longtemps l'impression qu'il m'était destiné. Je le voyais comme mon compagnon pour la vie. Seulement je n'aime pas les aventuriers, et les propos un peu bizarres de Nicolas m'inquiètent parfois. Enfin : il était là, assis en face de moi, sans rancune, le visage plutôt détendu, rêveur comme d'habitude. Il sait (et moi aussi) que nous ne sommes décidément pas faits l'un pour l'autre et il est inutile d'insister. Nous resterons bons camarades ; on a quand même partagé des moments de plaisir ensemble.

J'hésite à lui causer de mes petits malheurs ; je sais qu'il n'aime pas entendre parler des drames familiaux, celui que je suis en train de vivre à la maison. Il les trouve trop ordinaires...

« Mes parents vont divorcer... Ma mère retourne en Italie... !

— Ah bon ? Et les liens de la famille ? C'était pourtant ton truc ; tu m'as fatigué plusieurs années avec tes comptes rendus sur l'existence fleurie que tu menais entre les membres de la tribu Pizzera ; les avantages d'être ensemble, tous ces moments de félicité etc. Et la grand-mère, vous la rangerez aux objets trouvés ? Elle tousse toujours ?

— Tu es cruel, Nicolas. J'te trouve changé ! Tu m'en veux, je le vois bien, malgré ton sourire conciliant... C'est le mot, hein ? Tu me fais marcher ? Je ne te savais pas hypocrite...

— Pas du tout. Pour moi, t'es toujours une gentille fille, Maria. Alors raconte-moi tes misères ! »

J'ai dû reconnaître que Nicolas avait un peu raison, mais j'avais de la peine à l'admettre devant lui. C'était trop facile ; on avait pris l'habitude de se chamailler sur tous les sujets, par jeu. Je savais qu'il n'aimait pas la contradiction. Je lui ai quand même raconté les brouilles continues chez nous entre ma mère et le père qui s'obstinait à garder sa mère malade dans notre appartement. J'avais vraiment besoin de me confier à quelqu'un et je savais qu'il m'écouterait. Surtout qu'il avait vécu le même calvaire !

C'est la vieille qui est la cause de tout. Je ne peux plus la supporter, elle a changé avec le temps. Au début elle était tout sourire, elle apportait même une note de gaieté dans le ménage. Je lui parlais de mes petits secrets de jeune fille. Elle riait, complice. On formait une famille soudée, le souvenir de notre Italie natale, encore dans nos cœurs, le grand soleil, faisaient le

reste. Et puis elle est tombée malade : les bronches. Elle n'avait pas voulu s'arrêter de fumer. Comme beaucoup de personnes âgées, elle en voulait toujours plus, elle était devenue capricieuse. En fait je la soupçonnais de jouer un jeu vicieux, pour passer le temps : elle aimait créer des petits drames autour d'elle et mes parents sont tombés dans le piège. Maintenant ils culpabilisent et je vois bien qu'ils sont malheureux.

À cet instant de mon histoire, Nicolas a secoué la tête, avec un mouvement de compréhension. Il m'a dit :

« C'est le genre de situation qui tourne toujours au conflit. Ma mère fuyait la maison, elle cherchait son plaisir ailleurs. C'était l'enfer chez nous ! Heureusement la grand-mère est morte rapidement, quelques années après le mariage. Mais le mal était fait. Le père passait ses soirées au bistrot. Tu vois le tableau, assez banal dans les anciennes familles. Ensuite, ça a été son tour, au vieux. J'étais soulagé... Je n'avais plus pitié de personne... Chacun pour soi. Je ne crois pas aux belles histoires, comme toi ! Tu lis trop de romans pour jeune fille, ma pauvre Maria. Il faut vous débarrasser de la vieille, c'est toi ou elle ! Dis-le à ton père ; insiste ! Il y a des maisons spécialisées pour ces vieux cons aigris qui créent le malheur autour d'eux ! »

Je n'ai pas répondu immédiatement. Cette manière brutale de condamner les vieux ! Il y avait presque de la haine dans sa voix. J'étais triste, avec l'impression étrange que le monde partait à la dérive, me laissant seule, sans repères. Nicolas était mon ami, je l'ai déjà dit, mais je savais qu'il avait pris une direction très personnelle ; il poursuivait un but que je ne comprenais pas. Il était influencé par ce Rosier, un type que je n'aimais guère, un original inclassable. J'étais probablement un peu jalouse. Nicolas a rajouté :

« Les gentils petits vieux, c'est un mythe... ! Regarde le père Moineau : un vicieux qui passe son temps à lorgner le derrière des filles. Pour ça, il y voit assez clair...

— On ne peut quand même pas les exterminer ! Tu penses à quoi ?

— Je te l'ai dit, il y a des maisons pour ces gens. Pour les plus méchants, évidemment, les vicieux. On ne peut pas les raisonner ; ils naviguent dans un monde bien à eux, la tête plongée dans leurs fantasmes, submergés par leurs instincts basiques, incontrôlables.... Ils ont besoin de soins.

— T'es quand même un peu dur, Nicolas. Cette manière de classer le monde... ! »

J'ai alors ressenti plus que jamais notre différence. Je crois que Nicolas était tout simplement égoïste, il tournait autour de sa personnalité, jugeant ses proches à travers le filtre qu'il s'était fabriqué au fil des années. Au départ, c'était un garçon timide et poli, qui écoutait les autres ; une personnalité un peu effacée, facilement impressionnable. Au catéchisme il ne chahutait pas trop, juste ce qu'il fallait. Mais derrière un masque d'innocence, il cachait une ténacité et surtout ce regard sévère, peu ordinaire, qu'il portait sur notre société ; à mon avis, elle ne fonctionnait pourtant pas si mal ! Je trouvais son comportement extrême, insolite. À l'époque, je n'ai pas voulu approfondir et j'avais eu tort. On se serait peut-être vraiment rencontrés.

Le bar se remplissait de clients qui parlaient fort. Moi, je regardais ce garçon devant moi, finissant son verre de bière avec un soupir de satisfaction ; il était presque devenu un inconnu. Je le voyais ambitieux, peut-être sans scrupules. Les autres gars de la bande n'étaient pas comme cela : ils prenaient du bon temps

dans la vie, ils étaient moins exigeants. Nicolas était sorti de rien et maintenant, il voulait avaler le monde ! Il avait oublié la loge.

*

Voilà pour cette journée assez particulière ; mon texte a pris la forme d'un bilan. Il paraît que les filles aiment se confier à leur journal. Donc je ne fais pas exception ! Après avoir quitté Nicolas qui m'a embrassée sur la joue, je suis rentrée directement chez moi. Dans l'appartement, il n'y avait que la grand-mère, seule dans sa chambre. Je l'entendais crachoter et échanger des mots incohérents avec une personne invisible. Mon père avait un rendez-vous de chantier et ma mère, retournée dans sa famille, ne donnait plus signe de vie. Je n'avais pas faim. Je me suis étendue sur mon lit en regardant le plafond. J'ai pensé que d'une certaine manière, j'avais tout perdu, sans le vouloir. Ma famille, cette petite communauté si fragile, où je croyais pouvoir puiser ma force d'exister, partait en lambeaux. Avec Nicolas, j'avais été maladroite ; j'ai cru un moment qu'il était comme les autres, malgré ce côté un peu rêveur, qui faisait rire les copains, mais qui avait du charme. En fait, je ne suis jamais arrivée à le suivre dans son parcours personnel plutôt compliqué. Maintenant que le clan Pizzera avait volé en éclats, je le comprenais un peu mieux, mais il était trop tard. Comme lui, j'aurais bien voulu ouvrir toute grande une fenêtre sur autre chose, défier le quotidien étrié du quartier Saint-François, quitter la bande : de bons camarades pourtant, mais qui

tournaient un peu en rond dans leur monde d'adolescents déboussolés, en attendant de rejoindre le confort et la sécurité de la société des adultes. Mais je n'en avais pas la force ni vraiment l'envie.

Un jour Nicolas m'avait dit :

« Tu mérites quelqu'un de bien, qui t'apporte un peu de bonheur. Moi, j'en serais incapable. Je ne veux pas me lier à qui que ce soit : il y a danger ; regarde autour de nous : ils tiennent ensemble par la force de l'habitude, dans le meilleur des cas. Ils font des marmots pour cimenter leur union, mais le problème est dans leur tête. On ne lutte pas contre l'inconscient, le choc des personnalités ! Je connais des couples qui déménagent ou qui changent de pays en croyant démarrer une vie nouvelle. Mais les bases restent les mêmes et ils s'enlisent dans leurs contradictions. Je resterai célibataire et libre, c'est ma religion... »

Mai 1961

Je reprends mon journal après une longue interruption. Je n'avais plus le cœur à écrire. Maintenant je suis prête à partir d'un bon pied dans la vie avec mon fiancé. Un gars très doux, pas compliqué, qui m'aime pour ce que je suis, sans poser de questions. Il est coiffeur, un métier d'artiste ; c'est lui qui le prétend. C'est le fils d'Edouard, on dit qu'il est homosexuel (il avait été marié en Espagne, avant de s'intéresser aux hommes, suite à son divorce) et il travaille avec son père dans la boutique de la rue de Carouge. La porte de service donne dans la cour de l'immeuble du 4.

Je n'ai plus revu Nicolas ; il a emménagé dans sa chambre d'étudiant. La mère Brunet me l'a dit. Elle est contente pour son

fil. Un jour elle m'a tendu une pile de pyjamas neufs, encore emballés dans leur fourre de plastique transparent :

« C'est pour ton ami ; autant qu'ils servent à quelqu'un ; Nicolas ne supporte pas de dormir habillé. Mais tu ne diras rien à la Moulinier, elle risque de se fâcher... ! Après tout ce qu'elle a fait pour nous... ! »

Je pense que je suis restée une femme raisonnable et finalement j'en suis bien contente. J'ai mûri. Je ne crois pas que Nicolas soit plus heureux que n'importe qui d'autre. Mais il est en chemin vers la réalisation de ses rêves. Il croit être très différent de nous, mais en réalité il est resté dans le rang, simplement à un autre niveau. Il n'a pas le caractère d'un marginal ni celui d'un révolté : d'ailleurs il ne l'a jamais prétendu. Je suis quand même d'accord avec lui sur un point, même si je ne fais pas de politique ; un jour il m'a dit : « Tu verras, bientôt les gens n'oseront plus se regarder en face. Ils raisonneront en fonction de leur petit écran ; ils sont prêts à s'aligner sur n'importe quelle idéologie nationaliste qui leur garantisse la sécurité. Une illusion, bien sûr ; la mort nous guette tous au coin de la rue ou dans notre lit. Alors la sécurité et les assurances... ! De la poudre aux yeux ! Mais ils sont à la merci du premier imbécile venu qui saura profiter de leur ignorance... ! »

Contrairement à Edouard, mon fiancé (qui a pris le même nom que son père, une habitude en Espagne) Nicolas s'est toujours posé des questions ; c'est un chercheur dans l'âme, un fouineur, même si ses résultats scolaires sont assez moyens. Il est aussi facilement inquiet : l'affaire des Polonais et de Mathilde, continue à frapper les esprits chez les gens du Passage. La santé de Mathilde ne s'améliore pas. Je devine que

cette situation lui laissera toujours un problème non résolu. L'enquête piétine et il est probable que tout cela se terminera finalement à l'amiable. Je fais des projets avec Edouard : nous aurons un bébé et une vie tranquille. Je n'ai pas l'impression de « faire des concessions », pour reprendre une expression de Nicolas. Malgré nos divergences sur les gens, je ne l'oublierai pas. C'est quand même le premier garçon qui m'a fait rêver, qui m'a parlé d'une vie possible différente, plus riche. Enfin, c'est lui qui le prétend ! Alors je reste avec mes doutes...

Remerciements

Je tiens à remercier tout particulièrement mon amie Madame Muriel Bourne, qui a eu la bonté et la patience de lire dans le détail une première version du manuscrit et de le corriger ; grâce à elle je pense que ce texte a pris une allure plus présentable. Ma femme Michèle m'a aussi encouragé dans cette nouvelle aventure littéraire, en me faisant part de ses critiques constructives. Ma gratitude va également à Anne Masi qui m'a prêté un peu de son grand talent pour l'image de couverture qui me parle, avec beaucoup de sensibilité, d'une histoire déjà ancienne.

Ce livre a été édité par les Éditions Sisyphe

www.palgeo.ch

Imprimé en Suisse

Tous droits réservés pour tous pays

Dépôt légal 1^{er} trimestre 2011

ISBN 978-2-8399-0799-6